

Ha 179

De. 118 2.

2674 b

RECUEIL
DE DIVERSES
PIECES

Sur la Philosophie, les Mathematiques,
l'Histoire &c.

P A R

M. de LEIBNIZ.

Avec II. Lettres où il est traité de la Philosophie
& de la Mission Chinoise, envoyées à Mr. de
LEIBNIZ par le P. BOUVET,
Jesuite à Pekin.

Publiées avec des Remarques sur la Cor-
rection de la Philosophie Scholastique selon
les principes de Mr. de LEIBNIZ,

P A R

CHRETIEN KORTHOLT,

*Maître ès Arts, Assesseur de la Faculté Philosophique,
& Collégiate au College des Princes à Leipzig.*



A HAMBOURG,
Chez ABRAM VANDENHOECK,
Libraire & Imprimeur. 1734.

RÉCUEIL
DE
PIÈCES
Sur la Philologie, les Manuscrits,
l'Histoire, &c.

Avec II. Lettres de M. de la Harpe
à M. de Mevius, & de M. de Mevius
à M. de la Harpe.



CHRISTOPH



A SA MAJESTÉ
GUILLELINE CHARLOTTE,
REINE DE LA GRANDE BRETAGNE.

MADAME,

 VOTRE MAJESTÉ souffrira que j'ose
mettre à ses pieds un petit ouvrage, qui
lui appartient par plusieurs endroits. Feu
M. Leibniz, qui en est l'Auteur, a été de
ses sujets: & le ROI, VOTRE BEAU-
PERE de glorieuse memoire, l'a apellé sa Bibliothèque
vivante. De plus VOTRE MAJESTE' l'a honoré
particulièrement de sa protection, & a porté Elle-mê-
me un jugement si avantageux de ses ouvrages, que
tous ses écrits meritent pour cela même d'être conservés.
C'est aux lumieres de VOTRE MAJESTE' que la ré-
publique des Lettres doit déjà un trésor qu'elle estime
avec raison; je veux dire la correspondance de M.
Leibniz avec M. Clark. Tout le monde admire les
recherches sublimes que ces deux Savans ont fait sur les
points les plus importans de la Philosophie sous les au-
spices & les yeux de VOTRE MAJESTE', lorsqu'Elle
étoit encore PRINCESSE DE GALLES: & on recon-
noît généralement, qu'ils ont eu raison de soumettre leurs
disputes à la pénétration d'une PRINCESSE si éclai-
rée, dont la décision est supérieure à toute exception.

a z

Comme

D E D I C A T I O N .

Comme le recueil, qui paroît ici, peut servir en quelque sorte de supplément aux diverses pièces de M. Leibniz, qui ont eu le bonheur de plaire à VOTRE MAJESTÉ. J'espère, MADAME, qu'Elle daignera cet ouvrage de quelque regard de sa grace, comme Elle donne en toute occasion des marques éclatantes de ses sentimens genereux pour les Lettres. Le Ciel, qui a destiné VOTRE MAJESTÉ à les protéger, couronne d'un succès perpétuel tout ce qu'Elle entreprend pour le bien public, & le bonheur de ses peuples. Puisse VOTRE MAJESTÉ avec le ROI, SON AUGUSTE EPOUX regner longtems sur le throne, qu'Elle occupe si dignement & avec tant de gloire. Puisse les PRINCES & PRINCESSES de sa famille Royale arriver au comble des prosperités convenables à leur naissance, & aux vertus qui leur sont héréditaires, & qui les rendent les delices & l'admiration du genre humain. Pour moi je m'estimerai infiniment heureux, si VOTRE MAJESTÉ daigne de recevoir ces vœux, que je joins à ceux de ses fideles sujets, comme des marques de ma devotion ; & si Elle agrée à même tems les hommages que je viens de lui rendre avec un très profond respect, comme, MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ'

Le très humble

Et très obéissant serviteur,

A Londres ce 25 Dec.
l'an 1733.

CHRETIEN KORTHOLT.



P R E F A C E.

IL n'y a pas longtems que j'ai publié à Leipzic avec mes Remarques un Recueil de Lettres manuscrites, écrites à divers Savans par feu M. de *Leibniz*, qui roulent sur des matieres importantes & utiles. Maintenant je donne de nouveau un abrégé qui ne contient que des Pieces Françoises envoyées par le même Auteur à des personnes d'érudition & illustres. On y trouvera des observations qui sans doute feront du goût des Savans La premiere Collection imprimée à Leipzic peut être regardée comme une continuation des *Miscellanea Leibnitiana*, qu'on fait avoir aussi été publiés à Leipzic avec aplaudissement par M. *Telcek*. Il y a de plus une suite pareille à celle-ci, du Recueil des diverses pieces sur la Philosophie, &c. par M. de *Leibniz*, que le celebre M. des *Maizeaux* fit imprimer en 1720. en deux Volumes à Amsterdam, & qui ont été si bien reçus du public.

Ces Lettres me sont venues par le même canal, qui me procura celles que j'ai fait imprimer à Leipzic, & dont j'ai parlé dans ma Preface. Mon pere, *Sebastien Kortholt*, Professeur ordinaire dans

L'Academie de *Kiel*, a eu il y a quelque tems le dessein de publier les manuscrits de M. *Leibniz*, qu'il a soigneusement recueillis. Les Savans à qui l'Auteur avoit envoyé ses Lettres, les lui ont fournies. Excepté quelques-unes que M. *Chretien Goldbach*, Conseiller de justice, & un des principaux ornemens de la Cour & de l'Academie de Russie, a eu la bonté de communiquer à mon pere. J'ai été aussi assez heureux pour recevoir de mes amis quelques pieces de M. *Leibniz*. Mon pere m'a donc permis des les joindre à sa Collection, pour les donner ensemble au public.

Quant aux Pieces contenues dans ce Recueil; elles renferment des matieres philosophiques, mathématiques, & des argumens qui éclaircissent l'histoire. Je vais en peu de mots en rapporter les sommaires, pour mettre le Lecteur au fait & lui faire naître la curiosité de les lire. Au commencement on trouve les Pieces & les Lettres philosophiques de M. *Leibniz*. La premiere est à M. *Dangicourt*, Membre de la Société des Sciences à Berlin. L'illustre auteur y traite à dessein des Monades, & propose beaucoup d'observations sur le calcul qu'on nomme infinitesimal.

J'ai donné la seconde place dans cette collection aux quatre Lettres envoyées par notre Auteur au celebre M. *Marinoni*, Mathématicien de sa Majesté Imperiale. Elles nous découvrent le dessein qu'avoit M. *Leibniz* de perfectionner les sciences mathématiques à la Cour Imperiale.

Après cette Lettre vient celle qui est écrite à Madame la Générale de *Weiler*, née *Blumenthal*. Elle fait voir premierement que M. *Leibniz* a eu part aux bonnes graces de Madame la Princesse de Galles, *Guilhelmine Charlotte*, presentement Reine de

de la Grande Bretagne, & qui entend très bien les sciences philosophiques. Secondement on y trouve de plus un Poëme de la Philosophie & de l'Amour, qui merite bien de trouver placé ici.

J'y ai joint une Remarque philosophique écrite de la main de M. *Leibniz* même sur une feuille détachée qui s'est trouvée parmi les papiers de Madame *Weiler*. Elle concerne la *Theodicée* de l'illustre Auteur, & fait voir comment on doit se conduire, quand il arrive ordinairement, qu'on pense plutôt aux objections qui se présentent contre les propositions soutenues par M. *Leibniz*, qu'aux argumens & aux raisons par lesquelles l'Auteur les a prouvées.

Ensuite viennent quelques Remarques de M. *Leibniz* sur la présence sacramentelle dans l'Eucharistie, dont je suis redevable à M. *Jean Erhard Kapp*, Professeur très célèbre en Eloquence dans l'Académie de Leipzig. L'illustre Auteur en a fait mention dans son Discours de la Conformité de la Foi avec la Raison, § 18. p. 24. f. dans ses Lettres à M. *Pellisson*, que M. *Teller* a fait r'imprimer, & dans son Epître XXII. à M. l'Abbé *Jean Fabrice*, p. 39. qu'on trouve dans la collection des Lettres de M. *Leibniz*, que j'ai fait imprimer depuis à Leipzig. M. *Leibniz* reconnoît, comme tous les Lutheriens, que le corps de JESUS-CHRIST dans la sainte Eucharistie est présent *substantialiter*, (substantiellement). Mais il entreprend en même tems expressement de faire voir par la notion de la présence substantielle, qu'elle est possible, encore qu'on ne veuille pas admettre la présence dimensionnelle. Voici son argument: Les choses, dit-il, sont présentes entre elles lorsqu'elles agissent l'une sur l'autre, ou quand l'une souffre quelque chose de l'autre. Il n'est donc pas nécessaire qu'une présence substantielle soit en même tems dimensionnelle.

Comme, par exemple le Soleil agit sur tous les hommes qu'il éclaire, & n'est pas pourtant présent à tous *dimensionaliter*, dimensionnellement. J'ai parlé fort au long de cet argument de M. *Leibniz* dans une de mes remarques sur sa Lettre XXII. à M. l'Abbé *Fabrice*, que j'ai déjà citée. Ainsi j'ajouterai seulement que le dessein de M. *Leibniz* étoit de faire voir par cet argument, qu'on n'avance pas des choses contradictoires, quand on soutient, que le corps *finitum* de JESUS-CHRIST est présent dans le ciel & dans l'union sacramentelle de l'Eucharistie. Mais il n'a pas eu la témérité de déterminer pleinement la maniere de la présence sacramentelle, qui est un mystere, comme tous les Lutheriens l'avouent. Il suffisoit au but de M. *Leibniz* d'avoir indiqué de quelle maniere la chose se peut faire, & il n'est pas nécessaire qu'on puisse appliquer cette maniere-là, selon toutes ses circonstances, à la chose dont il s'agit.

Après ces remarques de la présence sacramentelle suit un poëme de la façon de M. *Leibniz*, intitulé : *Fable morale sur la nécessité de la persévérance dans les conseils salutaires à l'Etat*. Il a même déjà été donné une fois au public. Mais j'en ai procuré une seconde édition, cette petite piece étant devenue rare, & n'ayant pas même jusqu'ici été mise entre les écrits de M. *Leibniz*; cependant M. *J. G. Eccard* assure dans une Lettre écrite à mon Pere, & datée du 26. d'Août 1717. qu'elle est de M. *Leibniz*, & que c'est faute de memoire qu'il ne l'a pas comptée entre les écrits de cet excellent homme. Il faut consulter ici ma dite Collection des Lettres de M. *Leibniz*, & même ma remarque à la Lettre CXV. p. 310 su. La traduction en vers Latins de ce poëme a été composée à Vienne en 1713. par le même Auteur.

Il me reste à dire un mot des pieces suivantes, qui concernent l'Histoire.

Après

Après ces Lettres de M. *Leibniz* il en suit quelques autres, qui peuvent servir à l'éclaircissement de l'Histoire en général, & surtout de l'Histoire littéraire. La première est intitulée: *Lettre de M. Leibniz sur la Connexion des Maisons de Brounsvic & d'Este*. Quoique cette piece ait déjà vu le jour à Hanover en 1695. chez Samuel Ammon, Imprimeur de la Cour, elle est pourtant devenue aussi rare qu'un manuscrit, parcequ'on n'en a imprimé que fort peu d'exemplaires, ce qu'on a seulement distribué entre les amis. L'illustre Auteur a touché en passant la même matiere dans la Preface du Tome troisième des *Ecrivains* qui servent à illustrer l'Histoire de Brounsvic § XXVIII. Vous y trouverez aussi au commencement de ce Tome pag. 1. fu. une Lettre très ample & pleine d'érudition du celebre *Muratorius* à M. de *Leibniz* sur le même sujet.

Après cette piece de M. *Leibniz* je produis les Lettres de M. *Leibniz* à feu M. *Grimarest*, Maître de Langue à Paris, homme savant, & un des plus habiles de sa profession. L'Auteur prenoit plaisir à apprendre des nouvelles littéraires de la France, dont on ne fait point de mention dans les journaux. C'est pourquoi il s'adressoit à feu Monsieur *Joel Jean Kortholt*, mon Oncle, qui accompagnoit quelquefois comme en 1710. & 1711. des gentilshommes en France. Ce fut lui qui lui procura l'adresse de M. *Grimarest*, & qui lui a fait part des nouvelles littéraires, qui ont donné occasion à M. *Leibniz* d'en porter son jugement. On trouvera donc dans cette correspondance de bonnes remarques des vers de M. de la *Motte*, de l'utilité des principes mécaniques dans la Philosophie & la Médecine, des arts mécaniques des Anciens; des demi Savans, de la digestion, de la comparaison entre la Médecine & l'art de la guerre &c. L'Auteur

traite aussi dans la seconde Lettre à M. *Grimarest* du 4. Juin 1712. du projet de M. l'Abbé de *St. Pierre* pour maintenir une paix perpétuelle. Cet Abbé l'avoit envoyé à M. *Leibniz*, & lui en avoit demandé en même tems son sentiment. Il lui répondit dans une Lettre particuliere, où se trouvent ses observations sur le project de ladite paix de M. l'Abbé de *St. Pierre*. On trouve l'un & l'autre dans le Recueil des diverses pieces de M. *Leibniz* publiées par M. des *Maizeaux*. Celui qui a fait imprimer ce Recueil parle de cette piece dans sa Preface p. LXXI. Voici comme il s'en exprime : on regarde d'ordinaire, dit-il, ces sortes d'Ouvrages comme des Romans politiques ; mais Monsieur *Leibniz* juge plus favorablement de celui-ci. „ Je suis persuadé, continue-t-il, „ qu'un tel projet en gros est faisable, & „ que son exécution seroit une des plus utiles choses „ du monde. ” Mais il semble que M. *Leibniz* ait seulement loué & approuvé en général le but de M. l'Abbé de *St. Pierre*, de procurer une paix perpétuelle, & qu'il ait néanmoins regardé son projet comme un Roman. Car il dit en propres termes, dans la sudite Lettre à M. *Grimarest* ; voilà des projets, qui réussiroient aussi aisément que celui de M. l'Abbé de *S. Pierre*. Mais puisqu'il est permis de faire des Romans, pourquoi trouverions-nous étrange une fiction, qui nous rameneroit le siecle d'or.

Je dois dire de la correspondance de M. *Leibniz* avec M. *Conrad Widou*, Sénateur de la République de Hambourg, homme très savant, ce que j'ai avancé de l'argument des Lettres envoyées à M. *Grimarest*. M. *Leibniz* vouloit profiter du voyage littéraire de M. *Widou*, qui lui a communiqué des nouvelles savantes, qui deviennent presentement utiles au public. M. *Leibniz* renvoya reciproquement
d'autres

d'autres pieces nouvelles, avec son jugement sur celles, qu'il avoit reçues. Voilà pourquoi qu'on rencontre dans ces Lettres des remarques sur le projet de M. l'Abbé de *St. Pierre* d'une paix perpétuelle, du calcul differential & d'autres matieres, aussi bien que des éloges d'hommes celebres, par exemple de M. le D. *Jean Jacques Mascou*, Conseiller Aulique, de M. *Maturin Veyssiere la Croze*, Conseiller & Antiquaire à Berlin & d'autres Savans.

On peut voir par les Lettres envoyées à M. *Charles Gustav Heræus*, Conseiller de Sa Majesté Imperiale & Antiquaire à Vienne, qui suivent immédiatement celles à Mr. *Widou*, que le but de M. *Leibniz* étoit de porter l'Empereur à établir à Vienne une Academie Imperiale & Royale des Sciences. Quelques personnes animées d'un zele indiscret pour la Religion, mais sur tout les Jesuites s'y oposerent, parceque les nouvelles decouvertes leur étoient suspectes, & qu'ils ne pouvoient souffrir qu'un Protestant s'en mêlat. M. *Leibniz* au contraire, comme je le puis faire voir par quelques-unes de ses Lettres, qui ne font pas encore publiques, soutenoit, qu'une telle Société des Sciences & des Arts étoit d'une utilité essentielle dans un Etat pour y faire fleurir véritablement le commerce, les manufactures, l'agriculture, & tout ce qui peut contribuer à l'entretien de la vie, & qu'elle servoit autant à fournir des marchandises, qu'à les bien employer. „ L'établissement, disoit-
 „ il, d'un bon College des Sciences & des Arts, est
 „ comme l'Ame du Commerce & de la bonne économie &c. “

Après les Lettres écrites par M. *Leibniz* lui-même suivent deux autres écrites de Pekin capitale de la Chine à M. *Leibniz*, par le très celebre Pere *Bouvet*, Missionnaire de la Compagnie de JESUS. Quoique la pre-

premiere s'adressat directement au P. *Gobien*, il a pourtant desiré expressement qu'on la fit tenir à M. *Leibniz*. C'est pourquoi j'y ai ajouté la Lettre du P. *Gobien* à notre *Leibniz* par laquelle il lui envoie celle du Pere *Bouvet*. J'espère que ces Lettres manuscrites & qui n'avoient pas encore vu le jour donneront quelque relief à cette Collection, d'autant plus qu'elles contiennent des observations utiles sur la Philosophie & sur la Mission Chinoise, & qu'elles peuvent de plus servir de continuation au livre de M. *Leibniz* intitulé: *Novissima Sinica*.

Le P. *Gobien* avertit dans sa Lettre, que l'Empereur de la Chine a déclaré publiquement, que ce que les Chinois font pour honorer *Confucius*, leurs ancêtres &c. ne font que des ceremonies purement civiles & politiques. Le P. *Bouvet* assure dans ces deux Lettres, qu'il n'y a pas de meilleur moyen de porter les Chinois à embrasser la Religion Chrétienne, que de leur faire voir que les plus anciens Philosophes Chinois ont avancé des dogmes, qui montrent le chemin à la veritable Religion Chrétienne. La raison est que ces peuples ont une déference extraordinaire pour leurs ancêtres, & principalement pour leurs anciens Philosophes. Le Pere *Bouvet* soutient aussi, que l'ancienne Philosophie Chinoise est plus pure, & beaucoup préférable à la nouvelle qui est remplie des superstitions. Il fait voir, que la plupart des écrits de la Chine ne font que des monumens fideles de la tradition la plus ancienne, que les Peres communs de toutes les nations ont laissée à leur descendans, & que les Chinois ont conservée plus soigneusement, que les autres. Sur tout il fait beaucoup de cas d'un systeme que leur premier Legislatteur FO-HI leur a transmis dans cette celebre figure composée de 64 caracteres & de 384 petites lignes entieres & brisées diversement combinées entre elles

elles. Il pretend que ce systéme de *Фонн* n'est qu'une métaphilique numeraire ou une méthode générale des Sciences très parfaite. Ce sentiment du Pere *Bouvet* est bien probable, quoique je ne nie pas, qu'on ne puisse revoquer en doute beaucoup de choses qu'il a avancées. J'ai formé le dessein d'examiner avec soin cette matiere & de la traiter plus amplement, quand je donnerai au public avec mes remarques quelques manuscrits de M. *Leibniz*, qui concernent cet argument, & qu'on n'a pas encore mis au jour. Il suffit qu'après les Lettres du Pere *Bouvet* j'ai ajouté quelques remarques de M. *Leibniz*, qui font voir que l'Auteur est du sentiment du-dit Pere. Je les ai tirées d'une Lettre de M. *Leibniz* à M. *Remond* & je les publierai un jour avec mes observations.

A la fin de cette Collection j'ai ajouté mes Remarques sur la correction de la Philosophie Scholastique selon les principes de M. *Leibniz*. Je crois qu'elles s'accorderont avec ma Collection, parce qu'elles font voir la préférence de la Philosophie de M. *Leibniz* sur beaucoup d'autres manieres de philosopher. Cette préférence dépend sans doute d'un juste usage des regles d'une saine Logique. Une autrefois j'augmenterai ces Remarques. Que si dans quelques endroits je me suis trompé je prie mes Lecteurs, de me faire voir en quoi. Ils me trouveront toujours prêt à les corriger, ou à m'expliquer plus amplement.

Je les supplie aussi, de juger de ce Recueil, que je leur présente, comme M. *Leibniz* avoit acoutumé des ouvrages qui n'étoient pas de sa façon. Je suis toujours plus porté, dit-il, dans une Lettre du 4. de Juin 1712. à M. *Grimarest*: „à louer ce qu'il y a de bon „ dans les ouvrages, qu'à critiquer ce qu'il y a de mauvais. ”

Il me reste de dire que les Lettres écrites à Monsieur *Pfeffinger*, Professeur à Lunebourg, contiennent des recherches sur les antiquités de Lunebourg. On y trouve des choses très curieuses & particulieres sur le monastere fameux de S. Michel.



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Tome.

I.	L ETTRE de M. Leibniz à M. Dancicourt.	Page 1
II.	Lettre de M. Leibniz à M. Marinoni.	p. 6
III.	Au même.	p. 7
IV.	Au même.	p. 9
V.	Au même.	p. 10
VI.	Lettre de M. Leibniz à Madame la Générale de Weiler, née Blumenthal.	p. 12
VII.	Remarques philosophiques de M. Leibniz de sa Theodicée.	p. 14
VIII.	Observations de M. Leibniz sur la perception réelle & substantielle du corps & du sang de notre Seigneur.	p. 15
IX.	Fable Morale sur la nécessité de la persévérance dans les conseils salutaires à l'Etat.	p. 18
X.	Lettre de M. Leibniz sur la connection des Maisons de Brounfuic & d'Este.	p. 29
XI.	Lettre de M. Leibniz à M. Grimarest.	p. 38
XII.	Au même.	p. 41
XIII.	Au même.	p. 46
XIV.	Au même.	p. 48
XV.	Au même.	p. 51
XVI.	Au même.	p. 54
XVII.	Lettre de M. Leibniz à M. Widou.	p. 55
XVIII.	Au même.	p. 56
XIX.	Au même.	p. 59
XX.	Au même.	p. 60
XXI.	Au même.	p. 61
XXII.	Au même.	p. 62
XXIII.	Au même.	p. 63
	XXIV. Let-	

T A B L E.

XXIV. <i>Lettre de M. Leibniz à M. Heraeus.</i>	p. 65
XXV. <i>Au même.</i>	p. 66
XXVI. <i>Au même.</i>	p. 67
XXVII. <i>Lettre du Pere le Gobien à M. Leibniz.</i>	p. 68
XXVIII. <i>Lettre du Pere Bouvet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien de la même Compagnie.</i>	p. 70
XXIX. <i>Lettre du Pere Bouvet à M. Leibniz.</i>	p. 78
XXX. <i>Remarques de M. Leibniz sur le sentiment du Pere Bouvet de la Philosophie Chinoise.</i>	p. 84
XXXI. <i>Remarques sur la Correction de la Philosophie Scholastique selon les Principes de M. Leibniz par Chretien Kortholt.</i>	p. 89
XXXII. <i>Lettre de M. Leibniz à M. Pseffinger, Professeur à Lunebourg.</i>	p. 109
XXXIII. <i>Au même.</i>	p. 113





L E T T R E S

D E

M. L E I B N I Z.

I.

LETTRÉ de M. LEIBNIZ à M. DANGI-
COURT, écrite le 11. Sept. 1716.

M O N S I E U R,

JE suis ravi qu'un esprit aussi mathema-
ticien que le vôtre s'applique aussi à des
recherches philosophiques. Cela aide-
ra à mon dessein de rendre la Philoso-
phie démonstrative. Il me semble que
nos sentimens ne sont pas fort éloi-
gnés l'un de l'autre. Je suis aussi d'opinion qu'à par-
ler exactement il n'y a point de substance étendue.
C'est pourquoi j'appelle la matiere *non substantiam sed*
substan-

A

substantiatum. J'ai dit en quelques endroits (peut-être de la Theodicée, si je ne me trompe) que la matière n'est qu'un phénomène réglé & exact qui ne trompe point, quand on prend garde aux règles abstraites de la raison. Les véritables substances ne sont que les substances simples, ou ce que j'appelle *Monades*. Et je crois qu'il n'y a que des monades dans la nature, le reste n'étant que les phénomènes qui en résultent. Chaque monade est un miroir de l'univers selon son point de vue accompagnée d'une multitude d'autres monades qui composent son corps organique dont elle est la monade dominante. Et en elle même il n'y a que perceptions & tendances à des nouvelles perceptions & appetits comme dans l'univers des phénomènes il n'y a que figures & mouvemens. La monade donc enveloppe par avance en elle ses états passés ou futurs en sorte qu'un *omniscient* l'y peut lire, & les monades s'accordent entre elles étant des miroirs d'un même univers mais différemment représenté, c'est comme une multiplication d'un même univers à l'infini quoique l'univers même soit d'une diffusion infinie. C'est en cela que consiste mon Harmonie préétablie. Les monades, (dont celles qui nous sont connues sont appelées Ames) changent leur état d'elles mêmes selon les loix des causes finales ou des appetits, & cependant le regne des causes finales s'accorde avec le regne des causes efficientes qui est celui des phénomènes. Cependant je ne dis point que le *continuum* soit composé de points géométriques, car la matière n'est point le *continuum*, & l'étendue continue n'est qu'une chose idéale consistant en possibilités qui n'a point en elle des parties actuelles. Les tous intellectuels n'ont des parties qu'en puissance. Ainsi la ligne droite n'a des parties actuelles qu'autant qu'elle est actuellement fousdivisée à l'infini, mais s'il y avoit un autre ordre des choses les phénomènes seroient qu'elle seroit autre-

autrement sousdivifée. C'est comme l'unité dans l'Arithmétique qui est aussi un tout intellectuel ou idéal divisible en parties, comme par exemple en fractions non pas actuellement en soi (autrement elle seroit reduisible à des parties minimales qui ne se trouvent point en nombres) mais selon qu'on aura des fractions assignées. Je dis donc que la matiere qui est quelque chose d'actuel ne resulte que des monades, c'est-à-dire de substances simples indivisibles, mais que l'étendue ou la grandeur géométrique n'est point composée des parties possibles qu'on y peut seulement assigner, ni résolvable en points, & que les points aussi ne sont que des extrémités & nullement des parties ou composans de la ligne.

Pour ce qui est du calcul des Infinitesimales, je ne suis pas tout à fait content des expressions de Monsieur HERMAN dans sa réponse à Monsieur NIEUWENTYT ni de nos autres amis. Et M. NAUDE' a raison d'y faire des oppositions. Quand ils disputèrent en France avec l'Abbé GALLOIS, le Pere GOUGE & d'autres, je leur temoignai, que je ne croyois point qu'il y eut des grandeurs véritablement infinies ni véritablement infinitesimales, que ce n'étoient que des fictions, mais des fictions utiles pour abrégér & pour parler universellement, comme les racines imaginaires dans l'Algebre telles que $\sqrt{-1}$; qu'il faut concevoir par exemple (1) le diametre d'un petit élément d'un grain de sable, (2) le diametre du grain de sable même, (3) celui du globe de la terre, (4) la distance d'une fixe, de nous, (5) la grandeur de tout le systeme des fixes, comme (1) une differentielle du second degré, (2) une difference du premier degré, (3) une ligne ordinaire assignable, (4) une ligne infinie, (5) une ligne infiniment infinie. Et plus on faisoit la proportion ou l'intervalle grand entre ces degrés plus on apro-

A 2 choir

choit de l'exactitude & plus on pouvoit rendre l'erreur petite & même la retrancher tout d'un coup par la fiction d'un intervalle infini qui pouvoit toujours être réalisée à la façon de demontier d'Archimede. Mais comme M. le Marquis DE L'HOSPITAL croyoit que par là je trahissois la cause, ils me prièrent de n'en rien dire outre ce que j'en avois dit dans un endroit des Actes de Leipzig & il me fut aisé de desferer à leur priere.

Pour venir enfin à $\frac{0}{\infty}$ ou zero divisé par l'infini & choses semblables, je dis que cela aussi ne peut avoir lieu que dans une interprétation commode en prenant zero pour un nombre d'une grande petitesse & l'infini pour un nombre très grand. Or plus vous diminuerez le numerateur & plus vous augmenterez à proportion le denominateur de la fraction, plus vous

aprouchez du zero $\frac{1:10}{10} = \frac{1}{100}$ & $\frac{1:100}{100} = \frac{1}{10000}$
 & $\frac{1:1000}{1000} = \frac{1}{100000}$ ce qui va vers $\frac{0}{\infty} = 0$, ou

$\frac{1:\infty}{\infty} = 0$, ou $\frac{1}{\infty} = 0$, de sorte que le quarré de l'infini multiplié par le zero donneroit l'unité. Mais on peut dire que cela y va & non pas qu'il y arrive; car à la rigueur *nihilum* qui est l'extremité des nombres en diminuant devoit ainsi être divisé par *omnia* qui est l'extremité des nombres en augmentant. Mais l'*omnia* pris comme *numerus maximus* est une chose contradictoire comme *numerus minimus*. Les deux extremités *nihil* & *omnia* sont hors des nombres, *extremitates exclusæ non inclusæ*.

Il est aisé de tomber dans des paralogismes quand on ne rectifie ces choses par les idées que je viens de donner. Un habile Mathematicien de Pise nommé GUIDO GRANDI avoit soutenu qu'une infinité de riens ou zeros ajoutés ensemble faisoient une grandeur assignable, & ainsi par une élégante allégorie il
 illu-

illustroit la production des créatures du rien par le moyen de l'infini. M. ALESSANDRO MARCHETTI autre habile Mathematicien de Pise s'y opposa disant, qu'une infinité de riens ne feroit jamais autre chose que rien. Et prenant le rien à la rigueur il avoit raison. Cependant le Pere GRANDI prouvoit sa proposition par la division: Vous savez, Monsieur, qu'en divisant $\frac{1}{1 \times a}$ ou $1 : 1 \times a = 1 -- a \times$

$a -- a \times a -- a^2 \times a -- a^3 \times a -- a^4 \times a -- a^5 \times a \&c.$ à l'infini. Donc a étant 1. il viendra $\frac{1}{1 \times 1} = 1 : 2 = 1 --- 1 \times 1 --- 1 \times 1 --- 1$

$\&c.$ à l'infini ce qui fera $\frac{1}{2} = 0 \times 0 \times 0 \times 0 \times 0$

$\&c.$ On m'a consulté là-dessus & voici comme je crois d'avoir dechifré l'énigme. Il ne faut point dire qu'une infinité de riens pris à la rigueur fassent quelque chose, aussi cette series ne le dit point, quoiqu'elle paroisse le dire. Pour le bien entendre il faut la résoudre en series finies aprochantes de l'infinie. Soit donc la series $1 -- 1 \times 1 -- 1 \times 1 -- 1 \times 1 \&c.$ finie, alors si vous prenez un nombre impair, par exemple 7 unités $1 -- 1 \times 1 -- 1 \times 1 -- 1 \times 1 -- 1 \times 1$ le tout fait 1. Or lorsque cela se termine dans l'infini ou il n'y a ni pair ni impair, il faut prendre le milieu arithmétique entre 1. & 0. qui est $\frac{1}{2}$. Car dans les estimés ambigus quand il n'y a pas plus de raison pour l'un que pour l'autre il faut prendre le milieu arithmétique. Par exemple entre 1 & m il faut prendre $\frac{1 \times m}{2}$ c'est-à-dire $\frac{0 \times m}{2}$ c'est-à-dire $\frac{1}{2}$.

J'ai taché de m'expliquer & j'espere d'avoir réussi passablement à l'égard d'une personne de votre pénétration; mais quant aux difficultés qui peuvent rester dans une matiere aussi difficile que celle dont

il s'agit, je tâcherai d'y satisfaire, & ce sera le moyen d'éclaircir la vérité. Au reste je suis avec zele & estime.

II.

A Monsieur MARINONI,

Mathematicien de Sa Majesté Imperiale.

MONSIEUR,

JE vous remercie de votre souvenir favorable, & de vos bons souhaits. Je tâche toujours de me dépêcher pour commencer mon voyage avant la mauvaise saison.

Le Reverend P. AUGUSTIN & moi, nous communiquons quelques fois sur des problemes d'Arithmétique à la façon de DIOPHANTE, où il paroît bien versé. Cette maniere d'analyse est encore fort éloignée de sa perfection. Dans la Géométrie ordinaire l'art de donner de bonnes instructions ne l'est pas moins.

Je ne fais si depuis quelque tems vous avez eu des nouvelles, Monsieur, de M. le Comte de HERBERSTEIN; je m'imagine qu'il ne sera plus dans Prague. J'avois pensé de passer par la Boheme, & d'avoir l'honneur de le voir: mais depuis que la contagion s'y est glissée, sur tout à Prague, je serai obligé de prendre la route de Nurenberg. En cas que vous lui écrivez, je vous prie de lui faire mes recommandations.

Je me servirai de vos offres obligeans, si l'occasion s'en presente, & on pourroit concerter les choses avec M. HERÆUS à son retour, pour entretenir l'Empereur & quelques-uns de Mess. les Ministres
dans

dans leurs bonnes intentions pour avancer le deffein de la société des Sciences. Et je suis avec passion,

M. v. tr. h.

Vienne ce 2. d'Octobre,
1713.

LEIBNIZ.

III.

A U M E M E.

MONSIEUR,

SI nous pouvons porter l'Empereur à faire faire un Gnomon dans l'Eglise de S. Charles, ce seroit déjà quelque pas. Je ne fais si la hauteur & la longueur sera assez considerable: mais cela vaudra toujours mieux que rien, & donnera quelque encouragement. J'en écrirai un mot à la Majesté de l'Imperatrice AMALIE, quand vous m'aurez mandé, Monsieur, après l'inspection, que la chose est faisable, & que M: de FISCHERS en demeure d'accord.

Pour ce qui est de l'observatoire, à la Cour, il faudroit lui donner un exhaussement considerable, & il faudroit examiner, si les fondemens sont suffisans, Il faudroit qu'il eût au moins la hauteur *der Meelgrube*, & quelque chose de plus pour avoir quelque étendue de vue. Je voudrois qu'il ne cédât point à la hauteur de l'observatoire de Berlin. Ainsi on pouroit aussi avoir place pour y mettre des modeles, des Machines, des Instrumens, un théâtre Anatomique, & autres curiosités, aussi bien que des papiers & livres; & on pouroit aussi accommoder plus de personnes propres pour des experiences & observations.

J'avois cru que l'Empereur vouloit faire faire un grand bâtiment hors de la ville, pour y mettre la

nouvelle Favorite, un peu au-dessus de l'ancienne. Mais puisque vous n'en parlez point, Mr. il paroît que ce projet a été différé peut-être jusqu'à ce que la guerre soit finie, ou qu'on sache, qu'il n'y en aura point si-tôt. Mais il vaut mieux que l'observatoire soit dans la ville, pour être plus à la portée des gens.

Le bâtiment du *Neu-Gebeu*, pourroit, selon la pensée de M. de SCHIRENDORF, être employé à peu de frais à une espece de Théâtre Mecanique, contenant toute sorte d'arts mécaniques & manufactures. Je vous supplie de lui faire mes complimens aussi-bien qu'à M. GENTILOTTI & à M. de FISCHERS. Je voudrois que M. de SCHIRENDORF eût été à Vienne lors qu'on a travaillé au projet de la Banque, il auroit peut-être donné de bons avis. Maintenant on y parle de quelque changement là-dessus. Mais les frequens changemens font du tort, à moins que leur utilité soit bien visible & bien grande. Et il faut penser à quelque chose qui soit si solide qu'il puisse enfin subsister. M. de SCHIRENDORF m'obligeroit s'il me vouloit un peu mander son sentiment sur ces choses. Car il en a une parfaite information, & juge solidement de ces matieres. On me dit que M. SPREISSAT n'est pas content de l'établissement de la Banque qu'on a fait, & prétend que c'est lui qui en a donné les premiers avis, mais qu'on ne les a point suivis assez, & qu'on ne l'a point employé là-dedans. Je vous supplie de faire aussi mes complimens au R. P. VOLS; j'ai vu le titre d'un livre de sa façon dans le Catalogue de Leipzig, mais je n'ai point vu le livre même.

La solution du probleme Italien donnée par le P. AUGUSTIN, & aussi la vôtre ont été mises dans les *Acta Eruditorum* de Leipzig. Je suis avec passion,
 Monsieur, v. tr. h. f.

Hanover ce 6 de
 Juin, 1716.

LEIBNIZ.

IV.

A U M E M E.

MONSIEUR,

JE vous remercie de vos bons souhaits de la nouvelle année, & je vous souhaite reciproquement toute sorte de contentement pour cette nouvelle année, & pour beaucoup d'autres. Je suis bien aise d'apprendre de plus en plus que l'Empereur est porté à la promotion des sciences & des beaux arts.

J'ai la pensée qu'il faudroit tâcher de faire un Gnomon à Vienne, comme celui que M. CASSINI a fait autrefois à Bologne, & comme M. BIANCHINI en a fait un à Rome; qui sont expliqués dans des ouvrages faits exprés là-dessus. Il me semble que j'ai trouvé dans le *Giornale de Letterati* qui s'imprime à Venise, qu'un particulier Italien a fait quelque chose d'aprochant dans une ville d'Italie, dont je ne me souviens pas. Je crois qu'on pourroit faire un tel Gnomon dans l'Eglise de S. Etienne de Vienne, en faisant un trou en haut, & que les tours ne l'empêcheroient pas, comme je crois d'avoir remarqué quand j'y étois. Je vous prie, Monsieur, de mediter un peu sur cette matiere, de tâcher de voir les ouvrages qui en traitent, & de m'en dire un jour votre sentiment.

Je ne fais ni M. MULLER, Ingenieur & Géographe, qui travailloit en Boheme ou en Moravie par ordre, est maintenant à Vienne. En ce cas je vous prie, Monsieur, si vous en trouvez l'occasion, de lui faire mes complimens, & de lui dire, que j'espere qu'il aura reçu ma réponse à sa lettre, que je lui ai écrite, étant encore à Vienne. Le R. P. VOLS demeure-t-il à Vienne? Comme il est plutôt

Practicien que Théoricien, j'espere qu'il aura donné de bonnes observations pratiques, dans l'optique par exemple, ou matieres semblables. Je ferai bien aise d'apprendre s'il y a quelques autres habiles gens dans les sciences parmi les Jesuites, ou autres religieux des pays hereditaires. Il y en a un à Breslau en Silefie, qui paroît être un bon observateur.

M. WOLFIUS, Professeur à Hall, est fort diligent, & y enseigne avec aplaudissement.

Le R. P. AUGUSTIN a fait une belle decouverte, en donnant des Cubes Magiques. Si vous m'écrivez un jour, Monsieur, je vous prie de donner toujours la lettre à M. THEOBALD SCHÖTTEL. Au reste je suis avec passion,

Monsieur *v. tr. b. f.*

Hanover ce 9. de
Jan. 1716.

LEIBNIZ.

V.

A U M E M E.

MONSIEUR,

J'Ai differé de répondre à l'honneur de votre lettre, jusqu'à ce que j'eusse écrit à son Excellence M. le Grand Chancelier Comte de SINZENDORF, j'ai parlé entre autres choses du Gnomon qu'on pouroit faire dans l'Eglise de S. Etienne, & j'ai ajouté, que vous pouriez, Monsieur, lui en donner des informations s'il veut bien vous en parler. Ainsi il ne seroit peut-être pas mal, qu'un jour vous allassiez voir ce Ministre, & en vous raportant à ce que je lui ai écrit, lui parler sur cette matiere. Je crois que si l'Empereur temoignoit de l'inclination pour une telle chose, Monsieur l'Evêque de Vienne,

Vienne, & Messieurs les Chanoines de la Cathédrale le feroient exécuter. Car ce seroit un embellissement de leur Eglise, & ils ont des fonds considerables pour a fabriquer. Ce seroit au moins un petit pas.

Je vous supplie, Monsieur, de faire mes complimens au R. P. VOLS, chez qui je crois avoir été un jour à Lintz. Je suis bien aise que les Reverends Peres Jesuites ont à Vienne une personne de son habileté dans les sciences curieuses. Comme aussi de faire des complimens reciproques de ma part à M. de SHIRENDORF, que j'estime toujours beaucoup. On devoit le consulter à mon avis sur les matieres bancales & autres qui ont connexion avec cette matiere.

Le *Neu-Gebeu* seroit assez propre pour les manufactures & arts mecaniques de toute sorte

Je crois que le R. P. AUGUSTIN a surpassé les François qui ont commencé de donner des Cubiques Magiques. Il est fort profond & capable d'aprofondir les matieres; il seroit à souhaiter qu'il fût plus jeune. Mais il a encore toute la vivacité possible dans l'age où il se trouve.

Je crois que le R^{me} Pere Confesseur de la Majesté de l'Imperatrice AMALIE vous pourra donner ou procurer tous les *Giornali de Letterati* de Venise, & vous y trouverez, Monsieur, qu'un particulier Italien, (je ne me souviens pas dans quel endroit de l'Italie) a fait quelque chose de joli avec son Gnomon, qui meritera d'être consideré. Ce Livre ne se trouve point ici, ce qui m'empêche de vous en dire davantage. Au reste je suis avec passion,

Monsieur, v. tr. b. f.

Hanover ce 29 de
Mars 1716.

LEIBNIZ.

VI.

*A Madame la Générale de WEILER, née
Blumenthal.*

MADAME,

Puisque vous avez eu la bonté de temoigner à mon depart que vous ne seriez point fâchée de recevoir de mes nouvelles, je me donne l'honneur de vous écrire pour aprendre des vôtres, où je m'intéresserai toujours beaucoup.

Je suis arrivé en bonne santé, graces à Dieu, & quoique je n'aye plus trouvé le Roi ni le Prince, j'ai fait ma cour à Madame la Princesse de Galles, qui m'a logé à Herrnhausen, afin que je fusse plus à portée pour le peu de tems qu'elle nous devoit rester. En effet elle part Vendredi, c'est-à-dire après demain. Et Mesdames les deux petites Princeses ont pris hier les devants. Hanover en est bien desolé: il n'y reste que le petit Prince (que quelques-uns appellent déjà Duc de Cornouaille) M. le Duc ERNESTE AUGUSTE Frere du Roi, & la troisieme des petites Princeses, qui n'a pu aller en voyage à cause de son indisposition. J'ai eu occasion de parler de vous, Madame, à Madame la Princesse Royale, elle s'est souvenu de votre personne fort favorablement, & a conservé pour vous une bonté dont je crois qu'elle donneroit des preuves si l'occasion s'en presentoit.

Nous sommes ravis d'aprendre que la forte cure que l'Imperatrice regnante a subie à Bade n'a point nuï à sa santé, & nous en esperons de bons effets, que Dieu veuille donner.

Le Roi de la Grande Bretagne a été reçu en Hollande comme un autre Sauveur. En effet on y devoit tout craindre des intrigues du ministere précédent avec la France & l'Espagne. J'espere que nous
apren-

aprendrons que les Anglois à son arrivée auront encheri sur les Hollandois.

Ayez la bonté, Madame, de faire mes complimens à M. le Général, à Monsieur & Madame de CLEINBOURG, à votre Reverend voisin, & à d'autres où vous le jugerez à propos. Je ferai curieux d'apprendre ce que vous aura répondu votre savant ami de Berlin. Monsieur l'ENFANT nous a envoyé une Ode sur le Roi. Je suis avec respect,

Madame,

votre,

Hanov. ce 10. d'Octobr. 1714.

LEIBNIZ.

Sur le Livre intitulé de

PHILOSOPHIA ET AMORE,

Dédié à Madame la Baronne de KLEINBOURG.

L'*Amour & la Philosophie*
 Etoient en grande brouillerie:
 Car le Philosophe diftrait
 N'étoit pas des Dames le fait;
 Et la Dame Philosophine
 Ne faisoit pas trop bonne mine,
 Lorsqu'elle chassoit maint amant
 Par son esprit contredifant.
 En vain la *Raison* prit la peine
 De faire cesser la Fredaine,
Le Caprice brouilloit toujours
La Philosophie & l'Amour.
 Enfin les voisins charitables
 Pour être en repos deormais,
 Tâcherent de faire la paix.
 On employa le bon office

D'une

D'une adroite Médiatrice,
 Et l'on y joignit par bonheur
 Un habile Médiateur.
Dame Beauté fut la première,
 Qui ne fait pas toujours la fière.
 Son compagnon, à ce qu'on dit,
 S'appelloit *Monseigneur l'Esprit*.
 Il falloit une conférence
 Pour mettre l'affaire en balance.
 On amena chez *la Kleinbour*,
La Philosophie & l'Amour.
Esprit, *Beauté* s'y rencontrèrent,
 Et la paix ensemble signèrent.
 Les articles qu'on a signés
 Sont chez *la Kleinbourg* observés.
 Chez Elle on voit en compagnie
La Beauté, *la Philosophie*,
 Et *l'Esprit* s'y trouve toujours
 Et quelques fois encor *l'Amour*.

VII.

REMARQUES PHILOSOPHIQUES de
 M. LÉIBNIZ de sa THEODICÉE.

IL m'a paru que la *Theodicée* de M. de L. donne quelque éclaircissement plausible des difficultés, & en la lisant je disois quelquefois en moi-même, je voudrois savoir ce que M. BAYLE auroit pu repliquer à cela. Vous dites, Monsieur, qu'après avoir lu toutes les réponses, vous avez trouvé que les difficultés revenoient toujours à *l'esprit*. Mais il me semble que les réponses, quelques bonnes qu'elles puissent être, ne sont jamais capables de bannir les difficultés de la mémoire. Et comme les difficultés sont ordinairement plus aisées que les solutions, on les retient aussi plus aisément, & on en est aussi plus prevenu

prévenu. Ainsi après une longue discussion il est naturel qu'on se souvienne plus aisément des difficultés que des réponses, & que l'embaras revienne, tant, qu'on n'agit que par cette memoire. Et même après un long compte on doutera si l'on ne s'est mépris quelque part, & pour en être parfaitement assuré, on est obligé d'y repasser piece par piece, & n'y trouvant rien à redire au détail, on est obligé enfin de se rendre en gros. C'est pourquoi je souhaiterois que quelque homme habile & sincere repliquat bien distinctement aux réponses de la Theodicée. Et si quelqu'un en vouloit faire l'épreuve sans trop de prolixité, il pourroit examiner *l'abregé de la controverse reduite à des argumens en forme*, qui se trouve à la fin de la troisieme partie des Essais & ne fait gueres plus de 20. pages, depuis la page 621. jusqu'à la page 642. Vous avez raison, Monsieur, de dire que Madame l'Electrice d'Hanover a été amie de M. de L. Elle lui a écrit une longue Lettre sur les affaires d'Angleterre deux semaines & demie avant sa mort. Cette Lettre est aussi judicieuse que si elle avoit été écrite par le plus grand Ministre d'Etat & aussi enjouée que si elle venoit d'une jeune Princesse SOPHIE comme les Anglois l'appellent.

VIII.

*REMARQUES de M. LEIBNIZ sur la
perception réelle & substantielle du Corps
& Sang de NOTRE SEIGNEUR.*

POUR voir s'il y a moyen de convenir que Messieurs les Réformés admettent une perception veritablement réelle du corps & sang de notre Seigneur.

1. Il faut savoir préalablement s'ils se tiennent à la Confession de l'Eglise Gallicane, faite du tems du
Collo-

Colloque de Poissy, & à ce que CALVIN a dit dans ses institutions, & dans plusieurs autres endroits de ses écrits, touchant la perception réelle & substantielle du corps de JESUS CHRIST.

2. S'ils reconnoissent que dans le mystere du saint Sacrament & dans la manducation des fidelles il se passe quelque chose de surnaturel, comme le CALVIN le reconnoît en termes exprès.

3. Puisque nous sommes nouris suivant la Liturgie Gallicane de la substance de JESUS CHRIST, s'ils ne reconnoissent, que cette substance ne consiste pas dans la seule divinité.

4. S'il n'est raisonnable de suivre l'explication literale s'il est possible, pour ne pas ouvrir la porte aux Sociniens.

5. D'autant plus que l'Eglise a toujours cru une perception réelle comme le croyent aujourd'hui toutes les Eglises Orientales.

6. La seule chose, qui nous pouroit dispenser de nous attacher à la lettre du Testament de JESUS CHRIST seroit s'il y avoit une absurdité ou impossibilité dans le sens literal. Et c'est ce qui reste à examiner.

7. On vient donc à l'examen de la nature du corps. Plusieurs mettent en fait, qu'ils ne connoissent que deux attributs, la pensée & l'étendue, & ils disent, que la pensée constitue l'esprit, & que l'étendue constitue le corps. Si cela étoit, il seroit très sûr, qu'il y auroit implication de contradiction de dire, qu'un corps ou sa substance soit en plusieurs lieux, & que sa substance soit unie immédiatement à quelque autre substance éloignée.

8. Mais il s'en suivroit aussi, que Dieu ne pouroit faire agir les corps indistans, ni les faire passer a travers d'un autre corps &c. ce qui paroît hardi.

9. D'autant plus qu'on ne s'appuye que sur des Hypo-

Hypotheses précaires ou arbitraires toutes pures. Car il n'est point vrai, n'a point été prouvé, & même est éloigné des sentimens de l'ancienne Philosophie, que la nature du corps consiste dans l'étendue.

10. Monf. HUGENS disoit fort bien que l'idée que quelques-uns se forment du corps, est justement celle qu'il a du vuide.

11. Au contraire il est aisé de faire voir, qu'on ne sauroit expliquer par la seule notion de l'étendue, ni la force, ni les loix du mouvement, ni l'inertie naturelle du corps, ni plusieurs autres phénomènes.

12. Bien loin que l'étendue soit quelque chose de primitif dans le corps, on voit clairement, que sa notion est resoluble, & enferme multitude, continuité, diffusion, qu'ainsi elle est relative, & suppose quelque chose, qui doit être multiplié, resolu, diffus ou étendu, comme l'étendue de la couleur, de la pesanteur, de la résistance. Ainsi c'est en cela que l'essence ou constitution primitive du corps consiste.

13. Or ce qui est continué & repeté dans le corps est proprement la résistance, sans laquelle il n'y auroit point de corps, mais seulement un espace vuide, incapable de changement.

14. Ainsi pour revenir aux anciens, & à la vérité, l'essence du corps consiste dans la force primitive de patir & d'agir, dans la passivité & activité, en un mot dans la résistance. La passivité primitive est ce que l'école appelle matiere, & l'activité primitive, est ce qu'elle appelle forme, ou ce qu'ARISTOTE appelle entelechie premiere.

15. L'expérience fait voir, qu'il y a de l'activité & de la résistance dans les corps, & qui fait que ceux, qui les mettent dans la seule étendue, sont obligés de les depouiller de toute l'action, & de Dieu, que c'est Dieu seul, qui agit. Ce qui est

un sentiment étrange & montre bien le défaut de l'hypothese.

16. L'essence du corps consistant dans la force, l'application de la force aux dimensions s'enfuit naturellement, par l'intention de Dieu, qui a voulu, que tout se fit suivant certaines regles mathematiques, *pondere, numero, mensurâ.* Et c'est en consequence de cela, que les corps ordinairement n'operent point indistans, qu'ils n'occupent pas tantôt un plus grand, tantôt un moindre espace &c.

17. Mais ce, que Dieu a voulu pour le bon ordre des choses ne l'oblige pas lui-même, qu'il ne puisse par des raisons d'un ordre superieur.

IX.

F A B L E M O R A L E

S U R L A

N E C E S S I T É

D E L A

P E R S E V E R A N C E

D A N S L E S

C O N S E I L S S A L U T A I R E S

A L ' É T A T .

*Il s'agit du salut, rien ne nous doit coûter ;
Ce qui l'assurera ne doit point rebuter.*

Jadis fut un pays, qui n'avoit point d'égal,
Renfermé par la Mer, la Meuse, & le Vahal,
Cul-

Cultivé par les soins d'un peuple originaire,
 Qui de sa liberté faisoit sa grande affaire.
 Ce fameux coin de terre en un lac s'est changé :
 Une tour montre encor le pays submergé,
 Quand l'eau baisse, on la voit, il semble qu'elle nage,
 „ Et qu'elle tâché en vain d'échaper du naufrage.
 Avant ce triste sort les habitans d'alors,
 Des vents & de la mer pour rompre les efforts,
 Leur avoient oposé ces Dignes si vantées,
 Que sembloient respecter les ondes enchantées.
 Pour les bien affermir qu'il leur coûta de soins !
 Pour les entretenir il n'en coûta pas moins.
 Que d'application, de dépense, de veilles !
 Des alarmes souvent, des peines sans pareilles :
 Point de trêve le jour, la nuit point de repos,
 Eveillés par les vents, luttans contre les flots,
 A toute heure en danger, qu'ils ne les engloutissent,
 S'ils s'en laissent surprendre, & s'ils se rallentissent.
 Citoyen, laboureur, tout est intéressé,
 Et du salut commun tout se montre empressé.
 Tout met la main à l'oeuvre, on mene ici la pierre,
 On traîne là le bois, on porte ailleurs la terre,
 On voit pour charier tant de matériaux
 Agir incessamment les gens & les chevaux.
 Tout s'assemble, se lie, & va remplir le gouffre
 Qui fremit sous le poids qu'avec regret il souffre.
 Un ouvrage pourtant qui n'avoit point de fin,
 Qu'il faut renouveler le soir & le matin,
 Du laboureur actif lassé la patience :
 Et voyant consumer ses fruits par la dépense,
 Il se sent degouté d'un domaine si cher,
 Et d'un travail ingrat il veut se relâcher.
 L'injuste jaloufie en augmentant les plaintes,
 Du danger imminent fait oublier les craintes :
 Chacun ne pense plus qu'à s'exempter des frais,
 Dont l'état, prétend-il, le charge avec excès.
 On entendoit par tout ce dangereux murmure,

La taxe à tous sembloit inégale & trop dure,
 Et le pays dès-lors alloit être abymé,
 Si ce discours mutin n'eût été reprimé.

Heureusement regnoit dans ce pays Belgique
 Un Comte genereux, cher à la Republique:

„ Quelle fureur, dit-il, faifissant vos esprits,
 „ Vous fait du bien public méconnoître le prix,
 „ *Amateurs de vos biens plus que de la patrie,*
 „ *A qui pourtant on doit & ses biens & sa vie,*
 „ D'un necessaire impôt critiquer l'équité,
 „ Et preferer l'argent à votre sureté?

Il dit, & sans entrer dans un discours plus ample,
 Il fait persuader bien mieux par son exemple:

„ Il agit, & portant par tout ses yeux, ses pas,
 „ *Il les anime moins de la voix que du bras:*
 Mais son zele épuisant ses forces & sa vie,
 Il meurt comme un heros en sauvant la patrie.

Ainsi du bien public martyr perpetuel,
 Il fut infatigable, & non pas immortel.

De ses faits glorieux la nation charmée,
 A marcher sur ses pas se sentit animée,
 Un conseil éclairé, ferme, laborieux,
 Du premier siecle d'or rejetton glorieux,
 La guidoit, lui monroit le prix de la constance,
 Que le ciel n'a promis qu'à la persévérance.

Le heros en mourant, pour comble de bonheur
 Avoit remis le sceptre en la main d'une Soeur,
 Dont l'Europe aplaudit les grandes destinées
 D'un tissu de succès d'an en an couronnées.
 La fortune au heros, montrant tous ses revers,
 N'eut pas pour l'heroïne un semblable travers:
 De la fameuse digue elle affermit l'ouvrage,
 Les vents, la mer, le ciel, tout lui rendit hommage:
 Elle foule les flots sous ses pieds prosternés,
 Eole pour lui plaire a les vents enchainés,
 Et ne laisse souffler sous cet heureux empire
 Que l'agréable son du paisible Zéphire:

L'air

L'air toujours temperé donne des jours sercins ,
 Tout répond à ses vœux ; tout fleurit dans ses mains.
 L'heureux pays alors en oubliant ses craintes ,
 En des chants de triomphe avoit changé ses plaintes ,
 Et d'un oracle ancien le *souvenir flatteur*
 Assurant son espoir achevoit son bonheur :
 „ La digue a sur les flots remporté la victoire ,
 „ Mais il faut la pousser jusques au promontoire ,
 „ Et l'enchaîner lui-même à ce fatal écueil ,
 „ Où Neptune verra briser tout son orgueil.
 Le dessein est hardi , non pas impraticable ,
 Et le passé répond d'un succès favorable :
 Ainsi sans s'effrayer des ouvrages nouveaux ;
 On veut y couronner sa gloire & ses travaux.
 Mais des *grandes vertus la jalouse rivale* ,
 Mégere se hâtant , de la rive infernale ,
 Vient aux bords de la Meuse avec tous ses *serpens* ,
 Dont le venin saisit le cocur des habitans ,
 Et chargeant tout d'un coup leurs ames genereuses
 Inspire la *mollese* aux mains voluptueuses ,
 Et de plusieurs il fait des scelerats outrés ,
 Qui foulent sous leurs pieds les droits les plus sacrés.
 De l'honneur , de la foy , les voix sont étouffées ,
 Et n'appellent personne à de nouveaux trophées.
 Au contraire on declame , on tonne impunément.
 Contre les grands impôts , qu'on leve injustement.
 C'est ainsi que *s'en plaint* sans qu'il y contribue
 Le mauvais citoyen qui borne là sa vue.
 Traître , le mal d'autrui ne fait pas ta douleur ,
 C'est de ta *passion le discours suborneur* ,
 De ton ambition l'ame toute remplie ,
 Tu veux pour t'élever voir perir la patrie :
 Peri plutôt toi-même , & perisse avec toi
 L'ennemi de l'Etat , qui n'a ni foi ni loi.
 Pour toi donc la patrie est une pure idole ,
 Le souci , qu'on en prend , est un souci frivole ,
 Et de l'or ébloui qu'offre un Prince voisin ,

Tu vas de ton pays être un lâche assassin.

Mais on exhorte en vain cette indigne cabale,
 La vertu ne peut rien sur une ame venale,
 Les grandeurs & l'argent en font les seuls amis,
 Pourvû qu'elle les ait, il n'importe à quel prix.
 En vain du bon parti la prudence & le zele
 Veulent sauver l'Etat, dont le vaisseau chancelle,
 On represente en vain, qu'on a tort de fremir
 Pour ce qui reste à faire afin de l'affermir,
 Que le printems prochain & l'été seuls fussent,
 Et que tous leurs travaux par là s'immortalisent:
 Encor peu de depense, & peu de peine encor,
 Et l'on ramenera les jours du siecle d'or.

L'avis étoit sensé: mais Mégere aux écoutes,
 Des esprits ébranlés vint rassurer les doutes,
 Et sur le remontrant, prenant un plus haut ton,
 A force de crier fit taire la raison.

Elle court par les champs, & sa voix de tonnerre
 De l'aurore au couchant fait retentir la terre.

- „ Quoi dit-elle, insensés, d'un faux bien enchantés,
- „ Vous voulez preferer l'ombre aux réalités:
- „ Pouvant passer vos jours dans l'aïse & la mollesse
- „ Vous sacrifiez tout, repos, plaisir, richesse:
- „ Et pourquoi? pour sauver votre pays natal:
- „ Miserable chimere, enchantement fatal!
- „ Ah! pour en conserver & les champs & les villes,
- „ Que d'agitation, que de soins inutiles!
- „ Inquiets de son sort, inquiets pour ses jours,
- „ Lorsque les vôtres sont & moins surs & plus courts.
- „ On le verra debout après plusieurs années,
- „ Que les vôtres seront par la mort terminés:
- „ Et que vous servira dans le tombeau gisans
- „ De vous être épuisés pour qu'il dure mille ans?
- „ Jouissez du present, c'est là votre heritage,
- „ Laissez à vos néveux le futur en partage,
- „ N'usurpez point sur eux le soin de l'avenir,
- „ Comme

„ Comme vous ils pouront sans vous se maintenir.
 „ Des fatires du tems vous n'avez rien à craindre ,
 „ Et la posterité ne pourra pas se plaindre.
 „ De vos vastes travaux la dépense & les soins ,
 „ De vos devoirs remplis sont d'illustres temoins.
 „ Il suffit : & s'il reste encor quelqu'avanture ,
 „ Laissez la demêler à la race future.
 „ Ces oracles qu'on vante , & qu'on dit si certains ,
 „ Pour vous mieux épuiser , sont des oracles feints ,
 „ Et ce qu'on vous promet du fameux promontoire ,
 „ Sont des vers Sibyllins la fabuleuse histoire.
 „ Laissez au ciel le soin d'accomplir ses arrêts ,
 „ Des grands événemens lui seul fait les décrets.
 „ *Qui pouvant vivre heureux , par un choix volon-*
 taire

„ *Veut être malheureux , merite sa misere.*
 „ Le ciel vous enrichit , conservez ses presens ,
 „ *Qui veut perdre ses biens , a perdu le bon sens.*
 Ainsi parle Mégere au peuple qui l'écoute ,
 Flatté de voir la fin des impôts qu'il redoute.
 Pour surcroît de malheur elle fut émuvoir
 D'un dangereux voisin l'ambitieux pouvoir.
 De la Flandre jadis par ses Comtes regie ,
 Il tenoit sous le joug la plus belle partie ,
 Et sans la fermeté du Belge vigilant ,
 Tout cedoit , tout plioit sous le fier conquerant.
 De ces voisins actifs le zele l'importune ,
 Il en hait les vertus , il en craint la fortune ,
 Et souvent pour les perdre *il joint la force à l'art ,*
Et la peau du lion à celle du renard.
 Il craint que le Flamand , qui sous son joug soupire ,
 Après la liberté de nouveau ne respire ;
 Et souhaitant de voir & l'Escaut & la Lys
 Comme les bords du Wâl , & la Meuse affranchis ,
 Il ne prétende un jour , delivré de ses chaînes ,
 Independant comme eux posséder ses domaines.
 Mégere enflamme encor ses mouvemens jaloux ,

Et des voisins heureux lui fait craindre les coups :
 Mais pour les empêcher de tomber sur sa tête,
 Son or mieux que le fer conjure la tempête.
 D'un tel maître par tout les dignes serviteurs,
 Sement pompeusement leurs discours seducteurs,
 Et le jaune métal, dont on fait ses idoles
 Prête un nouveau relief à leurs belles paroles.
 A l'exemple pourtant d'Ulyffe & de Nestor
 Ils tiennent des discours tissus de foye & d'or.

„ Ecoutez, disent-ils, trop soupçonneux Bataves,
 „ Nous ne pensons rien moins qu'à vous voir nos
 esclaves :

„ D'une barriere sure enfermés & couverts
 „ Vous n'êtes plus sujets à de tristes revers ;
 „ Et ceux que vous craignez, sont si peu praticables,
 „ Qu'on ne peut dans mille ans en prévoir de sem-
 blables :

„ Que la lune, qu'Eole, & le Dieu de la mer
 „ Conjurés contre vous veillent vous abimer :
 „ Pour le faire à coup sûr, dans cette ligue affreuse
 „ Qu'ils entraînent encor le Vahal & la Meuse :
 „ Ah ! pour l'appréhender il faudroit être fous :
 „ C'est craindre que le ciel ne tombe dessus vous.
 „ Quoi ! votre Republique *en bon sens renommée*
 „ De telles visions seroit-elle alarmée ?
 „ D'un peut-être insensé peut-on vous faire peur ?
 „ Mettez-vous au dessus d'une vaine terreur.

La Princesse, qu'encor vante la renommée,
 Voyant la nation émue & partagée
 Assemble promptement le Parlement fatal,
 Des destins du pays arbitre général.
 Il se fait deux partis ; la discorde funeste
 Ou son zele, ou sa haine à plein y manifeste :
 Que craint-on ? dit tout haut le mauvais citoyen :
 Tout, dit le bon parti ; la vie avec le bien,
 Tout des flots déchainés va devenir la proye,
 Si nous à leurs efforts ne fermons point la voye.

Ainsi.

Ainsi des deux partis les avis séparés
 Balacent les destins des peuples allarmés.
Telle entre deux grands vents la mer est suspendue
 „ *Et doute à qui des deux elle-même est échue.*
 „ Le partage des voix laissoit tout indécis,
 Et chacun se montrait jaloux de son avis:
 Quand un des défenseurs de la cause publique
 Apuyant les raisons de la crainte Belgique,
 Prononça ce discours, dont le Senat charmé
 Se sentit réveiller son Zele accoutumé.

„ Courage, leur dit-il, mes chers compatriotes,
 „ La fin de la carrière approche de vos côtes,
 „ Vous allez couronner votre dernier effort,
 „ Vous relâcheriez-vous, si près d'entrer au port?
 „ Voulons-nous, du passé perdant toute la gloire,
 „ *Du travail de Sisyphé anoblir notre histoire,*
 „ Et tout prêts d'arriver au sommet du rocher,
 „ Nous voir de haut en bas comme lui trébucher?
 „ Il suffit d'une nuit aux fieres destinées,
 „ *Pour noyer les travaux de plus de trente années.*
 „ Pour empêcher le coup d'un moment si fatal,
 „ Secondez vos amis avec un zele égal:
 „ Encore un peu de tems, de peine & de dépense,
 „ Et vos conitans travaux auront leur récompense.
 „ J'en appelle à témoin le Monarque éternel,
 „ *Le maître souverain de la terre & du ciel.*
 „ Son oeil toujours ouvert voit tout ce qui se passe,
 „ Et des méchans conseils il fait punir l'audace.
 „ Neptune, je le vois, branle l'affreux trident,
 „ Et menace nos bords d'un peril évident,
 „ *Sous un calme trompeur il nous cache l'orage,*
 „ Faut-il manque de coeur faire un triste naufrage?
 „ Ne nous reprochons point un courage abbatu,
 „ Des Grecs & des Romains imitons la vertu.
 „ Quel fut dans les premiers l'amour de la patrie
 „ Du grand Roi des Persans reprimans la furie?
 „ Et qui fit des Romains triompher la valeur

„ D'un courage souvent auffi grand que le leur ,
 „ Du fier Carthaginois, d'Annibal ce grand homme,
 „ Et des Gaulois enfin déjà maîtres de Rome ?
 „ L'amour de la patrie a fait tous ces exploits ,
 „ A vaincu le Perfian , l'Afriquain , le Gaulois ,
 „ Un oracle fameux , que le tems envelope
 „ Prédit qu'un jour le joug menacera l'Europe ,
 „ Si le Belge & l'Anglois par un heureux revers
 „ Fermes , conftans , unis n'en rompent pas les fers.
 „ Que de leur union , de leur vertu commune
 „ Du falut général dependra la fortune :
 „ Que fi fans relâcher ils pouffent l'ennemi ,
 „ Et fans fe contenter de le vaincre à demi ,
 „ Ils le vont attaquer jufques dans fon empire ,
 „ Il fubira les loix qu'ils voudront lui préfcire.
 „ Ces exemples font voir le travail couronné ,
 „ Quand de conftance on voit le coeur accompagné.
 „ Notre premiere ardeur dignement foutenue
 „ Du peuple & de la cour , qu'est-elle devenue ?
 „ Est-ce ainfi qu'on remplit fes devoirs , fes fermens ?
 „ Est-ce ainfi qu'on répond à fes engagemens ?
 „ Quel étoit donc le but du nouveau miniftère ,
 „ Qui de fon changement a fait tant de myftère ?
 „ Qui devoit de l'ancien corriger les abus ,
 „ Faire voir dans le fien de plus grandes vertus ,
 „ Et prenant plus de foin de la caufe publique ,
 „ Couronner fes travaux d'un fuccès magnifique.
 „ D'une telle promeffe où font donc les effets ,
 „ Et quels depuis un an ont été fes projets ?
 „ Par fon premier deftin la nation guidée
 „ De la fortune fut jufqu'ici fécondée ,
 „ Et n'étoit le ferpent qu'elle cache en fon fein ,
 „ Elle croiroit encor la tenir en fa main.
 „ Ce changement fatal , châtiment de nos crimes ,
 „ D'une aveugle fureur nous rendra les victimes ,
 „ Si nous n'apaisons pas bien-tôt le ciel ému ,
 „ Et reprenons fes dons , la raifon , la vertu.

D'un

D'un discours si sensé la douce véhémence
 Des sages Sénateurs émit la conscience,
 Et des bons citoyens hautement applaudi,
 Il ramina par tout le zele refroidi.
 De Mégere à l'affût la fureur se redouble,
 Et parmi l'assemblée excite un nouveau trouble.
 D'abord d'un faux prophete elle emprunte l'esprit,
 Qui d'un ton d'inspiré fait valoir ce qu'il dit,
 Et de la part du ciel promet sa faveur sure
 Pourvû que désormais la nation soit pure,
 Que le profane exclus des temples & des loix,
 Avec les vrais croyans ne mêle plus sa voix.
 Mégere l'appuyant anime sa harangue,
 Et prête à l'Impositeur son venin & sa langue.
 C'est ainsi qu'inspirant de nouveau sa fureur,
 Des peuples & des grands elle corrompt le coeur.
 Tel entr'eux qui se doit tout à la Republique
 N'a plus pour son salut un zele qui l'applique,
 Parle d'un air moqueur des soins qu'on en a pris,
 Et pour ce grand objet temoigne son mépris:
 Consomme sa séance en pures bagatelles,
 En vaines questions, en haines, en querelles.
 Le plus sage parti se voyant opprimé,
 Et craignant le malheur, dont on est menacé
 Du Batave voisin à la rive tranquille
 Va se rendre bientôt pour trouver un asyle.

Il voit dans sa retraite écouler quelq. tems.
 Pendant des ans entiers prosperer les méchans:
 Qui fiers de ces succès dans leurs réjouissances
 Méprisent les avis, blâment les remontrances.
 Mais pendant qu'à leur aise ils flattent leur orgueil,
 Le jour fatal survient, de leurs beaux jours l'écueil.

Au tems que le soleil constant dans sa carrière
 Aux ombres de la nuit égale sa lumiere,
 La lune toute en feu sous son char presse l'air,
 Pour éveiller Neptune en grossissant la mer.
 Il paroît, & les vents lui prêtant leurs haleines

Quit-

Quittent pour l'escorter leurs voutes souterraines
 Les flots joints avec eux couvrent tout de leurs eaux,
 La mer franchit ses bords, les fleuves leurs canaux,
 Le ciel joint ses éclairs à leurs ondes émues,
 Et d'un bruyant tonnerre ébranle, fend les nues;
 La tempête confond la nuit avec le jour,
 Et de l'ancien cahos fait craindre le retour.
 L'habitant que n'ont pu vaincre tant de fatigues,
 S'étonne, perd courage, abandonne ses digues:
 En vain le laboureur apelle à son secours
 La puiffance des Dieux, ces Dieux pour lui sont sourds.
 Il ne peut garantir ses champs de ce deluge,
 Ni lui-même en fuyant y trouver de refuge.
 L'eau grossissant toujours monte jusqu'aux clochers,
 Et couvre les côteaux & les plus hauts rochers:
 En vain luttant contr'elle on se met à la nage,
 Le maître & ses troupeaux, tout subit le naufrage:
 Tout perit dans les eaux, tout se sent abimer,
 La terre pour jamais disparoit, tout est mer.
 Rien d'un si beau pays ne garde la memoire,
 Que la submerfion qu'on en lit dans l'histoire,
 Et la plus haute tour de quelque bâtiment,
 Pour être du naufrage un triste monument.

Vous, qu'aujourd'hui menace *un deluge plus triste*
Non pas d'eau, mais de sang, fans qu'à tems on re-
 fiste;

Qui fous le joug pesant, qu'on vous fera sentir,
 N'aurez qu'un inutile & tardif repentir;
 Vous qui d'un fier tyran aimez mieux l'esclavage,
 Que d'un impôt léger souffrir quelque dommage;
 De votre liberté connoiffiez le trésor,
 Que l'Inde ne pourroit payer de tout son or.
 Pour l'assurer il reste encor peu de fatigue,
 Il n'en restoit pas plus pour assurer la digue.
 On néglige, on attend, rien ne peut la sauver;
 Il faut compter pour rien ce qu'on n'ose achever;
 La digue nous l'apprend: peuples, qu'un fort semblable
 Mena-

Menace de bien près, profitez de la fable.
 L'Ennemi vous endort ; c'est fait mal à propos
 Sans l'avoir affoibli d'attendre le repos.
 Dépêchez par vos soins cet important ouvrage,
 Et prêts de l'affermir ne perdez point courage.

*Il s'agit du salut, rien ne nous doit coûter ;
 Ce qui l'assurera ne doit point rebuter.*

X.

L E T T R E

De M. LEIBNIZ sur la Connexion des
 Maisons de BROUNSVIC & d'ESTE.

MONSIEUR,

LE mariage conclu entre Monseigneur le Duc de MODENE & Madame la Princesse de BROUNSVIC Fille ainée de feu Monseigneur le Duc JEAN FREDERIC, me donne occasion d'éclaircir quelques points d'histoire de cette serenissime Maison, dont je suis bien aisé de vous faire part. Les auteurs demeurent d'accord, que l'origine des Maisons de Brounsvic & d'Este est commune, en sorte qu'elles descendent d'une même tige en ligne droite masculine. Il est vrai, que de très habiles gens l'ont revoqué en doute depuis peu, parceque ces mêmes historiens qui l'avoient avancé, en ont parlé presque sans fondement, & y ont mêlé bien des fautes. Mais j'en ai trouvé des preuves convainquantes, & je crois d'avoir rectifié leurs raports.

AZON, apellé dans quelques titres ALBERTUS, qui est AZO, & MAGNUS MARCHIO dans un ancien monu-

monument, étoit le plus grand Prince de Lombardie en son tems: il étoit puissant dans le Milanois & dans la Ligurie vers Gènes; mais outre cela il possédoit Este, Calabone & plusieurs terres entre Ravenne & Venise. Comme je ne dois parler ici, que de la connection de deux grandes maisons dont il fait la tige, je ne veux point remonter plus haut presentement.

On peut juger cependant de l'antiquité de sa famille, puisqu'elle étoit déjà si grande, il y a plus de sept cents ans. Il doit être né sur la fin du dixième siecle, c'est-à-dire avant l'an 1000. s'il est mort âgé de plus de 100 ans, comme le raporte un auteur de ce tems-là. Notre AZON fut contemporain de la fameuse MATHILDE, & même ses descendans en eurent la succession en partié. Ce fut conjointement avec elle, qu'il moyenna quelque accommodement entre l'Empereur HENRI IV. & le Pape GREGOIRE VII. & il parut en plusieurs autres occasions importantes. Il eut des enfans de deux femmes, dont la première fut CUNIGONDE heritiere des anciens GUELPHES de la haute Allemagne, qui avoient leurs terres en Baviere & en Souabe jusques au lac de CONSTANCE, & l'Imperatrice JUDITH, femme de LOUIS le Debonnaire, fut fille d'un GUELPE de cette maison-là, qu'on croit avoir été une branche des anciens AGILOFINGIENS, qui suivant les loix des peuples de Baviere, en devoient avoir la principauté. AZON eut de CUNIGONDE un fils nommé aussi GUELPE, qui obtint les états échus par la mort de son oncle maternel, & depuis fut fait Duc de Baviere par l'Empereur HENRI IV. Il fit entre autres exploits, l'expédition de la terre sainte, & mourut dans l'isle de Cypre en retournant. GUELPE son fils ainé étant mort sans enfans, le second, HENRI dit le Noir, lui succéda, & eut en mariage WULFHILDE fille de MAGNUS dernier Duc
de

de Saxe de sa race. De ce mariage nâquit HENRI surnommé le Guelphe chez quelques auteurs anciens; qui épousa la fille de l'Empereur LOTHAIRE, auparavant Duc de Saxe à la place du Duc MAGNUS: & ce fut ainsi, qu'HENRI le Guelphe joignit le Duché de Saxe à celui de Baviere. Son fils HENRI surnommé le Lion recueillit encore par la mere la succession des anciens. Il soumit à sa domination plusieurs peuples, Slaves ou Wendes, qu'il reduisit à la foi de JESUS CHRIST, & à l'obéissance qu'ils devoient à l'Empire & à lui. Il y fonda les Evêchés de Lubec, de Suérin & Ratzebourg. Il fut un des plus grands Princes de son tems, ayant recouvert la Baviere, que l'Empereur CONRAD successeur de LOTHAIRE, avoit ôtée à son pere, & donnée au Marquis d'AUSTRICHE. Pour consoler l'Autrichien, on le fit Duc lui-même, au lieu qu'il avoit relevé auparavant de celui de Baviere, & on lui laissa quelques Comtés détachés, qu'on croit avoir été ce qui s'appelle aujourd'hui la haute Autriche. Pour Henri le Lion, comme il avoit même de belles terres en Italie de la succession d'AZON, & peut-être aussi de celle de MATHILDE, on disoit de lui, & même déjà de son Pere, qu'il dominoit à *mari ad mare*; depuis la mer de Sicile, (comme parle un ancien,) jusqu'à l'océan Germanique, & même jusqu'à la mer Baltique, où quelques-unes de ses loix subsistent encore. Et j'ai trouvé qu'il avoit été destiné à l'Empire du consentement des Etats par l'Empereur FREDERIC I. en cas d'extinction de la maison de Souabe. Car ils étoient proches parens, ayant le même grand-pere, qui étoit HENRI le Noir.

Mais ce même FREDERIC ayant eu des enfans mâles depuis, eut jalousie de son ami & en machina la ruine par une conspiration générale des Princes voisins, dont l'Empereur se déclara le chef,

au

au lieu de Juge qu'il devoit être; ce qui fit perdre la Baviere à HENRI le Lion, & une partie des terres de Saxe, principalement en Westphalie (qu'on comprenoit sous la Saxe en ce tems-là) avec une grande partie des terres qu'il avoit conquises sur les Slaves. Son fils OTTON IV. quoique cadet, ne laissa pas de parvenir à l'Empire.

J'ai trouvé par le moyen des titres qui se gardent dans l'Archive Royal d'Angleterre, qu'auparavant il avoit été fait Duc d'Aquitaine par le Roi d'Angleterre son oncle, étant considéré comme Prince du Sang; & qu'il y avoit succédé immédiatement à la fameuse ALIENOR, heritiere de Guienne, Reine de France & puis d'Angleterre, dont il étoit le petit-fils. On a encore les privilèges qu'il donna aux habitans de l'isle d'Oleron, comme à ses sujets. L'ainé HENRI, outre le Duché de Saxe, eut encore le Palatinat du Rhin par sa femme, fille du frere de l'Empereur FREDERIC I. On peut dire, que ce Palatinat s'éleva beaucoup sous ces deux Princes & succéda en quelque façon aux droits des anciens Ducs de Franconie sur le Rhin, ce qui l'a fait enfin devenir Electorat. Mais l'Empire & le Palatinat (sans parler de la Guienne) sortirent d'abord de la maison, d'autant plus que ces deux Princes n'eurent point d'enfans mâles. Car il y a bien de l'apparence, que si OTTON IV. en avoit eu de BEATRIX, fille de PHILIPPE de Souabe Roi des Romains, sa posterité se seroit maintenue dans l'Empire; puisqu'on l'offrit depuis à OTTON son neveu, que GUILLAUME, troisieme frere (mort avant l'Empereur & le Palatin) avoit laissé; & qui ne fut presque qu'un enfant, lorsqu'il devoit soutenir teut seul la maison ébranlée par la mort de ses oncles & par d'autres accidens facheux. Ainsi il ne put conserver la possession que d'une partie des Etats de ses progéniteurs, en qualité de Duc de Brounswic & Lunebourg.

bourg, qu'il a laissé à ses descendans. La maison a eu de la peine à se relever, à cause des partages, qui s'y sont faites. Elle a pourtant repris son lustre, & même depuis peu ERNESTE AUGUSTE étant devenu Electeur, a obtenu pour elle cette grande dignité dont il vient d'être revêtu.

Je passé à la branche d'Italie, dont l'origine & la connexion avec la nôtre, quant au détail, a été ignorée de ses propres historiens. J'ai donc trouvé que notre AZON après la mort de CUNIGONDE, épousa la fille du Comte du MAINE en France, & en eut HUGUES & FULQUES. L'histoire rapporte que le Prince HUGUES obtint la succession du Maine par les droits de sa mere, mais qu'il les transporta depuis sur un autre, parcequ'il étoit trop incommodé par la puissance du Duc de Normandie, connu sous le nom de GUILLAUME le Conquerant Roi d'Angleterre. FULQUES fut le propagateur de la branche Italienne, & c'est de lui que tous les Princes d'ESTE d'Italie sont descendus; lesquels ayant établi ou continué leur residence à Este durant longtems, en ont pris le nom. Les historiens n'ont pas été informés assez de ces particularités. Ils ont donné des femmes à AZON, qu'il n'a jamais eues, au lieu de cette Princesse du Maine, qu'il avoit épousé véritablement. Sans parler maintenant de quantité d'autres fautes, qu'on voit dans les arbres de FALETI, de PIGNA, & d'autres après eux, où ils representent cette connexion de BROUNSVIC & d'ESTE. Mais il s'en faut d'autant moins étonner, que ce n'est qu'en notre siècle, qu'on commence à approfondir ces choses, comme toutes les autres. Et il est sûr, qu'encore au milieu du siècle passé les Ducs de FERRARE ignoroient eux-mêmes, que les Ducs de BROUNSVIC étoient leurs parens. Ce qui se connoît par les écrits du Comte BOJARDO, par l'ARIOSTE (qui a suivi & poussé le dessein de

C

POR-

L'ORLANDO, que le BOJARDO avoit ébauché) & même par l'histoire du SARDI. Il semble que les Ducs HERCULE II. & ALPHONSE II. ont été les premiers, qui ont connu ce parentage. Ce fut alors, que le Comte FALETI fit un voyage exprès en Allemagne par ordre du Duc de FERRARE son maître, pour s'instruire là-dessus, & JEAN BAPT. PIGNA, secrétaire d'Etat d'ALPHONSE II. se servit des memoires de ce Comte pour dresser son Histoire d'ESTE, qui merite d'être fort estimée à l'égard des affaires voisines de son tems; mais qui est sujette à bien des erreurs dans les anciennes, comme des excellens historiens en France ont déjà remarqué, tant publiquement que dans des lettres particulieres, où ils m'ont exhorté de ne me point arrêter à cet auteur; ce qui n'étoit pas aussi mon dessein. Or le commerce étant tellement interrompu par l'obscurité où l'histoire étoit dans les siècles ignorans, que les Princes d'ESTE, d'Italie, Ducs de FERRARE, de MODENE, & de REGIO, ne savoient pas eux-mêmes ce que leurs parens d'Allemagne étoient devenus, & se figuroient certains Comtes inconnus de FRIBOURG, qui devoient avoir acquis je ne fais quel grand pays en Allemagne; comme aussi les Ducs de BROUNSWIC ne connoissoient point non plus leurs parens d'Italie, qu'ils confondoient tantôt avec les Marquis de MONTFERRAT, tantôt avec ceux de MANTOUE: il ne faut point s'étonner s'il n'y a point eu de correspondance entre les deux maisons, ni aucune alliance. Et cela me fait venir au point, qui m'a donné maintenant occasion, Mr, de vous écrire cette Lettre. Le PIGNA dit dans le second Livre de son histoire d'ESTE, qu'ALESSINE fille (à ce qu'il dit) d'ALDROVANDIN, Prince regnant de la maison d'Este en Italie, & soeur de BEATRIX Reine de Hongrie, avoit épousé ALBERT Duc de Brounswic, son parent au septieme degré.

dégré. Mais nous avons trouvé ici, qu'il n'y a point eu de tel mariage; ce Duc ALBERT, surnommé le Grand, ayant été marié en premières noces avec ELIZABETH, fille d'HENRI Duc de Brabant, & en secondes noces avec ADELHEIDE, sœur d'OTTON, Marquis de Montferrat, qui l'a survécu; car elle vivoit encore l'an 1280 & s'appelloit *relictam Ducis de Brunsvic*. Il l'avoit épousée en Angleterre. Nous avons de bons temoignages de tout cela, & cette alliance semble avoir donné occasion à celles de leurs petits enfans HENRI & ADELHEIDE, enfans d'HENRI, fils aîné d'ALBERT le Grand. Puisque cette ADELHEIDE devint Imperatrice d'Orient par son mariage avec ANDRONIQUE le jeune, & qu'on croit que son frere HENRI, surnommé *de Græcia*, à cause de ses voyages, épousa à Constantinople MARIE, Princesse de la famille Royale de Cypre. Et enfin son fils OTTON, fut mari de JEANNE Reine de Naples, & en état de se maintenir dans ce Royaume sans les bouleversemens extraordinaires qui y arriverent.

Ainsi ce mariage d'ALBERT Duc de Brounsvic avec une Princesse d'Este, apellée ALESSINE, ne se trouvant point veritable, on peut assurer, qu'il n'y a eu aucune alliance entre ces deux branches de la posterité d'AZON. C'est pourquoi le mariage qui a été conclu presentement entre les Alteffes Serenissimes de RINALDE, Duc de Modene & de Regio, &c. & de CHARLOTTE FELICITE', Princesse de Brounsvic & de Lunebourg, est remarquable en ce qu'il renouvelle l'union entre ces deux grandes branches d'un même arbre, qui sont séparées depuis près de 700. ans. Et j'ai cru pour cela, qu'on y pouroit apliquer la devise, que je joins ici pour la soumettre à votre jugement.

C'est une grande riviere séparée en deux bras, qui sont reunis bien loin de-là par un canal, avec

ce mot: *Commercia reddit*. Car un canal est pour le commerce des nations, & ce mariage rétablit celui de deux grandes maisons, qui ne font qu'une même à le bien prendre. On a trouvé cette devise propre pour une médaille dont l'autre côté porte cette inscription historique: *Matrimonio contracto inter REGINALDUM I. Duc. Mutin. & Reg. & CHARLOTTAM FELICITATEM Princ. Brunswic. & Luneburg. reconjunctaque VII^{mo} divergii seculo Atestina gente. Hannoveræ XVIII. Nov. MDCXCV.*

Vous y voyez, Monsieur, comme la rivière qui représente la branche d'Allemagne, est du côté du Nord à la façon des cartes géographiques, & fait des tours plus grands; au lieu que l'autre, qui marque la branche d'Italie, est demeurée plus près de la source. Le Lion indique la maison de Brounswic, &

Extrait de l'Arbre de JEAN BAPT. PIGNA.

A Z O N.

AZON. ALBERT Archevêque GUELFE Duc de
de Hambourg. Baviere.

HUGUES. GUELFE. FULQUES. GUELFE. HENRI.

GUELFE. OBIZZON. FULQUES. HENRI Duc de
Baviere & de
Saxe,

OBIZZON. HENRI le Lion.

bien que les deux AZONS & les deux FULQUES, il y a de même deux OBIZZONS, fils de deux FULQUES, qui ne font encore qu'une même personne. Apparemment, comme on n'avoit point su, que le véritable AZON est arrivé à l'âge de 100. ans, & que le Duc GUELFE a été plus âgé que ses freres; on n'a pas vu moyen de concilier les tems, sans multiplier quelques personnes.

XI.

L E T T R E

DE M. LEIBNIZ à M. GRIMAREST.

MONSIEUR,

Après vous avoir remercié de vos belles communications qui ne sauroient être trop prolixes, la première chose, dont je vous supplie, c'est d'écartier les Excellences & de m'écrire dans le stile François, que vous possédez si bien. Il me semble, que vous y accordez tout-à-fait, Monsieur, la raison avec l'usage, & je m'imagine que vous ne réussirez pas moins dans votre dissertation, quoiqu'il soit vrai, que dans les langues il y a des irrégularités, qui viennent du peuple & qu'on excuse par des ellipses, ou par quelque autre figure. Il y a eu un tems que la langue Françoisse n'étoit pas trop sujette aux regles de la Grammaire: & de par le Roy, par exemple, qui en est resté, étoit alors dans l'usage ordinaire que j'ai reconnu en lisant les vieilles piéces, comme Madame avoit envoyée ici la dissertation de M. BAUDELOT, & comme Madame l'Electrice me l'avoit communiquée.

Il étoit juste de mettre quelques réflexions par écrit,

crit, & je le fis d'autant plus que j'y trouvois quelques antiquités Celtiques & Teutoniques, où je me suis appliqué un peu n'étant pas antiquaire autrement. C'est pourquoi j'ai peur que mes remarques ne soient encore moins applaudies que la dissertation, quoique vous me mandiez qu'elle ne l'est guere, puisque Mess. de l'Academie des Belles Lettres ont formé de si beaux desseins pour l'éclaircissement de l'antiquité; je souhaiterois qu'ils pensassent à éclaircir les arts mecaniques & économiques des anciens, afin que notre siecle puisse tirer quelque utilité des recherches de l'antiquité. Sur tout la milice Romaine meritoit d'être considerée par quelque savant Soldat. Si les vers de M. DE LA MOTTE sont beaux, il faut lui pardonner les écarts de son original. Il n'écrit pas tant pour les savans que pour le monde. Son ouvrage auroit été plus parfait, s'il avoit pu être exact, mais ne pouvant rendre Homere passable sans le reformer; il faut dire *est aliquid prodire tenus*. M. JAURIN est très louable d'avoir rendu la justice à M. ROLLE, quoique celui-ci n'eût point voulu nous la rendre autrefois, mais il s'est reconnu, & s'il ne l'avoit fait il ne faudroit point l'imiter en cela. M. DE FERMAT avoit déjà contredit au systeme des courbes de Mr. DESCARTES, & avec raison: mais je m'imagine que la remarque de Mr. ROLLE en sera differente.

Pour ce qui est de la digestion, je serois porté à allier la trituration avec la fermentation, ou quelque chose de semblable; le phisque avec le mecanique. C'est assez l'usage de la nature. On va un peu trop vite en hypotheses aujourd'hui & même on outre les choses. Les Archéistes bannissent la Mecanique de la Médecine & les Mecanistes ne considerent point que nous ne sommes pas encore assez informés des voyes de la nature, pour les expliquer mathematiquement par tout. Je crois que tout phisque de-

pend du mecanique dans le fond , mais nous ne fau-
rions encore arriver à ce fond-là. Nous avons en
Allemagne un Médecin qui nie la dépendance du
physique de la mecanique, & banissant même les
esprits animaux , il soutient que l'ame agit elle-mê-
me à la place de ces esprits. C'est une autre extre-
mité.

L'armurier qui a fait de si bons bras de fer en de-
voit donner la description. On m'a parlé un jour
d'un François venu de Geneve à Paris, qui montre
des anatomies artificielles merveilleuses, imitant les
parties du corps humain avec de la cire. Je ne dou-
te point, Monsieur, que vous n'en soyez informé.
Je publierai bientôt des Essais Etymologiques par rap-
port principalement à l'Allemand. Cependant j'y
donne par occasion l'origine de plusieurs mots Fran-
çois, omis par M. MENAGE, ou autrement que
lui: par exemple, je derive *Etiquette* de *Diptycha*,
des diptyques, qui étoient des registres prescrits. Je
ne fais, si ma *Theodicée* est connue à Paris, & ce
qu'en disent les personnes intelligentes. On réimpr-
me *Scriptores* FREHERI. M. JUNKER va publier
introductionem ad Geographiam medii ævi. M. LY-
SERUS a publié une petite dissertation de *assentationi-*
bus Juris consultorum, où il blâme particulièrement
ceux qui soutiennent les prétentions de leurs Princes
sans se soucier, si elles sont bonnes ou mauvaises.
Je suis avec zele,

Monsieur,

Votre très humble & très
obéissant serviteur

Hanover ce 21
Févr. 1712.

LEIBNIZ.

XII. AU

XII.

A U M E M E.

MONSIEUR,

JE vous repete ma priere, de laisser-là l'Excellence quand vous me faites l'honneur de m'écrire, car outre que ce terme convient mieux à d'autres, je fais bien qu'il n'est gueres en usage en France, que pour les Ambassadeurs.

Je ne doute point que parmi vos savans il n'y en ait quantité d'habiles & de capables d'éclaircir les antiquités par le parallèle de nos arts, manufactures & menages avec ceux des anciens. Il ne leur faudroit sans doute que la volonté en choisissant quelque matiere particuliere. Il n'y a pas longtems que M. SPERLINGIUS, Antiquaire du Roi de Dannemarck, nous a donné une petite dissertation de *Crepidis veterum*. Il y a quantité de pieces semblables, mais on ne s'applique ordinairement pas assez à comparer l'ancien avec le moderne; ce qui seroit pourtant le plus utile, pour voir si l'on pourroit tirer quelque usage des manieres des anciens.

Puisque vous avez fait un livre, Monsieur, qui peut être appellé *un cours militaire*, vous devriez vous hâter de le donner au public maintenant que cette matiere est l'objet des pensées de tout le monde, & le plus grand soin de la plupart des puissances. Je ne doute point que ce ne soit un ouvrage bien instructif, & un Libraire ne sauroit vous manquer. Je crois que la plupart du monde cherche des lectures de plaisir: mais il y en aura toujours beaucoup, qui chercheront aussi l'utile: & je crois que depuis CHARLEMAGNE jusqu'à nous Paris a toujours été le lieu de l'Europe, où il a y eu les plus habiles gens

ramassés. Ainsi parmi une foule de demi savans dont vous me parlez, Monsieur, il y a sans doute aussi bon nombre de gens d'un savoir solide dont je serai toujours ravi d'apprendre des nouvelles. Et même quelquefois les demi savans sont autant & plus utiles que les plus habiles, quand ils s'appliquent à faire quelque chose d'utile, & suppléent par leur application, à ce qui manque peut-être à leur savoir: ainsi Paris sera toujours capable de nous fournir de belles choses, Monsieur CUPERUS un des plus habiles de notre tems dans l'antiquité, loue assez ce que Monsieur BAUDELLOT a donné sur les antiquités de notre Dame de Paris: & je ne vois pas pourquoi on le veuille tant mépriser. Je suis toujours plus porté à louer ce qu'il y a de bon dans les ouvrages qu'à critiquer ce qu'il y a de mauvais.

Je suis un peu surpris de ne pas encore apprendre que ma *Theodicée* ait été rapportée dans le Journal des Savans. Apparemment quelqu'un de ces Messieurs qui professent un grand attachement à St. AUGUSTIN ne sont point contents que je n'ai pu me dispenser de m'écarter de quelque chose de ses sentimens. St. AUGUSTIN étoit un grand homme sans doute, & avoit infiniment de l'esprit, il paroît assez qu'il a formé son système peu à peu, selon qu'il étoit engagé, sans avoir eu d'abord un plan complet. Ainsi n'ayant point prévu toujours les difficultés qui l'incommo-deroient il a été réduit quelquefois à recourir à de mauvaises excuses.

Nous avons maintenant de plus grands aides en toutes sortes de matieres pour former un meilleur plan. Peut-être aussi que la difficulté de la matiere a fait qu'on a différé ce rapport de mon livre, & qu'il ne laissera pas de venir un jour. Cependant il est assez curieux que cet ouvrage trouve des aprobateurs celebres tant à Rome qu'à Geneve. Suivant des lettres que j'ai reçues, le reverend Pere MALEBRAN-

CHE

CHE ne le méprise pas non plus. Je ne crois pas qu'il y ait difficulté sur l'entrée de ce livre dans le Royaume, & je crois qu'il ne tient qu'aux Libraires de le faire venir. Mais aparament ils n'en ont point de connoissance, parceque vos Journaux n'en ont point parlé. M. l'Abbé BIGNON & M. de FONTENELLES sauront mieux à quoi il tient.

Je ne crois pas que la seule trituration suffise pour expliquer la digestion, cependant elle contribue beaucoup, & nous savons qu'un mouvement continuél change même les liqueurs douces en acides. Nous ne sommes pas encore en état d'expliquer les figures qui composent les corps, & les habiles Médecins feront mieux de s'attacher à ce qui est plus sûr, & plus lié avec les expériences, pour perfectionner la pratique de leur art.

J'ai vu quelque chose du projet de M. de St. PIERRE pour maintenir une paix perpetuelle en Europe. Je me souviens de la devise d'un cimetiére, avec ce mot: *pax perpetua*; car les morts ne se battent point: mais les vivans sont d'une autre humeur; & les plus puissans ne respectent gueres les tribunaux. Il faudroit que tous ces M^{rs}. donnassent caution Bourgeoise, ou deposassent dans la banque du tribunal; un Roi de France par exemple 100. millions d'écus, & un Roi de la Grande Bretagne à proportion, afin que les sentences du tribunal pussent être exécutées sur leur argent, en cas qu'ils fussent refractaires. Je ne fais si M. l'Abbé de S. PIERRE aura un livre intitulé *Nouveau Cyneas*, publié il y a plus de 30. ans dont l'auteur, qui ne se nomme point, donne aux Princes le conseil que *Cyneas* donna à *Pyrrhus*, de preferer leur repos, & comodité à leur ambition, & propose en même tems un tel tribunal commun. Je me souviens qu'un Prince savant d'autrefois, de ma connoissance, fit un discours aprochant & voulut que Lucerne en Suisse fut le

siege

siège tribunal. Pour moi je serois d'avis de l'établir à Rome même, & d'en faire le Pape président, comme en effet il faisoit autrefois figure de Juge entre les Princes Chrétiens. Mais il faudroit en même tems que les Ecclesiastiques reprissent leur ancienne autorité, & qu'un interdit & une excommunication fit trembler des Rois & des Royaumes, comme du tems de NICOLAS I. ou de GREGOIRE VII. Et pour y faire consentir les Protéstans, il faudroit prier Sa Sainteté, de rétablir la forme de l'Eglise telle qu'elle fut du tems de Charlemagne lorsqu'il tenoit le Concile de Francfort; & de renoncer à tous Conciles tenus depuis, qui ne sauroient passer pour écuméniques. Il faudroit aussi que les Papes ressemblassent aux premiers Evêques de Rome. Voilà des projets qui réussiroient aussi aisément que celui de M. l'Abbé de S. PIERRE; mais puisqu'il est permis de faire des Romains pourquoi trouverons-nous sa fiction mauvaise qui nous rameneroit le siècle d'or?

Je serois bien aise d'apprendre le nom du Chirurgien ou Médecin François, qui démontre l'anatomie en figures de cire, & celui du Peintre qui est son associé, & celui de l'Anatomicien des écoles de Chirurgie qui imite cet ouvrage. Je crois qu'Etiquette est un terme général qui ne convient pas seulement à l'Etiquette du palais, & je doute qu'on trouve que ces mots superflus, *est hic quæstio*, ayent été en usage sur les morceaux attachés aux sacs de papier, & quel rapport entre ces mots & le stile du palais? Ainsi je crois que cette derivation est aussi vraisemblable que celle qui derive les Huguenots du commencement de la harangue d'un Reformé qui dit: *huc nos venimus*. Il y a peu d'apparence aussi qu'un Suédois ait porté les François à appeler les fagots coterêts: je croirois plutôt que coterêts est corrompu de cotelets; cotes, *costa*, étant des pieces minces & longues comme celles qui composent les fagots, qui ressem-

ressembler aux côtes *costas* de nos ossemens. Il a été plus facile que les mots Allemands trinquer, gaste, e-taste soient rependus en France.

Ma lettre n'étoit pas encore depêchée lorsqu'une autre est survenue de votre part. Je vous suis bien obligé du détail que vous me donnez, Monsieur, de ce qui s'est passé publiquement dans les deux Academies. Je trouve comme vous que les matieres qu'on a traitées dans celle des Belles Lettres n'étoient pas des plus utiles ni des plus interessantes; l'examen des arts utiles des anciens vaudroit mieux. La toilette des Vestales m'a fait souvenir du prétendu *ornamentum matutinum*. Expression dont celui qui a contrefait le vrai PETRONE, pour forger celui qu'on disoit venu de Bellegrade, s'est servi pour Romaniser les manieres Françoises & tourner la toilette en Latin.

Si dans la séance publique de l'Academie des Sciences M. EMERY a bien expliqué son systéme particulier des couleurs causées par les acides & les alcalis, il faut s'en contenter eu attendant mieux, quoiqu'il ne le puisse point lier avec un systéme général de phisique, dont nous sommes encore trop éloignés.

Vous me donnez une bonne idée, Monsieur, de M. le Chevalier RAYMOND, en me disant qu'il a profité des remarques de ses amis sur son ouvrage. Peut-être que les maximes de M. DE LA ROCHEFOUCAULT & les sentimens de l'Abbé ESPRIT, qui n'ont pas assez rendu justice à la vertu, lui ont donné dans la vue, car les reflexions de cette nature qui se recommandent par un certain air de pénétration frappent les jeunes gens. Mais il y a là-dedans un revers, qu'on ne connoît pas des considerations plus mûres. Je souhaite que les personnes ingenieuses tournent leur esprit du côté de ce qui peut édifier, & rendre le bon agréable.

Mylord

Mylord SCHAFTSBURY, Anglois, fils du Comte de SCHAFTSBURY, autrefois grand Chancelier d'Angleterre, a publié des ouvrages sur la Philosophie & la Morale, où il y a bien des choses qui me contentent extrêmement.

Il y a aussi des avis aux Auteurs du tems. Il m'a envoyé ses ouvrages, & M. JUNKER m'a envoyé aussi la *Geographiam medii ævi Germania*.

Vos Lettres, Monsieur, ont l'avantage des bonnes choses. Elles sont agréables à mesure qu'elles sont longues. Je vous en suis obligé, étant avec zele,

Monsieur,

Votre très humble &

très obéissant serviteur,

Hanover ce 4 de
Juin, 1712.

LEIBNIZ.

XIII.

A U M E M E.

MONSIEUR,

IL y a quelque tems que je me suis donné l'honneur de vous écrire, & j'espère que ma lettre vous aura été rendue. Celle-ci est principalement pour vous faire tenir la lettre ci-jointe de M. KORT-HOLT. C'est celui qui m'a donné l'honneur de votre connoissance.

Le Roi de Suede quittera bientôt Bender, c'est-à-dire aussi-tôt que l'ambassade Polonoise aura été à la Porte & aura concerté, l'ordre & la maniere de son passage. Mais l'on doute si le Roi voudra accepter
des

des loix qui le tiendront trop à l'étroit & s'il n'aimera pas mieux prendre un autre chemin, s'il se trouve privé de l'esperance de profiter de son passage par la Pologne. Avec tout cela ce Prince vous pourra fournir de la matiere pour continuer l'histoire de ses exploits; & si la paix se fait entre la France & les hauts Alliés, comme la Grande Bretagne le conseille, il y a de l'apparence qu'on songera d'un commun accord à son rétablissement, au moins dans la plus grande partie de ce qu'il a perdu; mais quelques-uns de ses partisans parlent bien haut, & sans se contenter d'un rétablissement. Ils se figurent déjà qu'il va détronner une seconde fois le Roi AUGUSTE.

Ne ferez-vous point imprimer, Monsieur, vos méditations sur la Guerre. On m'a parlé d'un Chevalier François, officier en service dans vos armées de Flandres, qui travaille aussi à un ouvrage sur l'art de la Guerre, & a bien lu les anciens & les modernes. Je ne fais si vous savez qui ce peut être. Je suis avec zèle,

Monsieur

Votre très humble &

très obéissant Serviteur,

Hanover ce 29.
Juillet, 1712.

LEIBNIZ.

XIV. A U

XIV.

A U M E M E.

MONSIEUR,

LA nouvelle de votre incommodité m'a donné de l'inquiétude, & quoiqu'elle soit passée, il faut des précautions pour en prévenir les retours. La science de la Médecine vaut mieux que celle de la Guerre, & seroit beaucoup plus estimable si les hommes étoient sages. L'une & l'autre est des plus difficiles, & des plus sujettes aux hasards. J'ai peur que les grands Médecins ne fassent mourir autant d'hommes que les grands Généraux. Le mal est qu'on s'applique plus à l'art de faire du mal qu'aux arts bien faisans: & si on prenoit autant de soin de la médecine que de la science militaire, & si les recompenses des grands Médecins étoient aussi grandes que celles des grands Généraux, la médecine seroit bien plus parfaite qu'elle ne l'est. J'ai lu le livre de M. HEQUET, & je le trouve savant & ingénieux; mais je trouve aussi qu'il varie beaucoup, & qu'il est forcé bien souvent de quitter son système, & de recourir à d'autres. A dire vrai, nous ne sommes pas encore en état de former tels systèmes, & jusqu'ici il faut s'aider de tout dans une science si conjecturable, & plus empirique que rationnelle. Les contes Arabes de M. de la CROIX & de M. GALAND me paroissent des contes bleus bien souvent. L'histoire de Chingischan de M. de la CROIX, & les Remarques des médailles de M. GALAND valent mieux. Ce M. de la CROIX est-ce le fils de l'interprete du Roi? que j'ai connu il y a plus de trente ans & qui m'avoit lu alors une partie de son Chingischan.

Les

Les Livres qu'on produit en Allemagne ne valent guere mieux qu'une partie des vôtres ; il y en a pourtant, mais pas en fort grand nombre qui ne sont pas à mépriser. Le celebre M. JEAN ALBERT FABRICIUS m'a dédié une Dissertation savante sur les noms des mois des differentes nations. C'est dommage qu'il ne fut pas encore l'origine du nom Allemand du mois de février qui est *Hornung*, que j'ai deterré des figures trouvées sous la Cathédrale de Paris, où il y a le Dieu *Kernunnos* ayant des cornes sur la tête ; aussi *cern*, *horn*, *cornu*, *xépas*, sont-ce la même chose en Celtique, Allemand, Bas-Breton, Latin, Grec, pour ne rien dire du *keren* des Hébreux. Ainsi je concluds qu'on célébroit dans les Gaules & dans la Germanie la fête du Dieu *Kernunnos* ou *Hornung* au mois de février.

Monfieur ECCARD, qui a été mon secrétaire, & qui est maintenant Professeur en histoire à Helmstat s'applique fort aux recherches de l'ancien Théotisque, & il vient de publier un Catéchisme Théotisque, où sont les anciens fimboles de la foi & autres pieces catéchétiques en vieux Allemand, & il y ajoute de bonnes Remarques. Je l'encourage de tout mon possible à poursuivre ses recherches.

Le Discours de M. ROIE paroît ressemblant à celui que feu M. BEVERLAND, Hollandois, vouloit publier de *Prostibulis Veterum*. Si M. ROIE communiquoit le sien à des gens de mon âge & de mon humeur il ne scandaliseroit personne, mais de vouloir le lire dans une assemblée publique d'une celebre Academie, c'étoit s'attirer une affaire. Je n'ai rien su de la dispute du *ver sacrum* entre M. BOUVIN & M. COÛTURE, dont je suis la cause innocente, & je n'aurois point cru que la chose fût disputable.

Votre Poëme intitulé *le Souverain*, merite d'être lu & pesé par les Souverains. Vos deux *Heros*, le

D

Roi

Roi de France & le Roi de Suede, qui ont veritablement beaucoup des veritables Heros, seroient parfaits s'ils avoient plus pour but le bien des hommes que leur propre gloire, qui pourtant seroit en ce cas plus grande.

Nous n'aurions point été fâché si l'entreprise du Roi de Dannemark sur le pays de Brême eut échouée comme celle de Pomeranie. Mais il ne trouvoit de la resistance qu'à Stade, où il y avoit une petite garnison.

Monfieur FUNCK, Envoyé de Suede à Constantinople, ayant reçu une lettre du Roi avec ordre de la presenter au Sultan, le Grand Vizir lui opposa, que les Ministres étrangers ne voyent le Sultan que lorsqu'ils arrivent ou lorsqu'ils s'en vont. Cependant il fut obligé de deferer à ses instances, & le Sultan accorda l'audience. M. FUNCK, après les complimens ordinaires par Interprete, & après avoir delivré sa lettre, dit quatre ou cinq paroles en Turc, qui signifioient que la version en Turc étoit dans la lettre. Cela fit sourire le Sultan, mais le Grand Vizir en parût fâché.

Les Moscovites ont quitté Elbing, de peur que les Turcs n'en prennent prétexte de rompre de nouveau. Quoiqu'il en soit, le sort du Roi de Suede est encore très incertain. Les siens le sollicitent de revenir; mais il espere toujours de faire encore changer la Porte pour la troisieme fois. Et les Ministres de France & d'Angleterre, dit-on, l'assistent. Le danger de la peste diminue ici, grace à Dieu, d'autant plus que l'hiver approche.

Ne voulez-vous pas continuer, Monfieur, vos travaux sur la science militaire? Vous devriez vous hâter pour prévenir la paix qui rendra ces livres moins recherchés; si ce n'est que vous craigniez peut-être de découvrir aux Alliés contre la France
des

des secrets qu'ils pourroient employer contre votre patrie.

Monfieur BAUDELLOT m'a envoyé fon ouvrage bien favant & bien ingénieux, fur une Cornaline du Roi, apellée *Cachet de Michel Ange*.

On m'a parlé encore d'un habile antiquaire Médecin à Paris apellé M. GENEURIER. qui feroit capable de donner encore de belles chofes fur l'antiquité. Il faut finir. Je fuis avec paffion,

Monfieur,

Votre très humble &

très obéiffant ferviteur,

Hanov. ce 19. No-
vemb. 1712.

LEIBNIZ.

XV.

A U M E M E.

MONSIEUR,

NON content de me communiquer de belles notices de votre chef, vous m'en procurez de vos habiles amis, tels que M. MAUMENET dont les vers m'ont contenté doublement, par eux-mêmes & par l'objet qu'ils célèbrent; car je prens part à la gloire de l'illuftre Abbé BIGNON, qui fait honneur aux sciences, & qui travaille avec tant de succès à leur avancement. J'envoie à M. MAUMENET deux distiques Latins que je fais à la *louange* de ce grand homme, mais qui ne font capables que de marquer ma veneration.

D 2

II

Il se peut que le R. P. LOBINEAU ait tort s'il a avancé que la Bretagne a été un fief indépendant: mais je ne voudrois pas qu'on chagrinât un habile homme, si après des travaux immenses pour le public, il lui est échappé quelques erreurs: soit qu'on le refute, mais avec le ménagement qu'il mérite.

Je n'ai encore rien vu que je sache de ce savant M. l'Abbé de VERTOT dont vous me parlez, Monsieur, & je serois bien aise d'apprendre ce qu'il fait, & ce qu'il médite. Peut-être aussi que le Pere JUVENCY n'a pas eu trop de tort de faire l'apologie d'un homme de son ordre, qui avoit eu l'imprudence d'enseigner de mauvais dogmes assez en vogue dans ce tems-là, mais qui n'étoit point réponsable de l'action de son écolier, qui en avoit fait une plus mauvaise application.

Et quant à la conduite du Cardinal TOURNONS, je crois que le Pere a eu raison de la blâmer pour justifier son ordre; car il paroît en effet que le Cardinal s'est précipité d'une étrange maniere; & je crois que le Pape sera obligé de le défavouer tacitement quelque détour qu'il puisse prendre pour cacher ce désaveu.

Je serois bien aise d'apprendre quelques particularités de ce Critique, qui a écrit contre l'histoire du Pere DANIEL.

J'ai lu avec plaisir le beau Livre de M. l'Archêvêque de CAMBRAY sur l'Existence de Dieu. Il est fort propre à toucher les esprits, & je voudrois qu'il fit un ouvrage semblable sur l'Immortalité des ames.

S'il avoit vu ma *Theodicée*, il auroit peut-être trouvé quelque chose à ajouter à son bel ouvrage. Je voudrois bien savoir si on a donné une recension du mien dans le Journal des Savans de Paris, & dans les Memoires de TREVoux: L'un & l'autre m'a-

m'avoit été promis, & M. l'Abbé BIGNON lui-même m'avoit marqué qu'il étoit surpris, que le Journal ne parlât pas encore de mon Livre, & qu'il y mettroit ordre. Il me semble qu'il doit suffire à un Censeur de Livres de ne rien rencontrer qui soit contraire à la Religion, à l'Etat ou aux bonnes moeurs. Il n'est point nécessaire d'examiner si l'auteur ne se trompe point, & ne trompe point les autres en débitant quelques erreurs pour des vérités. Ainsi il n'est point nécessaire que votre *France sous LOUIS LE GRAND* subisse le jugement d'un homme capable de tout éplucher. Quand on en trouveroit qui pût, où en trouveroit-on qui le voudrât faire? Ainsi le Public seroit fort à plaindre si ce Livre aussi-bien que votre *Cours Militaire* ne paroissent pas. Les presses recommencent à rouler. Je voudrois qu'ils fussent des premiers.

J'espère que les Journeaux seront mieux fournis d'orénavant, & vous aurez plus de matiere, Monsieur, pour m'instruire sur les nouveaux ouvrages, comme vous avez la bonté de faire.

Si Monsieur le Comte de STEINBOCK après la victoire gagnée fut retourné à Stralsfund, il auroit fait plus maigre chere, & auroit eu la bourse moins pésante, que lorsqu'il a poussé du Mecklebourg dans le Holstein, mais il auroit conservé son armée & sa gloire.

Voici une nouvelle d'une autre espece. Je viens de recevoir une lettre d'un Prince regnant de l'Empire où S. A. me marque avoir vu deux fois ce printems à la dernière foire de Leipzig & examiné avec soin un chien qui parle. Ce chien a prononcé distinctement plus de trente mots, répondant même assez à propos à son maître: il a aussi prononcé tout l'Alphabet excepté les lettres m n x.

J'ai eu l'honneur autrefois de faire la reverence au Cardinal d'ESTREES à Rome, & l'honorant

comme il le merite. Je suis bien aise d'apprendre qu'il se porte si bien dans un si grand âge. Au reste je suis avec zele,

Monsieur,

Votre très, &c.

P. S. Un Seigneur de mes amis a trouvé dans la Clef du cabinet des Princes, Novembre 1712, page 374. qu'un certain Médecin à Paris, nommé Monsieur CHAUMEL, prétend faire certaines pastilles excellentes, & un onguent apellé *Divin*. Ce Seigneur dans l'esperance d'obtenir quelque soulagement à ses maux, voudroit savoir si ses médecines sont veritablement quelque bruit & quelque effet considerable, & vous m'obligerez fort, Monsieur, si vous voulez avoir la bonté de vous en informer. S'il y avoit de la verité dans les promesses, je voudrois vous supplier d'en acheter.

XVI.

A U M E M E.

MONSIEUR,

VOUS avez peut-être vu le Dictionnaire des Antiquités qui vient d'être publié en Hollande, c'est comme un Abregé alphabétique des grands Volumes qui portent le nom de *Thesaurus Antiquitatum*. Je ne méprise point ces recherches, mais j'estime celles qui nous servent à present, & qui peuvent encore servir à la posterité, comme tout ce qui est utile à la connoissance de la nature & des arts: ainsi votre *France sous LOUIS LE GRAND* & votre *Cour Militaire* me plairoient davantage.

On

On a projeté une médaille sur l'arrivée de l'Imperatrice Regnante que je ne trouve point mauvaise. Vous savez ce vers de Martial :

*Phosphore redde diem, quid gaudia nostra moraris?
Cæsaris adventu Phosphore redde diem.*

On a donc pris pour le corps de la devise le Phosphore ou l'étoile de Venus, & pour l'ame ce mot : *redde Diem.*

Je suis avec passion & zele

Monsieur,

Votre très humble &

très obéissant serviteur

LEIBNIZ.

XVII.

LETTRE

DE M. LEIBNIZ à M. CONRAD WIDOU,

Sénateur de la République de Hambourg.

MONSIEUR,

SEXTUS EMPIRICUS merite d'être réimprimé, car il est peu connu, & cependant il sert beaucoup à entendre la Philosophie des Anciens Grecs. Je me souviens d'avoir fait un jour des remarques sur son premier livre qui contient le fondement de cet Auteur.

D 4

Le

Le Pere BERNARD PETZ m'est aussi peu connu que son frere, je n'ai connu personne à Vienne, qui travaillât à un recueil des Historiens d'Auſtriche. Ainſi vous m'obligerez, Monsieur, de m'en apprendre plus de particularités. Je n'ai point ſu, que les Jeſuites traitoient les Peres de la Congrégation de S. Maur comme des gens qui ne font rien, ce ſeroit une injustice manifefte. Il y a un aſſez grand nombre d'habiles gens parmi cette eſpece de Bénédicſtins, pour qu'on puiſſe remplir un ouvrage de leurs vies.

Toute l'année que j'ai été ici, a été employée a des travaux Hiſtoriques, dont je tâche de me débarraſſer. Le voyage de Vienne ſuivi d'une aſſez longue abſence a auſſi interrompu mes correſpondences. Je crois que Hambourg eſt un lieu très propre à apprendre les nouvelles literaires comme les autres.

Monsieur,

voſtre

très obéiſſant ſerviteur

Hanover ce 7. de
Decemb. 1715;

LEIBNIZ.

XVIII.

A U M E M E.

MONSIEUR,

On m'a déjà mandé de Berlin que M. le Marquis DE CROISSY fait donner de Ponnement à la dignité par une grande connoiſſance des belles lettres. Il a montré dans ſon ſéjour auprès du Roi de Suede à Stralfund, que les armes ne ſont pas moins ſon

son fait, & qu'il est à tout faire, J'ai vû le *Traité Allemand* sur le séquestre de Stetin, fait sans doute par un habile homme. Je ne fais si M. DE STADE en est l'auteur. Si c'étoit le Pere, je souhaiterois qu'il nous donnât plutôt son *OTFRIDUS*, & autres pieces *Théotiques*: car les matieres politiques sont trop problématiques. Mr. l'Abbé DE MELK qui est genereux & a de quoi, fait bien d'employer les Peres PETZ. Une Bibliotheque Bénédictine est quelque chose de très diffus. L'ouvrage du P. STEYERER sera bon, car il s'est donné de la peine pour épulcher des difficultés généalogiques fort embrouillées, & il s'y est pris comme il faut, ayant eu recours aux sources autant, qu'il lui a été possible. Quand vous écrirés à M. GENTILOTTI, Monsieur, vous m'obligerez de lui faire mes complimens. Je suis ravi d'apprendre, que l'Empereur veut donner du lustre à sa Bibliotheque, & écoute M. GENTILOTTI là-dessus. On m'a parlé du dessein du nouveau bâtiment. Je voudrois qu'une Bibliotheque fut tellement disposée, qu'on pût arriver aux livres sans se servir d'échelle. M. GENTILOTTI m'a fait envoyer une question mathématique venue de Naples, & j'y ai répondu.

Je vous supplie sur tout, Monsieur, de feliciter M. BARTENSTEIN de ma part de son établissement à Vienne. J'en ai de la joye, & comme il est jeune & très capable, je crois, qu'il pourra aller loin. Quelqu'un m'a mandé qu'il est fort bien auprès M. le Comte de STARENBERG un des plus intimes Ministres de l'Empereur. Ce Seigneur a de la pénétration infinement. Quand j'étois à Vienne il étoit encore chargé du poids des Finances, & par conséquent il n'avoit pas trop de loisir: cependant j'ai eu quelques fois l'honneur de l'entretenir, & j'ai eu l'occasion d'admirer la solidité de son jugement. Il n'y avoit qu'une chose où je n'en demourois point

d'accord, c'est qu'il outroit un peu les matieres de religion.

Si M. BARTENSLEBEN me vouloit écrire quelquefois, & m'informer un peu de ce qui se passe à Vienne, il m'obligeroit, & il suffiroit d'envoyer à M. RECK, Conseiller & Agent au Conseil Aulique de notre cour, & qu'il me voudroit faire tenir.

J'ai oui parler de l'incivilité dont on dit que le P. HARDOUIN en a usé envers M. PFAFF, quoique M. PFAFF dont j'ai eu des lettres, ne m'en ait rien écrit. M. PFAFF a du savoir & du merite.

Je suis bien aisé que les MSS. de M. HINKELMAN sont mis à couvert de la dissipation. Monsieur DE LA CROZE a un savoir très étendu, mais il a sur tout un talent très grand pour les langues. Après avoir defriché l'Armenien, il va au Copte. Le Pere BONJOUR Augustinien, s'y étoit fort appliqué, mais je crois qu'il s'est embarqué dans un voyage du Levant, & il ira chercher les langues dans leurs sources. Il y a longtems que je n'ai plus oui parler de lui. Le Reverend Pere TOURNEMINE a mis dans ses Memoires de Trévoux sa refutation de mes conjectures sur l'origine des anciens François, que je fais venir de la mer Balthique & à peu près des peuples entre l'Eider & l'Oder; mais sa maniere de refuter est très honnête, à ce qu'on me mande.

M. DE SOMME m'a obligé en me portant vos complimens, & en marquant comment je les ai reçus, c'est-à-dire comme je devois, & comme le meritoit celui qui les portoit. Je me suis tenu au lit le plus souvent pendant cet hiver, parceque mes pieds sont très foibles, mais par bonheur je ne souffre guere de douleur, & même au besoin je puis faire quelque voyage, ayant été à Wolffenbuttel, il y a quelques semaines. Si je pouvois faire un jour un tour à Hambourg, je reverrois les Manuscrits de

JUN-

JUNGIUS que j'ai vû il y a plus de 30. ans , favoir avant l'incendie , qui en a fait perdre la plus grande partie par le malheur du pauvre M. VAGETIUS.

Monfieur ,

Hanover ce 8. de
May 1716.

Votre Sc.

XIX.

A U M E M E.

M O N S I E U R ,

SI vous avez eu des nouvelles de Vienne & de Paris, je ferai ravi d'en apprendre quelque chose. Vous m'obligerez particulièrement.

Le R. P. TOURNEMINE a fait quelques objections contre mon petit discours de *Origine Francorum*. Je lui ai envoyé ma réponse, & j'espère que le Pere la fera inserer dans les memoires de Trévoux, comme il y avoit fait mettre ses objections. Vous savez, Monfieur, que M. GUNDLING m'a aussi fait des objections dans ses *Gundlingiana* & qu'il y a fait inserer ma réponse. Il prépare une replique, mais je ne fais pas encore, s'il sera à propos que je donne une duplique.

Comme certains Anglois m'ont attaqué sur l'invention du calcul des differences, mais d'une maniere qui me paroissoit peu convenable, j'ai (au lieu de leur répondre) fait publier le jugement du celebre M. BERNOULLI sur cette controverse; il est tout à fait neutre, & il n'a pu s'empêcher de prononcer pour moi.

Maintenant M. NEWTON voyant que je ne voulois point répondre à ses émissaires, a écrit lui-même

me une lettre à un tiers pour m'être communiquée. J'y ai répondu par une autre lettre, & j'espère qu'elle aura pu le désabuser. Cependant nous sommes encore en dispute sur la Philosophie naturelle, & cette dispute est agitée sans aigreur. Les communications se font encore par écrit: mais un jour le public en pourra être informé.

Monfieur,

Pirmont ce 10.
d'Août 1716.

Votre Sc.

XX.

A U M E M E.

M O N S I E U R,

J'Ai fait ma cour à Pirmont, pendant que sa Majesté y beuvoit les eaux. Elle a paru fort gaie, & les eaux lui ont fait du bien. Des Seigneurs Anglois il n'y a presque eu que M. le Secrétaire d'Etat STANHOPE. On en attend encore, mais le nombre n'en fera pas aussi grand qu'on l'avoit cru.

Pendant que j'étois à Pirmont, on a reçu un courrier Anglois de Madrit, qui a porté la chute du Cardinal DE GJUDICI, & un courrier de Cabinet de la cour de France, dépêché par le Marquis DE TORCY, & enfin un exprès de Wolfenbuttel, qui apporta la nouvelle de la grande victoire remportée sur les Turcs, que l'Imperatrice regnante avoit mandée à la Princesse de Beveren sa Soeur par un exprès, qui apporta aussi la lettre du Prince de Beveren qui avoit été à la bataille.

Cette victoire changera beaucoup la face des affaires. Le Prince ALEXANDRE de Wurtemberg qui campoit

campoit avec un corps à part à Ségédin sur la Teiffe a eu ordre après la bataille d'aller investir Temeswar. De sorte que Belgrade & Temeswar pouroient être assiégés tout à la fois.

M. VAN DER HART m'a envoyé un petit traité, dans lequel il prétend que la fameuse *Circé* d'Homere, signifie la ville de Cirrha dans la Phocide. Il explique de même géographiquement plusieurs autres fables & métamorphoses. Il y a de *l'esprit* & de *l'érudition*; mais ces explications ne me paroissent point vraisemblables. J'ai reçu la premiere partie de la version Angloise de l'*Iliade* d'Homere, faite par un habile homme nommé M. POPE. Il y a mis une belle *Preface*, & tient quasi le milieu entre Madame DACIER & M. DE LA MOTTE.

Monsieur,

Votre

très obéissant serviteur

Hanover ce 21
d'Août 1716.

LEIBNIZ.

XXI.

A U M E M E.

MONSIEUR,

JE suis bien obligé à Mr. HULIN de s'être souvenu de moi & d'avoir marqué à M. l'Evêque D'AVRANCHES combien je l'honore.

Je souhaiterois la connoissance de quelque curieux à loisir demeurant à Paris, savant ou demi savant qui pouroit donner des bonnes informations litteraires. Les personnes fort savantes ne sont pas ordinairement
les

les plus disposées à ces sortes de correspondences. Un Libraire même un peu intelligent y pouroit être utile, mais ces gens ont coutume d'être trop interessés.

Je crois que l'édition de *SEXTUS EMPIRICUS* de *M. FABRICIUS* sera achevée. Je me souviens d'avoir fait autrefois des petites remarques sur le premier livre de ce Philosophe. Mais elles n'étoient que philosophiques. Comme il y donne quelque entrée dans les principes de sa secte, ce premier livre me parut instructif.

Lorsque vous écrirez aux RR. PP. de S. Germain des Prés, je vous supplie de demander le sentiment de *Dom MONTFAUCON* & de *M. BALUZE* sur la petite dispute agitée entre le R. P. *TOURNEMINE* & moi dans les memoires de *Trévoux* sur l'origine des François. S'ils n'ont point vu mon petit ouvrage même imprimé là-dessus, *M. REMOND* qui est du Conseil de Monseigneur le Régent, le pourra fournir, car je le lui ai envoyé.

Monfieur,

Hanover ce 6.
d'Octob. 1726.

Votre Sc.

XXII.

A U M E M E.

MONSIEUR,

UN ami que j'ai à Paris, qui est avec un jeune Comte de *Waldeck* ayant eu charge de montrer mon discours *de origine Francorum* à *Monfieur BALUZE*, qu'il connoît, je desire que ce même discours soit aussi montré au R. P. *MONTFAUCON*, pour avoir le jugement de l'un & de l'autre: je souhaite que le P. *Dom MONTFAUCON* veuille avoir la bon-
té

té de demander ce discours à M. BALUZE, pour le lire aussi, & pour nous en pouvoir dire son sentiment, comme je l'en supplie, & j'ose vous supplier aussi, Monsieur, d'y vouloir joindre vos prieres. J'ai été presque deux semaines à Brounsvic, où j'ai eu l'avantage de voir M. MASCOU, dont je suis extrêmement content. Je vous serai obligé, Monsieur, de la connoissance de M. SCHEZ de Strasbourg, que vous me voulez donner, & qui me pourra dire des particularités des reamins de JUNGIUS.

Monsieur

Votre

très obéissant serviteur,

Hanover ce 23.
d'Octob. 1716.

LEIBNIZ.

XXIII.

A U M E M E.

MONSIEUR,

MR. l'Abbé de St. PIERRE (parent de M. le Maréchal de VILLARS) m'a envoyé la continuation de son projet d'établir une paix perpétuelle en Europe par le moyen d'une Société des Souverains; qui formeront entre eux un Tribunal, & garantiront ses sentences ou arrêts. Il l'a dédié au Régent du Royaume de France. Il veut que j'en parle ici à M. STANHOPE & à M. l'Abbé du Bois. Mais M. du Bois a déjà quité Hanover, & M. STANHOPE est auprès du Roi. J'ai répondu qu'il seroit bon qu'il sondât le Régent là-dessus. Cependant j'ai fait mes Remarques, que je lui ai envoyées

voquées. J'ai intercédé pour l'Empire, qu'il sem-
ble vouloir anéantir & dissiper par son projet, qui est
un renouvellement de celui de HENRI IV. expli-
qué par M. de SULLY & par M. de PEREFIXE.
Et comme M. l'Abbé veut que tous les Princes se
contentent de ce qu'ils possèdent maintenant sans
contestation; je lui ai objecté: „ qu'il faudra donc
„ anéantir *omnia pœda confraternitatis aut successō-*
„ *ria*; & toutes les ouvertures, ou échéances féo-
„ dales. &c. & même les successions qui viendroient
„ à d'autres maisons par femmes.

Madame, dont M. l'Abbé a été Aumonier, me
faisant la grace de m'envoyer ce Projet, ne paroît
pas être trop persuadée de sa réussite. Quelques rai-
sons que M. l'Abbé de St. PIERRE apporte, les plus
grandes puissances, l'Empereur, le Roi de la Gran-
de Bretagne, la France, l'Espagne, ne seront pas
fort disposées à se soumettre a une espece d'Empire
nouveau. Si M. l'Abbé de St. PIERRE les pouvoit
rendre tous Romains, & leur faire croire l'Infalli-
bilité du Pape, on n'auroit point besoin d'autre Em-
pire que de celui de ce Vicaire de JESUS
CHRIST. Je voudrois bien, que vous aptissiez,
Monsieur, mais de vous même, ce que M. POUSSIN
dit du projet de M. l'Abbé de St. PIERRE, &
ce que d'autres en disent en France.

Monsieur,

Votre très obéissant serviteur,

Hanover ce 30 d'Octob.
1716.

LEIBNIZ.

XXIV. LET-

XXIV.

L E T T R E

DE M. LEIBNIZ à M. HERAEUS.

MONSIEUR,

JE dois vous dire qu'un *Rescriptum* est allé de la Chancellerie à la Régence ici pour avoir son *Gutachten*, ou sentiment sur mon memoire pour la *Société des Sciences*. Je n'ai pas encore l'honneur de connoître M. le Comte de KEVENHILLER. Si vous le connoissez particulièrement, Monsieur, je vous prie de le voir pour le sonder & encourager. Il faut encore vous dire que Monseigneur le Prince EUGENE a parlé favorablement à l'Empereur sur ce dessein, & que Sa Majesté Imperiale & Catholique a temoigné des dispositions favorables, & là-dessus j'ai dit à S. & S. hier au matin que j'avois appris que le plus court seroit si l'on pouvoit porter les Etats des provinces à quelque petite dépense annuelle, il suffiroit que l'Autriche inferieure voulut se refondre à livres, par exemple, & d'autres provinces à proportion. Le Prince de Savoye en parlera à l'Empereur. Il seroit peut-être bon, que Monseigneur le Comte Philippe de DITRICHSTEIN en parlât aussi bientôt sur ce pied avec Sa Majesté Imperiale. Le point seroit de faire en sorte que Messieurs les Etats d'Autriche le fissent volontairement, ils y viendroient peut-être plus volontiers de cette maniere qui n'auroit aucun air de contrainte ou d'obligation. M. le Prelat de MELK, & d'autres après M. le Land-Marschal y pourroient beaucoup. Ce seroit à l'exemple de ce qu'ils ont fait pour leur

E

Aca-

Academie Equestre. Pensez un peu, Monsieur, avec moi à la maniere de leur faire insinuer la chose, Je suis avec passion,

Monsieur, &c.

Vienne ce 28. d'Octob. 1713.

XXV.

A U M E M E.

MONSIEUR,

JE n'ai pas voulu vous être importun en vous donnant de la peine sans apparence de fruit. Maintenant je dois vous dire d'avoir pris de bonne part, que nonobstant la grande guerre qu'on médite, & les difficultés dont peut-être le changement du gouvernement des Finances se trouve encore environné; l'Empereur a déclaré depuis peu, qu'il vouloit penser à la Société des Sciences. Comme votre faveur, Monsieur, & votre zele pour l'avancement des belles connoissances, & surtout pour le service de l'Empereur, & encore votre bonté pour moi vous y font prendre part; je vous supplie de vouloir bien en parler à Mademoiselle de KLENK, Dame de la Clef d'Or de la Majesté de l'Imperatrice AMALIE, qui aura la bonté de vous en informer, car je l'en ai priée. Et comme on aura besoin principalement pour le commencement, du Royaume de Boheme & de l'Archiduché d'Autriche; je l'ai suppliée d'en toucher quelque chose à M. le Comte SCHLIK, & j'ai ajouté que vous pouriez entrer en détail là-dessus avec son Excellence. Quant à l'Autriche, je l'ai priée aussi d'en dire quelque chose à M. le Comte de HARRACH pour commencer à bien disposer son Excellence là-dessus. Après cela nous trouverons quelqu'un de sa connoissance pour venir aussi avec

vec

vec lui aux particularités, & il faudra toujours venir enfin à ces deux Seigneurs. M. le Comte de HARRACH me temoigne aussi de la bonté, & a toujours répondu à mes lettres. Quand on n'établirait pas la chose si-tôt, il faut toujours commencer à en deliberer serieusement le plutôt qu'on peut pour gagner le tems. Car peut-être dans peu ou la guerre sera finie, ou sera si heureuse, qu'on ne s'arrêtera plus à un peu d'argent, & mon âge veut que je presse la chose, si je veux y prendre part, & je souhaiterois qu'elle fut avancée un peu avant mon retour, afin que je ne perde point le tems en sollicitations. Cependant il sera bon de tout menager, & d'éviter un éclat inutile, & de n'en rien dire que là où il le faut..... Puisque vous m'avez fait esperer, Monsieur, le beau jetton sur l'Imperatrice regnante, si je vous marquois à qui le donner, je vous supplie de le mettre entre les mains de M. THEOBALD SCHOETTEL très honnête & habile homme, & fort de mes amis, & qui veut bien avoir soin de mes affaires particulieres. Au reste je souhaiterois de vous pouvoir être utile à quelque chose étant avec zele.

Hanover ce 28.

Nov. 1715.

XXVI.

A U M E M E.

MONSIEUR,

JE vous suis bien obligé de l'honneur de votre dernière Lettre qui marque veritablement votre affection pour moi. Il seroit à souhaiter qu'on pensât un peu à la Société des Sciences pour gagner le tems. Car quoiqu'il n'y ait point de l'apparence maintenant que l'Empereur se resolve d'y faire de la

dépense pendant la guerre, il faudroit toujours commencer les deliberations là-dessus qui traineront naturellement, & elles pouroient s'achever avec la guerre pour venir à l'exécution après la paix. Il m'a paru que la voye des provinces dont chacune y destinât quelque chose par an, non seulement en Allemagne, mais encore hors de l'Allemagne seroit la plus naturelle, car c'est proprement le bien des pays. Je serois bien aise d'avoir votre sentiment là-dessus, & je suis avec zele.

Hanover 1 de Nov.
1716.

XXVII.

L E T T R E

Du P. le GOBIEN à M. LEIBNIZ.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir une grande Lettre du R. P. BOUVER laquelle il me prie de vous communiquer, c'est pourquoi je vous en envoie une copie exacte. Depuis la date de cette Lettre qui est du 8. novembre 1700. nous en avons reçu d'autres datées du 2. de décembre de la même année, lesquelles nous apprennent que les Jesuites ont consulté l'Empereur sur le vrai sens des ceremonies Chinoises, dont on fait tant de bruit en Europe depuis quelques années. Il a fallu prendre de grandes précautions pour ne donner aucun soupçon à l'Empereur de la division qui est entre les Missionnaires sur cette importante matiere, de la décision de laquelle depend la perte ou
le

le salut de toute la Chine. Les Jesuites qui sont à la Cour de Pekin ont jugé à propos de presenter un écrit à l'Empereur dans lequel ils lui marquent que les Savans de l'Europe ont été surpris des ceremonies que les Chinois font pour honorer CONFUCIUS, leurs ancêtres &c. qu'ils sont persuadés qu'elles sont fondées sur de bonnes raisons, & qu'ils souhaiteroient fort qu'on leur en envoyât une explication claire & distincte. Les Peres expliquent ensuite ces ceremonies nettement & en peu des mots, & supplient sa Majesté de voir si l'explication qu'ils en donnent est dans le vrai sens de la nation, & en cas qu'elle n'y fût pas, qu'elle veuille bien la faire corriger, afin qu'ils n'envoyent rien que d'autentique & de sûr aux Savans de l'Europe. L'Empereur ayant fait examiner cet écrit, & l'ayant examiné lui-même, répondit, qu'il n'y avoit rien dans cet écrit qui ne fût très conforme à la grande doctrine (c'est ainsi que les Chinois appellent la doctrine de CONFUCIUS) que tout ce qui y est contenu est très vrai, & qu'il n'a besoin d'aucune correction. Cette décision qui est enrégistrée dans les archives du palais & qui a force de loi, est datée du 30. novembre 1700.

Comme l'Empereur est le Législateur de la nation, & le chef de la Religion de l'Etat, à qui il appartient de décider de toutes les questions qui regardent la Religion, il n'y a plus à douter que ces ceremonies ne soient purement civiles & politiques, puisque l'Empereur le déclare lui-même par un acte si authentique.

Il paroît par cette décision que les anciens Missionnaires qui avoient étudié cette matiere plus de trente ou de quarante années, l'avoient plus aprofondié que les nouveaux Missionnaires, qui n'étant entrés dans cet Empire que depuis douze ou quinze ans ne savent les choses que superficiellement, d'autant plus qu'ayant toujours demeuré dans les Provinces les plus

éloignées de la Cour, ils n'ont pu consulter les Savans de l'Empire, ni s'instruire a fonds de ces matieres qui sont très difficiles. J'ai cru, Monsieur, que je vous ferois plaisir de vous faire part de cette importante nouvelle, qui donne de la joye à tous ceux qui s'interessent à la propagation de l'Evangile. Vous voyez par là que vous avez pensé juste sur ces matieres, dans la belle & savante preface que vous avez mis à la tête de votre *Novissima Sinica*, & que tous les Savans ont si fort goûtée. On ne doit pas en être surpris, puisque rien n'échape à vos grandes lumieres. Je suis avec bien du respect,

Monsieur,

*Votre très humble & très
obéissant serviteur*

à Paris ce 10.
Nov. 1701.

C. LE GOBIEN.

XXVIII.

L E T T R E

*Du R. Pere BOUVET, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au R. Pere le GOBIEN,
de la même Compagnie.*

MON REVEREND PERE,

QUoique quelques-uns croient que L'Y-KING le plus ancien ouvrage de la Chine, & peut-être du monde, & la vraie source d'où cette nation (au sentiment de tous les Savans) a tiré toutes ses sciences & costumes, ne contient qu'une doctrine corrompue, pleine de superstitions & sans aucun fonde-

fondement ou principe solide : je ne suis pas de leur sentiment, & je suis même persuadé qu'ils se trompent, & qu'ils font injure aux anciens Chinois qui paroissent avoir eu dans le commencement une Philosophie aussi pure & aussi saine, & j'ose ajouter peut-être encore plus solide & plus parfaite que n'est aujourd'hui la nôtre.

J'avoue que cette vérité n'est pas aisée à persuader d'abord à ceux qui ont lu la plupart des livres que les Chinois estiment le plus, comme les KING ou livres classiques avec leurs meilleurs commentaires, surtout ceux qui ont été faits par leurs plus grands hommes sur L'Y-KING que je confesse être rempli de beaucoup d'erreurs & d'une espece de divination purement superstitieuse.

Mais d'un autre côté, on ne peut nier, que parmi toutes ces erreurs, on ne voye briller en cent endroits certains traits d'une lumiere si vive & si pure, que pour peu qu'on se donne la peine de les ramasser & de les comparer les uns avec les autres, on ne s'aperçoive aussitôt par le raport & la liaison reciproque qu'ils ont ensemble; & par la parfaite conformité qu'on y trouve avec ce qui nous reste de plus admirable de la sagesse des anciens, qu'ils sont sortis de la même source, & que ce sont comme ceux-là autant de précieux restes du débris de la plus ancienne & plus excellente Philosophie enseignée par les premiers Patriarches du monde a leurs descendans, & ensuite corrompue & presqu'entierement obscurcie par la suite des tems. Ce qui s'accorde parfaitement avec le sentiment général & unanime de veneration & d'estime que les Savans de la Chine ont eu depuis trois ou quatre mille ans pour leurs premiers Peres, qu'ils disent avoir possédé les sciences dans un souverain degré de perfection, comme l'Arithmétique, la Musique, l'Astronomie, ou l'Astrologie, & la Médecine ou Phisique; & qu'ils ont toujours cru pou-

voir recouvrir dans le même degré de perfection, s'il s'étoit trouvé quelqu'un parmi eux assez heureux pour developper les misteres de L'Y-KING ou pour mieux dire du systéme que leur premier Legislatéur FO-HII leur a laissé dans cette figure celebre, composée de 64. caracteres, & de 384. petites lignes entieres & brisées diversément combinées entre elles, dans laquelle ils ont toujours dit & supposé que ce Prince des Philosophes avoit renfermé toutes les sciences.

C'est en partie sur ce temoignage universel de tout ce que la Chine a eu de savans hommes depuis plus de quatre mille ans, & en partie sur le raport merveilleux, que j'ai trouvé en cent endroits des livres Chinois, de leurs idées & de leurs principes aux idées & principes de nos anciens Sages sur toutes les sciences & même sur la Religion; que m'étant persuadé que c'étoit très probablement toute la même chose au moins quant à l'origine, & qu'il se pouroit peut-être bien faire que la figure du systéme de FO-HII fût comme un simbole universel inventé par quelque genie extraordinaire de l'antiquité, comme MERCURE TRISMEGISTE, pour représenter aux yeux les principes les plus abstraits de toutes les sciences, c'est-à-dire sur ces fondemens que je me suis appliqué depuis quelques années à considérer cent & cent fois cette figure ingenieuse. Et parceque tous les commentaires, qui ont été faits depuis près de trois mille ans sur ce systéme par de très grands hommes, dont CONFUCIUS a été un des principaux, paroissent plus propres, pour en embrouiller & obscurcir davantage le veritable sens, que pour en developper le mystere, ayant laissé à part tous ces commentaires, & m'étant attaché uniquement à la figure, je l'ai considérée en tant de sens differens, qu'après avoir combiné & recombéné ce qui m'a paru de plus solide dans les principes des sciences Chinoises

avec

avec les principes les plus anciens de nos sciences, j'ai fait par le moyen des nombres, qui sont la base de ce système, l'analyse de la figure de FO-HII d'une manière si heureuse, que je ne doute point que je n'en aye enfin decouvert tout le mystere, ou du moins une route très sûre & très aisée pour y arriver, & que je suis à present persuadé, comme les meilleurs disciples que FO-HII ait jamais eu à la Chine, que son système renferme effectivement toutes les autres sciences. A en juger par l'analyse que j'en ai faite, ce n'est autre chose qu'une métaphisique numeraire, ou une méthode générale des sciences très parfaite, & dressée non seulement suivant les regles des trois sortes de progressions des nombres, mais encore suivant celles des figures & proportions de la Géométrie & les loix de la Statique, toutes également nécessaires pour bâtir un système aussi simple & aussi propre que celui-ci, pour mettre de l'ordre dans toutes les sciences, & pour rendre raison de tout ce que nous admirons dans les ouvrages du Créateur qui, selon le temoignage de la sainte Ecriture, y a observé toutes ces regles & les a tous fait *in numero, pondere & mensurâ.*

Pour faire voir en passant à ceux qui ont connoissance de la Philosophie des nombres (qui est proprement la science de ce système) que les choses que j'avance ne sont pas de simples conjectures, je vous dirai qu'il consiste dans une double suite de nombres, plans & solides, tellement enchainés entre eux par toutes les consonances de la Musique, & par une harmonie perpétuelle, que quadrant exactement avec les 64 caracteres & les 384 petites lignes de la figure, il representent les periodes avec toute l'harmonie des mouvemens celestes, & outre cela tous les principes nécessaires pour expliquer la nature & les propriétés de toutes choses, les causes de leur génération & de leur corruption, fournissant en même tems

tout ce qu'il faut non seulement pour rétablir l'ancienne Musique de la Chine perdue depuis 15. ou 20. siècles tout au moins, mais encore pour recouvrer ce que nous avons perdu de celle des Grecs dont les trois genres ou systèmes, savoir la Diatonique, le Chromatique, & l'Enharmonique, peu connus de nos jours avec tous leurs modes, se trouvent dans toute leur étendue, placés & arrangés dans ce système d'une manière si naturelle & si admirable, qu'il suffit de jeter la vue sur quelques figures que j'ai dressées de ces mêmes nombres, pour résoudre avec évidence, & sans aucun embarras, les problèmes de la Musique, les plus difficiles qui aient été agités depuis plus de 500. ou deux mille ans tant à la Chine qu'en Europe parmi les Savans.

Au reste le rapport singulier que ce système numérique me paroît avoir dans son tout & dans ses parties avec celui de PYTHAGORE & de PLATON, assez mal entendu dès le tems de CICERON, puisque ce grand Orateur, quelque intelligent qu'on le crut dans ce genre de Philosophie, voulant marquer l'obscurité de quelque chose, disoit *id numero Platonis obscurius*, ce rapport, dis-je, me fait croire, que c'est en effet le même système, & que les nombres du système de FO-HII sont ces nombres du système de PLATON, où CICERON trouvoit une si grande obscurité.

Que si outre cela ces mêmes nombres conviennent encore avec les nombres du Sabat, & des années jubilaires des Hébreux, & avec les autres nombres misterieux de leur ancienne Kabale, non de la moderne, qui est pleine de superstitions & d'erreurs, comme je trouve qu'il conviennent très exactement, il me paroît comme hors de doute, que ce système de FO-HII, & l'ancienne Philosophie de la Chine, prise selon les principes légitimes & solides, étant si conforme à la Philosophie du divin PLATON, & à
cel-

celle des anciens Hébreux, c'est-à-dire de MOÏSE & des anciens Patriarches, qui ont reçu cette doctrine comme par révélation du Créateur, ne peut ni ne doit point passer pour une science superstitieuse & corrompue, mais qu'elle doit au contraire être regardée comme un instrument très propre pour reformer toutes les erreurs & superstitions, où l'ignorance de cette légitime & solide Philosophie dans laquelle les Chinois sont tombés par la fuite des tems les a malheureusement précipités.

Je conclus de-là que ceux des Missionnaires qui pour procurer la conversion de cette nation; employent tout leur esprit & la meilleure partie de leur tems à l'étude des livres Chinois, au lieu de s'appliquer, comme a fait jusqu'ici M. MAIGROT, à present Monseigneur de CONON, à faire voir par l'autorité des Philosophes du moyen âge depuis CONFUCIUS, lesquels en perdant comme ils ont fait pour la plus part les principes de la doctrine de FO-HUI, c'est-à-dire leur saine & légitime Philosophie, ont aussi presque tous perdu la connoissance distincte du vrai Dieu, & du véritable culte dont leurs premiers peres l'honoroiient, au lieu, dis-je, de s'appliquer uniquement à prouver que la religion de cette nation a été de tout tems une pure superstition & un vrai athéisme, ce qui ne se peut soutenir d'un côté sans autoriser nos prétendus athées d'Europe par l'exemple d'une nation entiere, qui depuis si longtems tient pour plusieurs raisons comme le premier rang dans toute l'Asie; & du côté des Chinois, non seulement sans faire injustice à cette nation, mais encore sans mettre un obstacle presqu'invincible à sa conversion étant presqu'impossible dans cette supposition de l'obliger à abandonner toutes les pratiques & coûtumes que M. MAIGROT a condamné de superstition & d'idolatrie, & même de l'entreprendre sans s'exposer à un danger évident & prochain de ruiner

ruiner en un moment l'ouvrage de plus d'un siècle, comme M. MAIGROT doit l'avoir reconnu depuis quelques mois lui-même par sa propre expérience dans un tumulte arrivé à cette occasion, & qui a failli à devenir funeste à tout le Christianisme.

Au lieu donc, dis-je de prendre une voye si peu convenable à la fin, que le saint Siege, & la sacrée congrégation Messieurs les Prelats & Vicaires Apostoliques, & tous les Missionnaires se proposent, le moyen le plus raisonnable, le plus sûr, & le plus efficace, à ce qui me paroît, seroit que tous les Missionnaires s'étudiaissent de concert à faire voir aux Chinois les erreurs & contradictions de leur Philosophie moderne en les ramenant peu à peu, comme Dieu aidant, il n'y aura rien de plus naturel & de plus aisé, aux principes solides de la vraie & légitime Philosophie de FO-HI, leur premier maître, en quoi cette nation, toute superbe qu'elle est, faisant profession de suivre les lumieres de la droite raison, auroit d'autant moins de peine de nous écouter qu'elle reconnoitroit elle-même qu'un changement si raisonnable n'auroit rien d'humiliant pour elle, & que cela ne seroit au contraire que l'attacher davantage à la pureté de son ancienne doctrine, & à ses premiers maîtres, pour qui elle a toujours eu une si grande veneration.

Après cette demarche par la liaison si nécessaire qui se trouve entre les principes de la vraie Philosophie & ceux de la vraie Religion, on voit assez de quelle facilité il seroit de faire reconnoitre aux Philosophes Chinois les absurdités de l'athéisme, & de toutes leurs autres erreurs & superstitions, & l'opposition formelle qu'a tout cela avec cette Philosophie ancienne dont ils auroient compris la certitude, & de les porter ainsi doucement & sans aucune violence à les retrancher, comme ils seroient sans doute d'eux-mêmes assez excités par la honte, qu'ils auroient

auroient qu'on les vît, adherer plus longtems contre leurs propres principes à des erreurs si grossieres.

Tous ces grands obstacles au Christianisme étant une fois éloignés de l'esprit & du coeur des Philosophes par une voye aussi douce & aussi efficace que celle-là, quoi de plus aisé après cela aux Missionnaires que de leur inspirer l'estime pour les dogmes sublimes de la foi, & pour les saintes maximes de l'Evangile, qu'ils écouteroyent alors avec admiration, & enfin avec plaisir comme une doctrine toute celeste, & qui mettroit le souverain degré de perfection aux verités naturelles de leur Philosophie, & à la pureté de leur morale.

Pour passer encore plus avant, si quelques-uns de nous entreprenoyent à present de rétablir les sciences de la Chine, & de les mettre dans leur ancienne perfection, à quoi je vois une grande facilité par le moyen du système de FO-HI, dont je viens de donner une petite idée, je puis dire qu'un petit ouvrage de cette nature, qui plairoit infiniment à l'Empereur, & outre son aprobation lui seroit encore donner celle de tous les Savans du College Imperial, auroit bientôt cours dans tout l'Empire, & y seroit regardé comme la doctrine de l'Etat: de sorte que comme les Missionnaires en y travaillant n'auroient pas manqué par un saint artifice d'y mettre tous les antécédens nécessaires pour l'établissement du Christianisme dans tout l'Empire, ou pourroit esperer avec beaucoup de fondement, que cela donneroit un jour, comme le branle à la conversion générale de cette nombreuse nation.

A Pekin le 8 de Nov.
1700.

XXIX.

L E T T R E

Du P. BOUVET à M. LEIBNIZ.

MONSIEUR,

VOUS devez avoir reçu par la voye d'Angleterre la réponse que je fis l'an passé à la savante & trop obligeante Lettre, que je reçus cette même année de votre part. Pour me procurer de tems en tems des marques aussi utiles & aussi agréables que celle-là de l'honneur de votre souvenir, je devois bien mieux profiter de deux occasions favorables que j'ai eues cette moisson; & prendre la liberté de vous écrire par quelqu'une de ces voyes-là encore plus amplement que je ne fis l'an passé. Mais le départ avancé du vaisseau, qui nous a ramené le Pere de FONTANEY; & celui de ce même Pere, qui nous quite une seconde fois, pour retourner en France, où le bien de cette mission le rappelle, ne m'ont pas laissé le tems nécessaire pour me satisfaire, comme j'aurois souhaité, sur ce point.

Cela m'obligeant de me contenter d'une courte Lettre, je vous dirai seulement, Monsieur, qu'ayant continué cette année avec la même application l'étude des anciens livres de la Chine, j'ai eu le bonheur d'y faire de nouvelles découvertes, qui me paroissent d'autant plus importantes, qu'elles ont un rapport très particulier à la Religion; & qu'elles ouvrent une route également naturelle & facile pour conduire l'esprit des Chinois, non seulement à la connoissance du Créateur & de la religion naturelle; mais encore à JESUS CHRIST, son fils unique

que, & des verités les plus difficiles du Christianisme. Si j'avois le loisir d'entrer ici dans quelque détail, vous auriez le plaisir d'apprendre par la lecture de cette Lettre, que le système presqu'entier de la vraie Religion se trouve renfermé dans les livres classiques des Chinois; & que les principaux mystères de l'Incarnation du Verbe, de la vie, de la mort du Sauveur, & les principales fonctions de son saint ministère sont contenues comme d'une manière prophétique dans ces précieux monumens de l'antiquité Chinoise. Vous seriez étonné aussi bien que moi, de voir que ce n'est que comme un tissu continuel d'ombres, de figures, ou de prophéties des verités de la loi nouvelle. Et j'aurois le plaisir de vous donner la juste idée qu'on doit avoir de ces admirables livres, pour lesquels les Chinois ont eu de tout tems, avec plus de raison qu'on n'a cru jusques ici, une estime beaucoup mieux fondée, qu'ils ne croient eux-mêmes, Car depuis environ deux mille ans qu'ils ont perdu presque tout-à-fait la connoissance du vrai Dieu, en perdant la signification idéographique de leurs caractères, & l'intelligence de leurs anciens livres, ils n'ont pu conserver qu'une estime superficielle pour la doctrine qui y est contenue, puisque depuis si longtems elle a cessé de faire sentir à leurs esprits la sublimité & la sainteté des verités & des maximes, qui en font la véritable économie. Et puisque j'ai commencé de vous dire ingénument ce que je pense des livres canoniques & des caractères Chinois, j'ajouterai ce que je crois qu'on doit supposer comme une chose très certaine, savoir que les uns & les autres sont beaucoup plus anciens que les Chinois mêmes, & que ce sont des monumens fideles de la tradition la plus ancienne que les Peres communs de toutes les nations ont laissées à leurs descendans, & que les Chinois ont conservé plus soigneusement que les autres.

Aussi

Aussi depuis que j'ai lu les livres qui traitent de l'origine de cette nation ; & examiné les fondemens sur quoi elle se donne une si grande antiquité, suis-je bien éloigné du sentiment de tous ceux qui ont cru jusqu'ici être obligés de les en croire sur leur temoignage. Au contraire je crois être évidemment convaincu, qu'environ les vingt premiers siecles de leur histoire sont bien differens des autres ; & qu'on ne les doit regarder que comme des siecles fabuleux, ou, pour mieux dire, comme ces tems obscurs, qui ont donné occasion à l'histoire mythologique & obscure des Grecs. Ainsi je prétens que la premiere partie de leur histoire, contenant cette longue suite d'Empereurs & de Rois depuis FO-HI le prétendu fondateur de cette monarchie, jusques à quelques siecles avant CONFUCIUS, n'est à la bien définir qu'une histoire allégorique, ou une espece de poëme historique inventé & composé par ses auteurs, quels qu'ils ayent été, pour expliquer d'une maniere agréable & savante le systéme de la Religion ancienne: de même à peu près que les Grecs, pour ne rien dire des autres peuples, dont l'origine se confond également dans la fable des siecles obscurs, ont expliqué la Religion de leur nation par ce tissu de fictions, dont leurs poëmes sont composés: avec cette difference néanmoins que ceux-ci ayant abandonné les traditions anciennes, & corrompu également leurs moeurs & leur doctrine, se firent un systéme de Religion impie & monstrueux, & le représenterent dans leurs poësies sous des images conformes au déréglement de leurs passions. Et ceux-là au contraire constamment attachés à la pureté de la doctrine, & des coutumes les plus anciennes de la Religion, semblent en avoir conservé & voulu perpétuer le véritable esprit dans toutes ces allégories & fictions misterieuses de leur histoire mythologique, dont on ne connoitra bien tout le pur & merveilleux

leux artifice, que quand on aura achevé de développer tous ces mystères par une exacte analyse tant des principaux caractères idéographiques qui y ont été employés, que des principes d'Arithmétique, de Géométrie, d'Astronomie, d'Astrologie, de Musique, de Métaphysique, de Philosophie, &c. Sur quoi roule tout le système de l'ancienne & véritable sagesse des livres Chinois.

Quelque nouvelles ou suspectes que puissent paroître ces sortes de recherches, sur tout aux personnes, qui n'ont pas comme vous, Monsieur, les lumières nécessaires pour en juger sagement sur des indices aussi légers & aussi peu détaillés, que sont ceux que j'ai produits jusqu'ici: toutefois l'heureux succès que j'ai déjà éprouvé dans mes premiers essais, particulièrement cette dernière année ne me permet pas de douter qu'on peut venir à bout de rétablir tout cet ancien système, qui à mon sens n'est autre chose que le système universel de cette ancienne & divine magie, dont le débris a été comme la véritable cause de l'universel & triste naufrage, que la Religion & les sciences firent alors chez toutes les nations.

Afin de réussir dans l'exécution d'un projet si utile à l'une & aux autres, il faudroit avoir comme vous une connoissance parfaite des principaux monumens de l'antiquité, jointe à cette pénétration & droiture d'esprit que le ciel vous a donnée; & qui dans les recherches continuelles que vous faites avec tant de bonheur pour la perfection des arts & des sciences, semble vous conduire sur les mêmes vestiges, qu'ont suivi ces grands hommes de la plus haute antiquité, qui ont mérité d'être les maîtres de tous les autres.

Mais au défaut de cela, ce sera toujours un très grand avantage pour moi, si vous voulez bien continuer à me faire part de vos belles découvertes, sur tout de celles que vous jugerez devoir être d'un plus

grand secours, pour m'aider à déchiffrer les mysteres de la science iéroglyphique de la Chine. Si vous avez reçu ma dernière lettre, elle vous aura appris l'état que je fais de ce que vous m'avez touché de votre nouveau Calcul numerique, à cause du raport singulier qu'il me paroît avoir au système ancien des petites lignes de FO-HII, dont j'ai parlé dans une Lettre que je crois qu'on vous a envoyée. Quand vous aurez reçu celle-ci, faites moi la grace de me mander sincèrement ce que vous jugez des idées particulieres qui me sont venues sur ce système, & sur les caracteres & livres d'anciens de la Chine: & si vous trouvez quelque fondement raisonnable à ces choses, où je crois avoir des veritables évidences, & que j'espere avec l'aide de Dieu rendre quelque jour sensibles, obligez-moi d'indiquer au Pere VERJUS les livres que vous jugez les plus propres à me favoriser dans ces sortes de recherches. Et n'oubliez pas, s'il vous plaît, entre autres certain traité de KEPLER sur une Lettre du Pere TERENCE, dont vous m'avez parlé, & que je n'ai encore pu avoir.

Si j'avois ici à ma disposition & à mon choix seulement quatre ou cinq de nos Missionaires, qui voullent entrer dans les mêmes idées, & travailler de concert avec moi, je serois d'avis de commencer de faire de nouveaux commentaires sur tous les livres canoniques des Chinois, & sur la premiere partie de leur histoire, & de faire un nouveau dictionnaire par l'analyse de chaque caractère. Ces ouvrages étant achevés de la maniere que je conçois qu'ils peuvent l'être en peu d'années, fourniroient à mon sens tout ce qui est nécessaire pour nous donner une juste idée de la loi naturelle, & de l'économie de la Religion des premiers Patriarches, lorsqu'elle étoit la plus florissante; pour rétablir le système ancien & universel des sciences, & parvenir tout d'un coup à ce degré de perfection, où toutes nos Academies de Savans,

Savans, ont entrepris par une voye bien plus longue & plus laborieuse de les pousser.

Si vous jugez avec moi, Monsieur, que les livres Chinois puissent fournir aux Savans d'Europe, de quoi féconder le grand dessein de la Perfection des Sciences, auquel vous avez eu jusqu'ici tant de part, inspirez au Pere VERJUS & au Pere de la CHAIZE, qui en feront une estime très particulière, & y auront toute sorte d'égards, les pensées qui vous viendront à ce sujet, & conseillez-leur, si vous le trouvez bon, d'appliquer environ une demi douzaine des plus habiles de nos Missionnaires, qui formant une espece de petite Academie Chinoise travaillent de concert d'un côté à fournir ici à leurs confreres, les moyens les plus solides & les plus efficaces pour y dilater & affermir le Christianisme; & d'un autre pour donner aux Savans d'Europe toutes les connoissances, qu'ils peuvent souhaiter de la Chine pour l'exécution de leur projet. Je ne puis mieux vous marquer que par là, Monsieur, l'envie sincere que j'ai de correspondre, & au grand zele que vous avez pour l'établissement de la foi dans cet Empire, & à la juste inclination que vous avez montré pour toutes ces sortes de connoissances. Ainsi vous devez regarder cette Lettre comme un effet de la deference & du respect profond avec lequel je suis,

Monsieur,

Votre très. humble Es

très obéissant serviteur,

A Peking ce 8. Novembre 1702.

J. BOUVET. J.

XXX.

REMARQUES

*De M. LEIBNIZ sur le sentiment du P.
BOUVET de la Philosophie Chinoise.*

IL y a bien de l'apparence, que si nos Européens étoient assez informés de la Littérature Chinoise, le secours de la Logique, de la Critique, des Mathématiques & de notre manière de nous exprimer plus déterminée, que la leur, nous feroit découvrir dans les monumens Chinois d'une antiquité si reculée, bien des choses inconnues aux Chinois modernes, & même à leurs Interpretes postérieurs, tout classiques qu'on les croie. C'est ainsi que le R. P. BOUVET & moi nous avons découvert le sens apparemment le plus véritable selon la lettre des caractères de FO-HII fondateur de l'Empire, qui ne consistent que dans la combinaison des lignes entières & interrompues, & qui passent pour les plus anciens de la Chine, comme ils en sont aussi sans difficulté les plus simples. Il y en a 64. figures comme dans le livre appelé VE-KIM, c'est-à-dire le livre des Variations. Plusieurs siècles après FO-HII, l'Empereur VEN-VAM & son fils CHEUCUM, & encore plus de cinq siècles après le célèbre CONFUCIUS y ont cherché des mystères philosophiques. D'autres en ont même voulu tirer une manière de Géomance & d'autres vanités semblables. Au lieu que c'est justement l'Arithmétique Binaire, qu'il paroît que ce grand Législateur a possédée, & que j'ai retrouvée quelques milliers d'années après. Dans cette Arithmétique il n'y a que deux notes

notes 0 & 1, avec lesquelles on peut écrire tous les nombres, & quand je la communiquai au R. P. BOUVET, il y reconnut d'abord les caracteres de FO-HII, car ils y répondent exactement, mettant la ligne interrompue — — pour 0 ou zero, & la ligne entiere — pour l'unité 1. Cette Arithmétique fournit la plus simple maniere de faire des variations, puisqu'il n'y a que deux ingrediens. De sorte qu'il paroît que FO-HII a eu des lumieres sur la science des combinaisons, de laquelle je fis une petite Dissertation dans ma premiere jeunesse, qu'on a réimprimée longtems après malgré-moi. Mais cette Arithmétique ayant été absolument perdue, les Chinois posterieurs n'avoient garde de s'en aviser. Et ils ont fait de ces caracteres de FO-HII je ne fais quels simboles & iéroglyphes, comme on a coutume de faire, quand on s'écarte du veritable sens, & comme le bon Pere KIRKER a fait par raport à l'écriture des obeliskes des Egiptiens, où il n'entendoit rien. Et cela fait voir aussi que les anciens Chinois ont extremement surpassé les modernes, non seulement en piété (qui fait la plus parfaite morale) mais encore en science.

Mais comme cette Arithmétique Binaire quoique expliquée dans les Mélanges de Berlin, est encore peu connue, & son parallelisme avec les caracteres de FO-HII ne se trouvant que dans le Journal Allemand de feu Monsieur TENZELIUS de l'an 1705, je veux l'expliquer ici, où cela semble venir très à propos, puisqu'il s'agit de la justification des dogmes des anciens Chinois, & de leur preference sur les modernes. J'ajouterai seulement avant que d'y venir, que feu M. ANDRE' MULLER, natif de Greiffenhagen, Prévôt de Berlin, l'homme de l'Europe, qui sans en être sorti avoit le plus étudié les caracteres Chinois, a publié avec des notes ce qu'ABDALLA BEIDAVAEUS a écrit de la

F 3

Chine,

Chine, & cet Auteur Arabe y remarque que FO-HI avoit trouvé *peculiare scribendi genus, Arithmeticom, contractus & ratiōnaria*; une manière d'écrire particulière, l'Arithmétique, les contrats & les comptes. Où ce qu'il dit de l'Arithmétique confirme mon explication des caracteres de cet ancien Roi Philosophe, par laquelle ils sont réduits aux nombres.

Les anciens Romains se servoient d'une Arithmétique mêlée de la Quinaire & de la Dénair, & l'on en voit encore quelque reste dans les jettons. L'on voit dans l'ARCHIMEDE sur le nombre du sable, qu'on entendoit déjà dans son tems quelque chose d'aprouchant de l'Arithmétique Dénair, qui nous est venue des Arabes, & qui paroît avoir été apportée d'Espagne, ou du moins rendue plus connue par le celebre GERBERT depuis Pape sous le nom de SYLVESTRE II. Elle paroît être venue de ce que nous avons dix doits. Mais comme ce nombre est arbitraire, quelques-uns ont proposé d'aller par douzaines, & douzaines de douzaines &c. Au contraire feu M. ERHARD WEIGELIUS alla à un moindre nombre attaché au Quaternaire ou Tetractys à la façon de PYTHAGORE ainsi comme dans la progression par 10, nous écrivons tous les nombres dans sa progression quaternaire par 0. 1. 2. 3. par exemple 321 lui signifioit $2 \times 1. 4 \times 3 \times 1.$ c'est-à-dire 57 selon l'expression commune. Cela me donna occasion de penser que dans la progression binaire ou double tous les nombres pourroient être écrits par 0 & 1. Ainsi :

1	1	
10	2	10 vaudra 2.
100	4	100 vaudra 4.
1000	8	1000 vaudra 8 &c.
10000	16	
100000	32	
1000000	64	
&c.	&c.	

Et

Et les nombres tout de suite s'exprimeront ainsi :

Ces expressions s'accordent avec l'Hypothese par exemple

$$III = 100 \times 10 \times 1 = 4 \times 2 \times 1 = 7$$

$$II001 = 10000 \times 1000 \times 1 = 16 \times 8 \times 1 = 25$$

Elles peuvent aussi être trouvées par l'addition continuelle de l'unité,

0	0
1	1
10	2
11	3
100	4
101	5
110	6
111	7
1000	8

par exemple :

Les points marquent l'unité que dans le calcul commun on retient dans la memoire.

I
 . I

 10
 I

 II
 . . I

 100
 I

 101
 . I

1001	9
1010	10
1011	11
1100	12
1101	13
1110	14
1111	15
10000	16
10001	17
10010	18
10011	19
10100	20
10101	21
10110	22
10111	23
11000	24
&c.	&c.

110
 I

 111
 . . I

 1000

F 4

Mais

Mais pour continuer tant qu'on voudra cette Table de l'expression des nombres pris de suite, ou naturels, on n'a pas besoin de calcul, puisqu'il suffit de remarquer que chaque colonne est periodique, les mêmes periodes recourans à l'infini; la premiere colonne contient 0, 1, 0, 1, 0, 1 &c. la seconde 0, 0, 1, 1, 0, 0, 1, 1, &c. la troisieme 0, 0, 0, 0, 1, 1, 1, 1, 0, 0, 0, 0, 1, 1, 1, 1, &c. & ainsi des autres colonnes, suposant que les places vuides au-dessus de la colonne soient remplies par des zeros. Ainsi on peut écrire ces colonnes tout de forte, & par consequent fabriquer la Table des Nombres Naturels sans aucun calcul. C'est ce qu'on peut appeller la Numeration.

Quant à l'Addition elle ne se fait qu'en comptant & pointant, lorsqu'il y a des nombres à ajouter ensemble, faites l'addition de chaque colonne à l'ordinaire, ce qui se fera ainsi. Comptez les unités de la colonne, si elles sont par exemple 29. Voyez comment ce nombre est écrit dans la Table, sçavoir par 11101, ainsi vous écrirez 1 sous la colonne, & mettez des points sous la seconde, troisieme & quatrieme colonne après. Ces points marquent, qu'il faut compter par après une unité de plus dans la colonne. La Subtraction ne peut être que très aisée. La Multiplication se reduit à de simples additions, & n'a point besoin de la Table Pythagorique, il suffit de sçavoir, que 0 fois 0 est 0, que 0 fois 1 est 0, & que 1 fois 1 est 1. La Division n'a pas besoin qu'on talonne comme dans le calcul ordinaire. Il faut seulement voir, si le diviseur est plus ou moins grand que le précédent residu, au premier cas la note du quotient est 0, au second cas elle est 1, & le diviseur doit être ôté du précédent residu pour en avoir un nouveau.

Ces facilités sont ce qu'un habile homme a proposé depuis l'introduction de cette Arithmétique dans certains calculs. Mais la principale utilité est, qu'elle

le

le servira beaucoup à perfectionner la science des nombres, parceque tout y va par periodes, & c'est quelque chose de très considerable que les puissances d'un même degré faites par l'exaltation des nombres naturels mises tout de suite, quelque haut que soit ce degré, n'ont pas des periodes plus grandes que les nombres naturels mêmes qui sont leurs racines.

XXXI.

REMARQUES

Sur la Correction de la Philosophie Scholastique selon les Principes de M. de LEIBNIZ.

Par *CHRETIEN KORTHOLT*, Maître
ès Arts, Assesseur de la Faculté Philosophique,
 & *Collegiate du College des Princes*
à Leipzig.

§ I.

Comme on est accoutumé de nommer *Peres* de l'Eglise, ces Théologiens, qui depuis le tems des Apôtres jusqu'au douzieme siecle se sont distingués par leur doctrine ou par leurs écrits; de même on appelle Théologiens *Scholastiques*, ceux qui depuis le douzieme siecle jusqu'au tems de la Reformation se sont signalés de la même maniere. On a donné le nom de Philosophie scholastique, à celle qui a été enseignée par la plupart des Scholastiques. Cette Philosophie a perdu beaucoup de son crédit depuis la Reformation de LUTHER. C'est dans ce siecle-là que la plus grande partie des Philosophes ont tâché de la décrier. Ce qui a eu un heureux succès, parceque Philosophie scholastique & vaines phantaisies

fies passent aujourd'hui pour finonimes. Pour remarquer le plaisir que les Savans prennent à se jouer des Maximes scholastiques, lisez, s'il vous plaît, ce que le docte CHRETIEN THOMASIVS a écrit contre ARISTOTE & ses adorateurs. Je pourai donc aisément persuader à mes Lecteurs, que la Philosophie, qui a emprunté son nom de l'École, est pleine d'erreurs.

§ II.

Mais quoique la plupart des Savans décrient avec raison les subtilités de cette Philosophie, ils ne savent pourtant pas pourquoi elles doivent passer pour vaines. Qu'y-a-t'il de plus aisé que de persuader aux ignorans, que telle ou telle science est inutile? Le peu d'envie qu'on sent à s'y attacher, dispose le plus grand nombre à adopter l'opinion, qu'une discipline ne vaut rien. C'est la véritable raison qui fait qu'on aime mieux croire que la Philosophie scholastique n'est d'aucune importance, que prendre la peine de l'examiner exactement. J'avoue volontiers que ceux qui méprisent la Philosophie, dont il s'agit, disent la vérité, mais j'ose bien assurer, qu'ils ne fondent pas leur opinion sur la raison; mais sur l'autorité de ces Auteurs celebres qui la censurent publiquement. Et ceux qui se servent de leurs propres yeux, jugent d'ordinaire que l'erreur des Scholastiques consiste en ce qu'ils ont mêlé leur Philosophie avec la Théologie. Peut-être ne veulent-ils pas dire par-là, que ceux qu'on appelle Scholastiques ont mal fait de mêler la Philosophie avec la Théologie. Qui est-ce qui croiroit qu'un homme raisonnable pût nier, que la Philosophie soit profitable à la Théologie? Par cette façon de parler, la plus grande faute des Scholastiques consiste en ce qu'ils ont mêlé la Théologie avec leur Philosophie; on
veut

veut dire vraisemblablement les Scholastiques ont mal à propos & d'une manière qu'on ne fauroit admettre appliqué la Philosophie à la Théologie; ce qui est leur *σφάλμα*. C'est aussi ce que je n'ose pas tout-à-fait condamner, parcequ'on ne peut nier, que c'est un grand défaut des Savans de cette sorte. Mais c'est parler trop généralement quand on dit que les Scholastiques ont, d'une manière qu'on ne peut admettre, associé la Philosophie avec la Théologie. Si nous voulons concevoir distinctement, en quoi consiste le défaut des Scholastiques, il faut montrer particulièrement pourquoi le mélange de leur Philosophie avec la Théologie merite d'encourir le blâme? C'est la véritable raison qui m'a porté à mettre en écrit, selon les maximes de Monsieur de LEIBNIZ, les erreurs de la Philosophie des Scholastiques, & à enseigner comment on doit les corriger.

§ III.

J'ai dit que la Philosophie des Scholastiques est celle qui a été mêlée avec la Théologie par les Savans Chrétiens, qui depuis le douzième siècle ont été en réputation. On peut donc concevoir aisément quelles sont les fautes philosophiques, que je m'en vais découvrir. Nous savons en général que les doctrines théologiques ne peuvent être éclaircies distinctement, ni prouvées démonstrativement & par de bonnes raisons, ni soutenus solidement, si non par l'assistance & le secours de la Philosophie, particulièrement de la Logique & de la Métaphisique. La première contient les règles nécessaires pour juger d'une vérité; l'autre propose des règles si générales, qu'il n'y a aucune discipline qui ne touche les vérités que nous enseigne la Métaphisique. D'où nous tirons aisément cette conclusion, que l'une & l'autre
font

sont nécessaires à la Théologie. C'est ce que les Scholastiques n'ignoroient point, & pour cette raison ils ont travaillé beaucoup à cultiver en général la Philosophie, & particulièrement la Logique & la Métaphisique. Depuis le siecle de CHARLEMAGNE les seuls Clercs étoient dans l'habitude de donner leurs soins & leurs pensées à l'érudition. C'est ce qui a contribué en quelque chose au mélange de l'étude philosophique avec celle de la Théologie. Ce mélange de ces Sciences, généralement parlant, n'est point du tout méprisabte. Mais il nous faut plaindre les Clercs, en ce que dans le douzieme siecle il y a eu une espece de Théologie en vogue, qui ne sauroit s'accorder avec une saine Philosophie. C'est pour cette raison qu'on a cherché à introduire une sorte de Philosophie qui pût s'accommoder à la Théologie de ce tems; & qu'on a négligé d'apprendre la Philosophie selon les regles qui sont conformes à la veritable raison.

§ IV.

Je serois trop long, si je voulois faire voir positivement en quel état a été la Théologie depuis le douzieme siecle jusqu'à la Reformation. Il suffit de toucher en général ce qu'on ne peut pas desavouer. Tout le monde fait que le Papisme en ce tems-là étoit dans un grand lustre. Nous trouvons donc dans la Théologie des Catholiques les faux dogmes de la transmutation du pain & du vin au corps & au sang de notre SEIGNEUR; du mérite des bonnes oeuvres; de l'adoration & des reliques des Saints; du purgatoire, & autres erreurs. On les faisoit entrer dans l'esprit comme des articles de foi, on n'osoit point entrer en doute de ces verités, & beaucoup moins les nier. Dans ce tems-là les Théologiens Scholastiques ont si fort estimé le Pape, qu'ils ont
pensé

pensé que c'étoit se détourner du droit chemin, & commettre la plus grande faute, que d'oser le contredire, & s'oposer à une doctrine qu'il avoit approuvée. Le dogme de l'unité de l'Eglise & de l'Evêque comme le fondement de cette unité, qu'on avoit débité depuis longtems avec aplaudissement, remplissoit tellement l'esprit de ces gens-là, qu'ils ont argumenté de cette sorte: il y a une union métaphisique entre l'Eglise visible & invisible, c'est-à-dire, ce qui arrive dans l'Eglise visible s'accorde avec ce qui arrive dans l'invisible. Notre SEIGNEUR est le Chef de l'Eglise visible; par conséquent il faut que les Chrétiens approuvent les dogmes que le Pape trouve bons. Ceux que le Pape tient pour membres de l'Eglise visible, doivent aussi être comptés entre les membres de l'invisible. Ce foible argument delivroit ceux de l'Eglise Romaine de toute crainte, & ils méprisoient toutes les objections. Car on croyoit être assez bien fondé à ne point douter d'une verité, qui étoit la doctrine publique de l'Eglise visible approuvée par le Pape. C'est la véritable raison pourquoi les Catholiques ont renversés & changés les principes philosophiques fondamentaux qui ne s'accordoient pas avec leurs erreurs établies déjà, tant que la contradiction qui se trouvoit dans leurs dogmes, n'a pas été si visible. J'approuve donc le jugement de M. le Docteur HEVMANN, qui nomme la Philosophie scholastique: *Philosophiam in servitutum Theologiae Papæ redactam*, c'est-à-dire une Philosophie accommodée pour soutenir les erreurs de l'Eglise Romaine.

§ V.

Comme c'étoit le principal dessein des Philosophes qu'on appelle Scholastiques, de maintenir les erreurs publi-

publiquement établies ; nous pouvons aussi par ce dessein juger plus aisément de cette Philosophie. Qui-conque prend sans raison la defense de quelques erreurs , & veut excuser des dogmes oposés à la raison, il faut nécessairement qu'il fasse des choses tout-à-fait contraires à l'avantage de la verité. Pour la defense d'une doctrine veritable on demande principalement (1) qu'on ait une notion distincte & une idée claire du *subjectum* & du *prædicatum* , comme parlent les Logiciens, de cette proposition dont on veut traiter. (2) Qu'on fasse voir par cette notion distincte de ce *subjectum* , pourquoi il est convenable au *prædicatum*. (3) Qu'on ne tire pas une conséquence nécessaire d'aucune proposition , si on n'a pas fait voir pourquoi le *subjectum* s'accorde avec le *prædicatum*. On ne peut point douter que cela ne soit nécessaire , premierement parcequ'on ne peut rien dire des choses inconnues , & rien de certain des choses peu connues. Secondement il n'y a point de doute , qu'il faut juger par la nature d'une chose si l'autre s'accorde avec elle ou non ? Et quand nous avons une notion distincte des deux , on jugera d'autant plus facilement s'il y a une certaine connexion entre ce *subjectum* & ce *prædicatum*. Enfin il n'est pas difficile de faire voir pourquoi on ne peut pas tirer sûrement la conséquence d'aucune proposition , si on n'a point montré la liaison nécessaire du *subjectum* avec le *prædicatum*. Il y a deux sortes des propositions. Dans l'une le *subjectum* convient au *prædicatum* , à cause de la definition du *subjectum* , & par conséquent dans toutes ses circonstances. On appelle cette proposition *universelle* par excellence. Par exemple quand on dit : chaque homme a une ame. Dans cette proposition le *subjectum* l'homme est convenable au *prædicatum* l'ame , à cause de la definition du *subjectum* , c'est-à-dire de l'homme. Car un homme est un animal , qui a une ame raisonnable. Mais quel-
 quefois

quefois le *prædicatum* ne convient point au *subjectum* à cause de la définition du *subjectum*, & par conséquent il ne s'accorde pas avec toutes les circonstances. Par exemple: *quelques hommes sont doctes*. On ne peut pas tirer aucune conséquence de cette dernière proposition, jusqu'à ce qu'on ait exprimé la condition pourquoi le *prædicatum* appartient au *subjectum*. Car nous ne pouvons pas argumenter ainsi: Il y a quelques hommes savans, Mr. LEIBNIZ est donc un homme savant. Or on peut tirer cette conséquence dès qu'on a ajouté la raison pourquoi le *prædicatum* convient au *subjectum*. A sçavoir en cette maniere: Ces hommes-là sont savans, qui ont étudié avec ferveur, & par leur genie compris des choses utiles. Il s'ensuit par cette proposition, que M. LEIBNIZ est un homme savant. Consultez, s'il vous plaît, la dissertation de M. LEIBNIZ de la *connoissance de la vérité & des idées*, que vous trouverez dans les Actes des Savans de Leipzig de l'an 1684. page 531. f. & voyez la *Logique Latine* du celebre CHRETIEN WOLF.

§ VI.

Je n'ai pas sans raison allegué quelques regles qu'il nous faut observer pour la recherche & la defense de la vérité, & cela afin de faire voir clairement comment le Scholastiques se sont comportés pour maintenir des mensonges & des dogmes qui ne conviennent pas avec la saine raison. Il leur a fallu faire le contraire de ce qu'on exige de ceux qui veulent defendre la vérité. Il leur a fallu juger des notions obscures du *subjectum* & du *prædicatum* des propositions dont ils ont traité. Il leur a fallu associer un *prædicatum* à un *subjectum*, sans avoir trouvé un fondement suffisant dans la notion du *subjectum*: Il leur a fallu tirer des conséquences des propositions, quoiqu'ils n'eussent

sent pas fait d'attention à la condition pourquoi il falloit donner un *prædicatum* à un *subjectum*. Leurs écrits temoignent assez qu'ils ont commis de telles fautes. Je traiterai de chacune de ces erreurs particulièrement.

§ VII.

J'ai dit, que les Philosophes Scholastiques ont sou-
vent tiré une conséquence des notions obscures. Il
n'est pas nécessaire de le faire voir. Lisez les Livres
des Sentences de PIERRE LOMBARD, vous y trou-
verez d'abord un grand défaut de bonnes definitions.
La plupart sont débitées comme notoires, quoique
le principal point de l'affaire roule sur elles. Peut-on
donc s'étonner qu'ils ont associés des notions confu-
ses, aux choses dont ils traitent? Car nous n'avons
naturellement que des notions confuses, qui devien-
nent distinctes lorsque nous ajoutons l'art avec le ju-
gement. Outre cela il est assez connu, que les
Philosophes Scholastiques ont disputé avec subtilité des
saints misteres de notre Religion Chrétienne, & qu'ils
ont tiré de la maniere dont se font les misteres; &
qui leur étoit pourtant tout-à-fait inconnue, plu-
sieurs conséquences. Je ne parlerai par exemple que
des conséquences, qu'ils ont tirées de la doctrine de
la presence du corps de notre Seigneur JESUS
CHRIST dans l'Eucharistie. Les principaux d'en-
tre les Scholastiques ont cru, qu'à cause de la presen-
ce du corps de JESUS CHRIST dans le saint Sa-
crement, il falloit soutenir que ce corps-là est aussi
bien present, quand le pain consacré vient par hasard
à être mangé par une souris, ou par un petit rat,
ou par quelque autre animal. Les Scholastiques sont
tombés en cette sorte de faute, parcequ'ils ont ti-
ré des conséquences d'une idée trompeuse, & de la
notion contradictoire, & par conséquent confuse,
qu'ils

qu'ils ont eue de la presence Sacramentale dans l'Eucharistie. Qui est ce qui ne peut pas s'apercevoir, que cette doctrine sote & inconsiderée de la presence du corps de JESUS CHRIST dans le pain consacré, quand une fouris l'a mangé, tire son origine de la fausse doctrine des Scholastiques touchant la transmutation du pain sacré au corps de notre Seigneur. D'une transmutation de cette sorte on ne peut nullement former qu'une idée contradictoire. Car puisque l'on voit à l'oeil, que la substance du pain reste dans le saint Sacrement, il en resulte incontestablement, que le corps de JESUS CHRIST n'a pas été transmuté: *Impossibile est idem simul esse & non esse.* Il est impossible, que la même chose existe & n'existe pas. L'autre origine des fautes commises par les Scholastiques consiste en ce qu'ils ont entrepris de tirer des conséquences de la maniere dont se fait la presence sacramentale: quoiqu'on ne lise autre chose dans l'Ecriture sainte, sinon que le corps de notre Seigneur est present dans l'Eucharistie, mais la maniere dont se fait cette presence est un mystere, comme les Scholastiques l'avouent eux-mêmes. Si elle est un mystere, les Scholastiques ne peuvent la concevoir distinctement, ni en avoir une notion distincte; ils tirent donc fausement des conséquences de la maniere de la presence sacramentale, qui est misterieuse. Ce qui est dit de la maniere de disputer des Scholastiques, quand il est question de l'Eucharistie, s'étend aussi sur toutes ces questions controversées des theses, qu'ils veulent deriver des misteres, qu'on trouve dans l'Ecriture sainte. M. LEIBNIZ a decouvert avec raison, que cette maniere scholastique de disputer est fausse, quand il se fert dans une lettre à M. B. en 1696. des termes suivans: *Vos Messieurs n'ont pas mal fait de faire cesser les disputes sur la Trinité, & le plus sûr est, de s'arrêter aux termes de l'Ecriture & de l'Eglise; car de disputer sur des termes, dont*

on n'a point de définition, c'est IN TENEBRIS
DIMICARE.*

§ VIII.

Après avoir fait voir que les Scholastiques ont sou-
vent jugé des matieres de la plus grande conséquence
sur des notions obscures; il n'y a point de doute,
qu'ils ont attribué souvent un *prædicatum* à un *sub-
jectum*, encore qu'ils n'ayent pas montré évidem-
ment, que le *prædicatum* lui convenoit. L'un fuit
de l'autre, & nous trouvons autant d'exemples de
cette faute des Scholastiques, qu'ils ont soutenu de
theses fausses. Je ne m'arrêterai pas sur cela, mais
je ferai voir, que les Scholastiques se sont habitués à
tirer des suites des theses, quoiqu'ils ne fissent pas
voir en quoi le *subjectum* convenoit au *prædicatum*.
Il suffit d'en rapporter un seul exemple. Il y a un can-
non philosophique approuvé par les Scholastiques:
Quidquid est in effectu, præexistit in causa. C'est-à-
dire; ce qui est en effet est aussi par avance dans la
cause. Cette these doit être un axiome, encore
qu'on puisse aisément decouvrir qu'elle n'est nulle-
ment universelle. Puis-je bien dire: Dieu le Créa-
teur des hommes a un corps, parcequ'il a donné un
corps aux hommes? Ce n'est pas-là une conséquence.
Les hommes ont envers Dieu la même relation que
les causes ont à l'égard des effets. Il faut donc at-
tacher à cette these cette restriction, savoir, si elle
doit être veritable & universelle. Ce qui se peut fai-
re de la sorte, quand on dit: Ce qui se trouve dans
l'effet, convient à la cause ou *formellement* (en ter-
mes formels) ou *éminemment* (en éminence) c'est-à-
dire,

* V. les Miscell. Leibniz que M. FEFERUS a donnés
au public p. 26.

dire, que la definition d'une chose convient à la cause qu'on trouve dans l'effet: ou, qu'à la cause convient le pouvoir de produire ce qu'on trouve dans l'effet. En cette maniere nous pouvons dire, qu'un corps convient à Dieu éminemment, parcequ'il a le pouvoir de créer des corps. Il manque pourtant quelque chose pour que le canon, dont il s'agit, soit universel. Il est vrai: ce que nous trouvons dans l'effet, convient aussi veritablement à la cause de cet effet; ou a pu être produit par la cause de cet effet. Ainsi je puis tirer une conclusion: Quand le pere n'est pas savant, le fils n'est savant non plus; car le pere est la cause de son fils. Mais cette conséquence est fautive, & ne s'accorde point avec l'expérience. Car il arrive souvent qu'un pere qui n'a point d'étude a un fils qui fait grand cas des études. Il manque donc ici quelque chose, & on a besoin d'une autre restriction pour rendre cette these universelle. Il faut donc dire: Ce qu'on trouve toujours & non pas par hasard dans l'effet, entant qu'il dépend d'une certaine cause, c'est ce que nous trouvons aussi dans la cause, ou par effet, ou dans le pouvoir de le produire. Il n'est donc pas nécessaire, que le pere soit savant, quand son fils a étudié; car bien que le fils soit un effet du pere, entant qu'il est fils, il ne l'est pas pourtant, entant qu'il est docte. L'érudition d'un fils entant qu'il est fils, est un accident, & rien de nécessaire ou d'essentiel. La regle philosophique, dont nous parlons, n'est pas encore assez l'imitée, & elle est sujette à plusieurs difficultés. De peur d'être trop long, je ne les rapporterai pas toutes; il suffit d'avertir le Lecteur, que ce que nous difons ici de la cause doit être entendu seulement *de causa efficiente principali*, de la cause principale qui fait (qui met en effet), & par conséquent toutes les autres fortes de causes doivent être rejettées. Il ne seroit pas difficile d'alléguer beaucoup d'autres exemples, qui prouvent que

les Scholastiques ont jugé par des theses qu'on n'a pas assez limitées, si presque toutes les regles philosophiques, & les principes de la Philosophie scholastique n'étoient pas autant de preuves, qui apuyent ma these. M. DANIEL STAL, très celebre Docteur de l'Academie de Jene, a pris la peine de faire une collection de ces regles philosophiques. On les peut consulter, si on veut être convaincu par des temoins, qu'il y a beaucoup de restrictions nécessaires avant qu'on puisse reconnoître ces regles philosophiques pour des canons fondamentaux d'une demonstration philosophique. Le docte Professeur M. G. B. BULFINGER, Auteur d'une Dissertation Latine, *Des Axiomes philosophiques*, a remarqué cette erreur de la Philosophie scholastique en faisant voir que quelquefois il n'y a que la 96. partie d'une regle philosophique aprouvée par les Scholastiques qui soit vraie & soutenable. *

§ IX.

On alléguera peut-être, que quoiqu'on n'ait pas exprimé dans les regles de la Philosophie scholastique la

* BULFINGER l. c. p. 11. 12. Apage propositiones ex parte veras, & generaliter enuntiatas. Examinemus aliquas, & quanta illarum pars vera sit computemus? *Qualis causa, inquis, talis effectus.* Dicis causam & intelligis efficientem solum, non materialem, formalem, finalem; manet igitur quarta solum causæ species, atque ille ipsa non tota manet, sed univoca solum, non æquivoca; est igitur pars octava dicti: *talis est effectus* in essentialibus non accidentalibus. Sumamus illa æqualiter, etsi accidentalia plura sint essentialibus; manet igitur decima sexta pars propositionis. *Propter quod*, tamquam causam per se, (non per accidens; cadit igitur dimidia dicti pars; manet

la condition par laquelle le *prædicatum* convient au *subiectum*; on a pourtant eu en main les restrictions que les Scholastiques n'ont pas manqué d'alléguer, quand on a revoqué en doute la verité de leurs canons: par conséquent ces regles qu'on n'a pas assez limitées n'ont contribué en rien à soutenir de fausses theses. Je m'en vais répondre en peu de mots à cette objection-là. Il est vrai que les Scholastiques ne pouvoient pas rendre vrais de faux dogmes par leur maniere de disputer. Mais il est aussi certain, qu'ils ont empêché par leur art de disputer qu'on n'a pas d'abord aperçu la fausseté d'une these insoutenable. Les Scholastiques sont capables, à cause de leurs theses peu limitées, de soutenir pour quelque tems deux dogmes tout-à-fait contraires. Ils disent, par exemple: Titius est savant, & Titius est ignorant. Titius est assis dans le même moment qu'il se tient debout. Car ils se serviront à la fin d'une distinction entre ce qui est in *actu primo* & *actu secundo*, *actu* & *potentia*. C'est justement ce qui rend leur dessein avantageux. Si l'on parloit de dogmes théologiques contraires à la raison, les Scholastiques étoient satisfaites, s'ils étoient en vogue & en crédit, & croioient qu'une opinion agréée par l'Eglise visible, & aprou-

net dimidia) proximam (non remotam: cadit dimidiæ dimidium; manet quarta) & univocam (non æquivocam: cadit quartæ dimidium; manet octava) itemque adæquatam (non inadæquatam: cadit octavæ dimidium; manet decima sexta) & cum reflexione effectus super causam (non sine: cadit dimidium sextæ decimæ; manet trigesima secunda) *unumquodque tale est, illud magis est tale, si non ratione intensiois, tamen immediationis ut alio modo (sunt tria minimum, igitur ex trigesima secunda manet nonagesima sexta:)* Collectis ita limitationibus RUDRAUFII, ad nonagesimam sextam sui partem propositio redit.

aprouvées par le Pape, étoit sure & véritable. Pour ce qui concernoit les objections de la raison, ils étoient contens s'ils pouvoient dire quelque chose pour & contre. Il leur arrivoit ce qui arrive ordinairement à ceux qui craignent quelque chose de désagréable. Ils tâchent de n'y pas penser autant qu'il est possible, parcequ'ils ne peuvent pas la changer. On peut éclaircir ceci par une observation de M. LEIBNIZ, que nous trouvons dans les *Miscellanea Leibnitiana* de M. FELLER. Où il soutient, que ceux qui ont résolu en eux-mêmes de pécher, & qui craignent les reproches de leur conscience, donnent leurs pensées à d'autres objets, afin qu'ils ne puissent pas reconnoître que ce qu'ils ont résolu, est quelque chose de mauvais. Comme font les mauvais économes qui n'aiment gueres à examiner leurs comptes, pour n'aprehender pas ce qu'ils doivent, & pour n'être pas dans l'inquiétude. *

§ IX.

J'ai prouvé jusqu'ici, que la Philosophie scholastique est de telle nature, qu'elle peut soutenir les erreurs publiquement aprouvées. Mais je ne prétends pas, que les Scholastiques ont tellement disposé leur Philosophie, qu'elle est propre à la défense des erreurs. Il ne sont pas tout-à-fait innocens. Mais ils partagent leurs fautes avec les Philosophes Arabes, qui sont les fondateurs de leur Philosophie. C'est

* LEIBNIZ l. c. p. 193. Qui decreverunt peccare surgentem conscientiam præscientis aliorum versâ cogitatione deprimunt, dum adhuc dubitant, verentes ne calculus subductus aliud ipsis persuadeat. Prorsus ut malus paterfamilias, qui horret suas ipsæ rationes subducere, ne intelligat quantum debeat, ac quietem sibi præsentem turbet.

C'est une chose connue d'un chacun, que les Scholastiques ont reçu leur Philosophie des Arabes, qui depuis le huitieme siecle ont eu des Academies en Afrique & en Espagne, où ils enseignoient la Philosophie d'ARISTOTE. Aussi les écrits de ce Philosophe ont été traduits de l'Arabe en Latin par ordre de l'Empereur FREDERIC II. pour pouvoir servir aux Scholastiques. * C'est pourquoi la Philosophie scholastique s'accorde en la plupart des points avec la Philosophie corrompue des Arabes. MOSES MAIMONIDES a remarqué que la principale adresse de la Philosophie Arabique consiste en ceci: Premièrement qu'elle peut soutenir le pour & le contre d'une chose; & secondement qu'elle peut defendre toute sorte de theses. † Nous voyons par cette observation de MAIMONIDES, que la principale difference entre la Philosophie scholastique & celle d'ARISTOTE, que les Arabes ont corrompue, est seulement en ce point, que les Scholastiques ont employé les faux principes philosophiques, pour soutenir les erreurs de l'Eglise Romaine, lesquels le Philosophe ARISTOTE, & après lui les Arabes ont inventés par une envie dès ordonnée d'entrer en dispute, à quelque prix que ce fût.

§ XI.

Après avoir fait remarquer les principales fautes de la Philosophie des Scholastiques, l'ordre demande que je montre comment il faut les corriger selon les principes de M. LEIBNIZ. Par ce que nous avons dit il est aisé de voir, qu'il ne suffit point, com-

* Voyez la Dissertation de M. TRIBBECHOV des Docteurs Scholastiques, chap. III. p. 122.

† Voyez TRIBBECHOV, l. c. p. 126.

quelques Philosophes qu'on appelle Eclectiques l'ont soutenu, d'embellir par des belles paroles ce que les Scholastiques ont proposé par des mots barbares & rudes à l'oreille. Il ne suffit non plus pour corriger la Philosophie scholastique d'en ôter quelques inutilités & trop subtiles disputes. Car encore qu'on ne puisse nier, que ce sont deux grandes fautes, les expressions barbares & les controverses frivoles de la Philosophie scholastique; il est pourtant certain que ce ne sont pas les principales vices d'elle. Les plus grandes fautes consistent plutôt en cela, qu'ils négligent les regles d'une saine Logique, & qu'ils n'ont pas formé des propositions par des notions distinctes, ni tiré des conclusions par des théorèmes assez limités. On ne peut donc corriger cette Philosophie, qu'en prenant mieux garde aux regles de la bonne Logique dans la recherche de ses erreurs, & en rendant distinctes les notions obscures, & reduisant les propositions vagues à des theses suffisamment limitées.

§ XII.

Quand on traite la Philosophie scholastique de cette sorte elle devient propre à nous fournir des occasions de considérer & de peser plus diligemment chaque chose, & d'inventer des vérités importantes & très utiles. Il en est de cette Philosophie comme d'une vieille maison qu'on a destruite: il reste toujours quelques pierres & quelques poutres dont on peut se servir, pour rebâtir une nouvelle maison. C'étoit aussi l'opinion de M. LEIBNIZ. C'est pourquoi il a écrit en ces termes: „ J'ai dit souvent,

„ *aurum latere in stercore illo scholasticæ barbariei;*

„ & je souhaiterois qu'on pût trouver quelque habile

„ homme versé dans cette Philosophie Hibernoise

„ ou Espagnole, qui eut de l'inclination & de la

„ Ca-

» capacité pour en tirer le bon. Je suis sûr qu'il
 » trouveroit sa peine payée par plusieurs belles &
 » importantes verités. Il y a eu autrefois un
 » SUISSET qui avoit mathématisé dans la Scho-
 » lastique. Ses ouvrages sont peu connus, mais ce
 » que j'en ai vu m'a paru profond & considerable ;
 » JULES SCALIGER en a parlé avec estime.
 » Mais VIVES en a parlé avec mépris. Je me fie-
 » rois d'avantage à SCALIGER, car VIVES étoit
 » un peu superficiel. *

§ XIII.

Il n'y a point de doute que les notions obscures, distinctes, completes, & celles qu'on appelle *adæquatas*, ne different que par degrés. Il n'est donc pas impossible qu'un habile homme, examinant les choses plus à fond, ne puisse par ses méditations rendre les notions distinctes ou *adæquatas*, quand les Scholastiques jugent d'une chose par des notions obscures. M. CHRETIEN WOLFIUS a fait voir dans sa Logique, comment on peut, par un seul ou par quelques exemples d'une chose se former d'elle une notion distincte. Quand on a donc une notion obscure d'une chose, le plus souvent on y trouve un exemple caché, & par conséquent la méthode est assez claire, par laquelle on peut rendre distinctes les notions obscures. Outre cela il est sûr, que parmi les regles philosophiques des Scholastiques, il y en a quelques-unes qui peuvent passer pour des axiomes ou pour le moins pour des théoremes très utiles, si on y joint quelques restrictions.

§ XIV. Je

* Voyez Recueil de diverses Pieces de Messieurs LEIBNIZ, CLARKE, NEWTON. T. II. p. 157.

§ XIV.

Je ne disconviens pas, qu'il n'y ait même dans la Philosophie de M. LEIBNIZ des notions obscures & des propositions vagues & peu déterminées. Il a cependant évité la plus grande partie des fautes de la Philosophie scholastique, & il nous a enseigné au même tems comment il falloit les corriger. On fait que le Scholastique ANSELME fit naître l'occasion à M. LEIBNIZ d'inventer un argument à *priori* pour prouver l'existence de Dieu. On trouvera aussi dans la collection des Epîtres de M. LEIBNIZ, que j'ai donnée dernièrement au public à Leipzig avec mes observations, Lettre CXCIV. écrite à mon pere, pag. 308, que l'Auteur, parlant de l'immortalité de l'ame, dit en termes exprès: *Quod in PYTHAGORA, PLATONE, ARISTOTELE, aliisque veteribus optimum est, retineo, omniaque certis rationibus inter se connecto.* C'est-à-dire, je retiens ce qu'il y a de bon dans PYTHAGORE, PLATON, ARISTOTE, & dans quelques autres Savans de l'antiquité, & je le lie ensemble d'une maniere qui s'accorde. Consultons aussi sa *Theodicée*, & nous verrons comment il a corrigé la Philosophie des Scholastiques, & qu'il a été très versé en leurs écrits.

§ XV.

Pour ce qui est des notions M. de LEIBNIZ nous a communiqué de belles observations sur leur nature & leur différence dans un petit écrit imprimé dans les Actes des Savans de Leipzig au mois de Novembre 1684. p. 577. qui est intitulé: *Méditations sur la connoissance de la verité, & des idées.* Il a tout de même corrigé les notions obscures qu'on trouve ordinairement chez les Scholastiques,
Voyez,

Voyez, par exemple, ce qu'il a remarqué en quelques Lettres écrites à M. CLARK sur la notion du tems & de l'espace; & consultez sa Preface d'un Livre qu'il a intitulé: *Codex juris gentium diplomaticus*. Vous y trouverez la notion de l'amour, & vous jugerez l'Auteur fort propre à former des notions distinctes des notions obscures des Scholastiques. Ils soutenoient que le tems & le lieu sont une substance particuliere, ce qui leur a attiré beaucoup de disputes aussi subtiles qu'inutiles. M. LEIBNIZ au contraire a fait voir distinctement, que le tems n'est qu'un ordre entre les choses qui se suivent, & que le lieu n'est qu'un ordre entre les choses qui sont au même tems. Par ces notions distinctes il a terminé de grandes disputes entre des écrivains très célèbres. C'est ce qu'on peut dire aussi de sa claire notion de l'amour. Il a soutenu qu'aimer quelqu'un n'est autre chose qu'être content & satisfait de la felicité ou de la perfection d'un autre: Dès qu'on aprouve cette definition, tous les débats subtils sont apaisés, & on peut se debarasser aisément des disputes. C'est ainsi que M. LEIBNIZ se vante avec raison d'avoir par sa definition de l'amour terminé les differens entre les deux Evêques de CAMBRAI & de MEAUX avant qu'ils fussent commencés. Consultez, si vous plaît, dans ma Collection des Lettres de M. de LEIBNIZ, la Lettre CC. écrite à mon Pere SEBAST. KORTHOLT, § 9. p. 332. On peut par la même definition terminer les demêlés des anciens Scholastiques, & de quelques Auteurs nouveaux, qui mettent une question sur le tapis: S'il nous est permis d'aimer DIEU pour notre utilité? Car la nature de l'amour exige de nous, que si nous aimons quelque chose, nous y trouvions notre contentement, & que par conséquent nous augmentions notre felicité par elle.

§ XVI.

M. de LEIBNIZ a été auffi fort heureux dans la correction des regles philosophiques, qui font en vogue entre les Scholaftiques. Par exemple, il a reformé le canon Scholaftique: *Nihil fit sine cauffa*, c'est-à-dire rien ne fe fait fans caufe. Chacun s'a-perçoit aifément que ce canon n'est pas affez limité. Car premierement quant au *prædicatum*, il faut indiquer précifément de quelle caufe il s'agit; parcequ'on ne peut pas fe fervir de ce canon dans chaque caufe, comme, par exemple, dans l'instrumentale, fecondement, il faut limiter le *subjectum*, parcequ'il faut dire de DIEU, qu'il est fans caufe. M. de LEIBNIZ à levé toutes ces difficultés en difant: *nihil fit sine ratione fufficiente*, c'est-à-dire rien n'exifte fans une raifon fuffifante pourquoi cela est ainfi, & non pas d'une autre maniere. Car encore que DIEU foit *sine cauffâ strictè sic dictâ*, c'est-à-dire fans une caufe, quand on prend ce mot à la rigueur; il n'est pourtant pas fans une raifon fuffifante: parceque l'existence de DIEU, comme d'un Etre très parfait, est néceffaire, & DIEU contient en lui-même une raifon fuffifante de fon existence, à caufe que de la notion de l'Etre très parfait il fuit une existence néceffaire. Je ne ferai pas une plus longue mention des axiomes, dont nous avons obligation à M. de LEIBNIZ. Ils font affez connus, & on peut là-deffus confulter les écrits de ce celebre Auteur. Il auroit fans doute fourni plus d'axiomes, s'il avoit achevé le Systeme métaphifique qu'il avoit projeté.

§ XVII.

La perte qu'on a fait en ce que M. LEIBNIZ n'a pas achevé fon deffein, & que même ce qu'il a com-
mencé

mencé s'est perdu seroit plus grande, si le celebre Philosophe M. CHRETIEN WOLF n'avoit pas fait voir par une maniere solide & mathématique qu'il entendoit assez les verités philosophiques pour les éclaircir parfaitement. Outre cela d'autres habiles Philosophes ont tâché de reformer la Philosophie scholaistique. Particulierement un très savant homme M. REINBEK semble faire voir depuis peu dans ses considerations sur la Confession d'Augsbourg, quel avantage il y a de se servir dans la Théologie de la Philosophie à la maniere de M. LEIBNIZ, de M. WOLF, & de quelques autres Auteurs nouveaux.

§ XVIII.

Je pourai ajouter beaucoup de Remarques pour découvrir les erreurs de la Philosophie scholaistique, & pour faire voir au même tems les moyens de le corriger. Mais il suffit de traiter en général ce sujet. Je ne laisserai d'ailleurs échaper aucune occasion de faire voir les fautes des Scholastiques par des exemples plus particuliers, & indiquer comment nous pourions par ce moyen-là réformer généralement beaucoup d'erreurs, & en particulier celles de l'Eglise Romaine.

XXXII.

L E T T R E

De M. LEIBNIZ à M. PFEFFINGER,
Professeur à Lunebourg.

MONSIEUR,

JE me souviens d'avoir vû autrefois *das Bayerische Stambuch des Wigulejus Hundius*; mais il ne me parut pas des plus considerables, ainsi je crois qu'on s'en peut consoler.

Le

Le dessein de rechercher les antiquités du Monastere fameux de S. Michel de Lunebourg, que vous avez pris, Monsieur, est beau & utile, & je vous suis obligé de ce que vous me communiquez de vos notices & conjectures. Quant au fragment qui doit être de l'an 971. où il est dit: *Neque hoc monasterium in summi Dei honorem, in utilitatem & emolumentum pauperum nobilium, eorumque tantummodo filiorum educationem fundatum atque erectum, unquam destruetur &c.* Je le tiens pour supposé, & inventé par des Moines posterieurs; étant entierement éloigné du stile, qui étoit en usage du tems des *Ottons*; où *Nobiles* signifioient tout autre chose, & *pauperes nobiles* auroit été une espece de contradiction: il est sûr aussi, que jamais ancien monastere a été affecté aux seuls gentilshommes, où a l'éducation de leurs fils. C'étoit une chose bien contraire à l'humilité, dont les plus grands Seigneurs faisoient profession en ce tems-là, quand ils entroient dans les monasteres. Et quoique la confirmation du Duc BERNARD de l'an 1434. semble autoriser cette piece; il est aisé de croire, que les Chanceliers où Notaires de ce Prince n'étoient pas des grands Critiques. Je donne plus de créance à ce que vous avez trouvé dans un vieux papier sous ces termes: *BERNHARDUS Ducis HERMANNI filius, in confirmatione quâdam privilegii Sancti Michaelis speciali: Si quis autem M̄S. & præsentium hæredum meorum nacummelius hujus dati violator existere præsumserit aut aliquid omnino abstulerit, sit anathema à Domino nostro JESU CHRISTO, &c.* Car cela se raporte mieux au stile de ce tems-là. Je crois d'avoir deviné ce que veulent dire les mots obscurs qui y sont: *M̄S. est meus, & nacumelius est nacumelinus* en Saxon, *id est, Nachkom*, ce qui est la traduction du Latin *successor*, qui doit être mis à la place; de sorte qu'il faut lire: *Si quis autem meus & præsentium hæredum meorum successor, &c.* Je
viens

viens à votre conjecture, qu'OTTON le grand Duc de Saxe, grand-pere d'OTTON le Grand, ou le premier Empereur de ce nom, pouroit être fondateur de ce Monastere; parcequ'il subsistoit déjà en 956. suivant un Diplôme original d'OTTON I. Empereur de cette année, que vous avez vu, où il y a: *No-verint omnes fideles ... qualiter nos per interventum HERMANNI Marchionis theloneum ad Luniburg ad monasterium St. Michaelis sub honore constructum in proprium donamus.* Or, vous posez pour certain, qu'HERMANN, fils de BILLING, n'a été alors que simple officier de l'Empereur. Mais c'est en quoi je suis d'une autre opinion, & je crois que ce Prince étoit héréditairement Seigneur allodial ou propriétaire du pays des environs. Et outre ce qu'on lui attribue de la fondation ou donation de ce Monastere, je le juge de ce que l'Empereur en 970. a donné une partie de l'héritage de WICMANN, fils de frere du Duc, au même Monastere de Lunebourg; comme j'ai trouvé dans une ancienne Cronique Latine non encore imprimée, dont l'Auteur a été du douzieme siecle. *Tradidit (Imperator) monasterio, quod HERMANNUS Dux in Luneburch construxerat.* Il semble qu'en en effet c'étoit le Duc comme héritier qui le donnoit, & que l'Empereur le confirmoit seulement. Car j'ai remarqué dans les vieux titres, que les Empereurs en confirmant les donations d'autrui se portoient souvent pour donateurs, pour avoir plus de part au merite spirituel, & à la recompense de DIEU, qu'ils s'en attendoient; peut-être aussi que l'Empereur se l'attribuoit *titulo confiscationis*; & que pour trouver un milieu, qui pût contenter le Duc, il donna une bonne partie au Monastere du même Duc; les choses étant concertées ainsi entre eux. Je suis encore persuadé, que ce *Marchio HERMANNUS*, dont parle votre diplôme, n'est autre que notre Duc HERMAN: Le lieu & la

matiere

matiere le confirmant, & il ne se trouve point d'autre HERMANNUS MARCHIO alors. Lorsque WITIKIND lib: 2 dit, qu'OTTON I. devenu Roi; *novus Rex novum militiæ Principem fecit HERMANNUM, WICMANNI fratrem.* Je crois que *militiæ Princeps* n'est autre chose que MARCHO, qui commandoit les troupes des frontieres *contra Normannos vel Danos & Wilzos.* On ne fait pas bien precisement quand il a été fait Duc. Peut-être qu'il en étoit de lui, comme de THEODORIC sous le même OTTON I., qui est apellé tantôt MARCHIO, tantôt Duc, de sorte qu'il semble, que du tems de votre diplôme le stile de la cour ne le reconnoissoit encore, que pour MARCHIO, quoique son autorité fut déjà ducale. Mais tous conspirent à dire, qu'il a été Duc enfin dans les formes avant que de mourir. C'est ce que confirme aussi cette solennelle reception, que lui fit l'Archevêque de Magdebourg, qu'on trouva même mauvaise comme excessive. Votre Lettre pour Monsieur D'ALVENSLEBEN lui a été envoyée par la poste, & j'y ai ajouté un mot moi-même. Vous aurez vû, Monsieur, les vers Latins assez jolis de Monsieur ABERCRÔMBY, Ecoffois, sur le droit de Madame l'Electrice établi en Angleterre, imprimés dans les extraits qui se publient ici tous les mois. On y ajoute une inscription Latine fort jolie, si vous en savez l'auteur, Monsieur, je vous supplie de me l'indiquer. Le traité des Alliés avec Dannemarc, si on le ratifie, comme j'espere, nous tire une épine assez facheuse. Il est à souhaiter, que tous les autres Princes croyent enfin, où ils en feront bientôt avec la France. Mais il semble que Savoye, Portugal, & beaucoup d'autres pensent à toute autre chose, & il faut les abandonner à leur mauvais destin. Comme M.BENTHEIM aura reçu celle, que j'ai pris la liberté de vous adresser, il ne sera plus en peine de

de mon silence. Je vous supplie, Monsieur, de faire tenir la ci-jointe à Monsieur de GREIFFENCRAZ, & je suis avec zele, &c.

Le 15 Juillet 1701.

XXXIII.

A U M E M E.

MONSIEUR,

J'AI reçu une Lettre de Monsieur d'ALVENSLEBEN, qui me marque d'avoir reçu la vôtre, & peut-être avez-vous déjà sa réponse. J'ajoute à ma précédente ce qui suit: outre ce qui est dit dans la Notice de la fondation de quelques Monasteres publiée par MADERUS in *Antiquitatibus Brunsvicensibus*, qu'OTTON Duc de Saxe doit avoir fondé le Monastere de Lunebourg à la sollicitation de WICBERT Evêque de Verde. Je trouve ces mots dans CORNERUS: *Iste HERMANNUS Dux secundum HELMONDUM* (je ne trouve pas dans notre HELMOLDUS) *dicitur fundasse Monasterium in honore sancti MICHAELIS in castro montis Luneburgensis, & bonis magnis ipsum dotasse, quamvis quidam foundationem ejus attribuant WICBERTO episcopo primo Verdensi & quidam aliis Principibus.* Il est vrai cependant que dans une ancienne Chronique Latine de Verde on parle de quelques autres dispositions de ce WICBERTUS, sans dire un mot du Monastere de Lunebourg, dont la fondation est attribuée au Duc HERMANN dans la même Chronique sous son frere AMELUNGUS. Cependant pour ne point mépriser entierement les passages, qui parlent du Duc OTTON & de l'Evêque

H

vêque

vêque WICBERT (quoique ces passages soient de postérieurs) je croirois qu'il y a eu une Eglise ou Chapelle ancienne, qui peut avoir été la fondation d'OTTON ou de WICBERT, ou plutôt fondée sur les propriétaires du lieu, mais confirmée par le Duc OTTON, & consacrée par l'Evêque WICBERT. Car c'étoit assez l'usage que les Superieurs se faisoient l'honneur des fondations de leurs inférieurs. Et que depuis le Duc HERMANN, Seigneur propriétaire en a fait une Monastere. Car on trouve encore que bien souvent les Monasteres ont été précédés par des Eglises ou Chapelles du même lieu. Je suis avec zele, &c.

Hanover 19 Juillet,
1701.

F I N I S.



e.
ou
on
ur
uc
ar
nt
ue
en
en
E-
cc



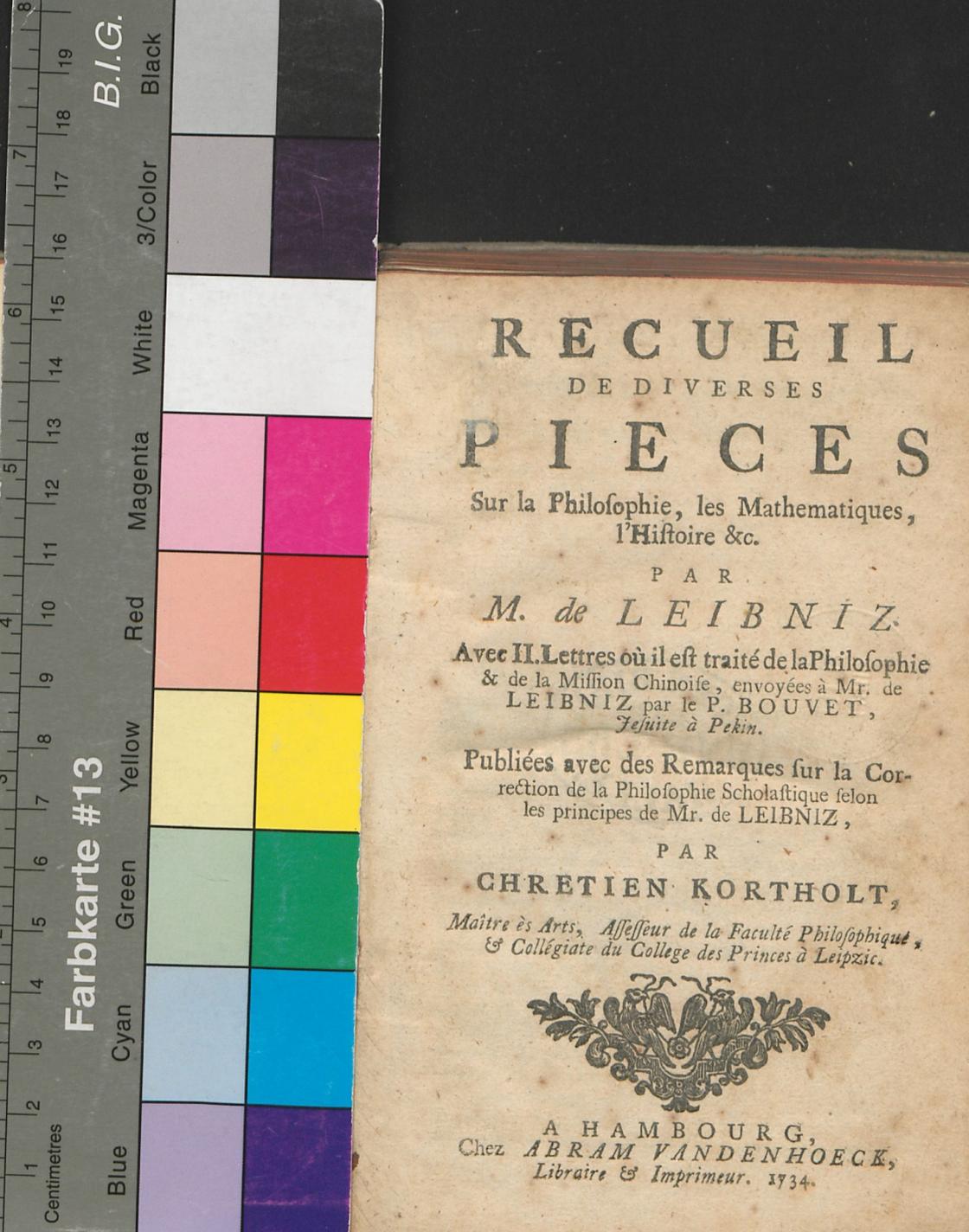


Fa 2944

S

Mi





Farbkarte #13

B.I.G.

RECUEIL
DE DIVERSES
PIECES

Sur la Philosophie, les Mathematiques,
l'Histoire &c.

PAR

M. de LEIBNIZ.

Avec II. Lettres où il est traité de la Philosophie
& de la Mission Chinoise, envoyées à Mr. de
LEIBNIZ par le P. BOUVET,
Jesuite à Pekin.

Publiées avec des Remarques sur la Cor-
rection de la Philosophie Scholaistique selon
les principes de Mr. de LEIBNIZ,

PAR

CHRETIEN KORTHOLT,

Maitre ès Arts, Assesseur de la Faculté Philosophique,
& Collégiata du College des Princes à Leipzig.



A HAMBOURG,
Chez ABRAM VANDENHOECK,
Libraire & Imprimeur. 1734.